

Université de Montréal

**PAR-DELÀ LE ROSE ET LE BLEU :
L'EXPÉRIENCE DES PARENTS D'ENFANTS TRANSGENRES**

Par
Andrée-Ann Frappier

Département de sociologie
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade
de Maître ès sciences (M. Sc.) en sociologie

Mars 2018

© Andrée-Ann Frappier 2018

RÉSUMÉ

Cette étude porte sur les parents qui s'inscrivent dans des trajectoires de soutien auprès de leur enfant transgenre, et propose une analyse sociologique de leur expérience. Le mémoire propose, en premier lieu, une réflexion sur l'émergence, au cours de la dernière décennie, de la figure de « l'enfant transgenre ». Il se centre, ensuite, sur la manière dont cette figure est saisie par les parents, fortement incités, dans le cadre d'un paradigme « affirmatif », à soutenir son enfant et à ne pas réprimer son identité non-cisnormative. Or, le genre étant à ce point fondamental dans la relation parent-enfant, et plus généralement dans la construction du rôle social de parent, devenir « parent d'un enfant transgenre » bouscule les repères normatifs et infléchit le travail parental. Pour produire l'analyse, nous nous appuyons dans ce mémoire sur des entrevues semi-directives réalisées auprès de six parents québécois d'enfants qui s'identifient comme transgenres. Nous soulignons qu'apprendre ou découvrir que son enfant est transgenre marque une « épreuve » dans le rôle social parental et signe l'entrée dans une « carrière » de « parent d'enfant transgenre ». Nous montrons d'abord que pour résoudre l'épreuve, marquée par un sentiment de deuil, le parent est tenu de mettre en sens l'événement vécu, par le recours à diverses stratégies (relecture biographique et rationalisation). Nous exposons ensuite les trois phases de la carrière (l'engagement, l'apprentissage et le réajustement), qui amènent le parent à endosser une nouvelle identité parentale et à performer un rôle social ajusté à son enfant. Interrogeant principalement des parents d'adolescents, cette étude sociologique jette un regard nouveau sur l'expérience de transition vécue par le parent dans sa relation à son enfant.

Mots-clés : Enfant transgenre; normes de genre; rôle parental; identité parentale; carrière; épreuve; normes de parentalité; socialisation genrée; cisnormativité; paradigme (trans)affirmatif.

ABSTRACT

This study focuses on parents who support their transgender child, and offers a sociological analysis of their experience. Firstly, this master's thesis examines the emergence, during the last decade, of the figure of the transgender child. Next, it focuses on the manner in which this figure is apprehended by the parent, who is strongly encouraged by the affirmative model to support the child and avoid repressing their non-cisgender identity. Gender is fundamental in the parent-child relationship and more generally in the construction of the parent's social role, and becoming "parent of a transgender child" disrupts normative landmarks and inflects parental tasks. Our analysis is based upon semi-structured interviews with six parents whose child identifies as transgender. We suggest that learning or discovering that their child is transgender constitutes a "trial" in the parents' social role, and defines entry into a "career" of "parent of a transgender child". We show that, in order to solve this trial which is marked by a sense of grief, the parent must make sense of the event. They will resort to different strategies such as biographical rereading, and rationalization. Next, we define the three phases of the career: to commit, to learn, to change. These bring the parent to endorse a new parental identity and perform a social role adjusted to their child. Through interviews with parents of mainly adolescent children, this sociological study sheds new light on the transitional experience the parent goes through in the relationship with their child.

Keywords: Transgender youth; gender norms; parental identity; parenting; career (concept of); trial (concept of); parenting norms; gender socialization; cisnormativity; (trans)affirmative approach

TABLE DES MATIÈRES

Résumé	ii
Abstract	iii
Table des matières.....	iv
Remerciements	vi
INTRODUCTION	
« MA FILLE EST UN GARÇON » : LA PARENTALITÉ À L'ÉPREUVE DE LA CISNORMATIVITÉ.....	1
CHAPITRE 1	
LES NORMES DE GENRE ET LEURS MARGES.....	7
1.1 Le <i>cis</i> -tème de bicatégorisation sexuée du féminin et du masculin.....	8
1.1.1 Des corps d'hommes ; des corps de femmes.....	12
1.1.2 Des petites filles et des petits garçons : rôle parental et genre de l'enfant.....	16
1.2 Intérêt médical et social pour les personnes trans : enjeux de visibilité.....	21
1.2.1 Premiers intérêts médicaux et médiatiques	22
1.2.2 Concept d'identité de genre et injonction normative du paradigme médical...	27
1.3 Reconnaissance de la transphobie : vulnérabilités et revendications	31
1.3.1 Ne pas « entrer dans le moule » : le poids des normes sociales genrées	33
Conclusion : Place à l'auto-détermination identitaire	37
CHAPITRE 2	
PENSER LA TRANSIDENTITÉ DE L'ENFANT : ÉMERGENCE DE « L'ENFANT TRANSGENRE »....	39
2.1 De la pathologie à l'affirmation : un changement paradigmatique.....	41
2.1.1 « L'identité transgenre n'est pas une maladie mentale »	46
2.1.2 « <i>Gender Oreos</i> » : production d'un discours psychologique	50
2.2 Être parent d'un enfant transgenre	54
2.2.1 L'expérience des parents d'enfants transgenres.....	57
2.2.2 Fighting for 'Trans* Kids.....	64
Conclusion – « Enfant transgenre » : parent en transition.....	66
CHAPITRE 3	
CONCEPTS SOCIOLOGIQUES MOBILISÉS ET MÉTHODOLOGIE DE LA RECHERCHE.....	68
3.1 Comment cette nouvelle identité est-elle endossée par le parent ?.....	69
3.2 Par –delà le rose et le bleu : méthodologie de la recherche.....	71
3.2.1 Une entrée sur le terrain mouvementée.....	73
3.2.2 Constitution de l'échantillon	75
3.2.3 La situation d'entretien.....	77
3.2.4 Démarche analytique	79

3.2.5	Limites de la recherche.....	81
3.2.6	Implication au sein de l'organisme <i>Enfants transgenres Canada</i>	83
CHAPITRE 4		
SOUTENIR SON ENFANT TRANSGENRE : UN NOUVEAU RÔLE SOCIAL, UNE NOUVELLE IDENTITÉ PARENTALE		
		85
4.1	L'épreuve de la transidentité de son enfant.....	87
4.1.1	Le sentiment de deuil généré par la tension entre continuité et discontinuité.....	88
4.1.2	Produire du sens pour résoudre l'épreuve.....	95
	Sur les traces de l'enfance genrée : relecture biographique	98
	Rationaliser pour mieux accepter	104
4.2	La « carrière de parent d'enfant transgenre ».....	108
4.2.1	S'engager.....	110
	« Maman, je suis transgenre ».....	111
	Soutenir : la « job » du parent.....	116
	Conditions préalables d'ouverture	119
4.2.2	Apprendre	123
	Apprentissage <i>par</i> l'enfant	125
	Apprentissage <i>pour</i> l'enfant.....	127
4.2.3	Se réajuster	133
	Modification au sein de la relation parent-enfant	134
	Gestion de l'information : le parent investi d'un nouveau rôle social	139
	Réflexion personnelle sur la cisnormativité sociale	143
CONCLUSION		
« SO, WHERE DO WE GO FROM HERE? »		
		146
BIBLIOGRAPHIE		
		151
Annexe 1		
	Critères diagnostics « Gender Dysphoria in Children ».....	i
Annexe 2		
	Lettre de sollicitation	vi
Annexe 3		
	Grille d'entrevue sur la créativité dans le genre & l'expérience parentale.....	v
Annexe 4		
	Tableau sommaire des enquêtés.....	x

REMERCIEMENTS

Une mère m'a dit en entretien que, dans son cas, tout lui avait pris du temps. C'est mon cas également : tout m'a pris du temps. Je tiens donc à remercier toutes celles et ceux qui m'ont accompagnée durant ce long processus.

Tout d'abord, merci à Nicolas Sallée, pour l'intérêt constant et enthousiaste envers mon projet de recherche, pour les commentaires pertinents et les nombreux conseils. Merci de m'avoir accordé de la liberté dans le choix de mon sujet et de m'avoir offert plusieurs opportunités au fil des années.

Un énorme merci à ma famille et mes ami.e.s qui m'ont entourée, encouragée et soutenue pendant la réalisation de ce mémoire - un univers qui leur était parfois bien étranger. Merci à ma mère France et ma grand-mère Lise pour le soutien et la solidarité dans l'accomplissement de mes études. Merci à ma Pipo pour ta présence et toutes tes douces attentions : tu es pour moi unique au monde. Merci à Iké pour ton soutien indéfectible, pour tout ton amour et ton amitié. Merci à mes incontournables Émilie, Thierry, Audrey, Annie, Judith et Carole. Un clin d'œil à mon ami et collègue William s'impose; je te remercie pour l'écoute et les conseils.

Je tiens à remercier sincèrement l'organisme *Enfants transgenres Canada* : ce mémoire n'aurait pu voir le jour sans leur précieuse aide dans le recrutement de participant.e.s.

Finalement, un immense merci aux parents qui ont généreusement accepté de participer à ce projet de recherche. Ces moments de rencontre uniques et privilégiés ont constitué ma plus grande source d'inspiration. Merci de m'avoir humainement et ouvertement partager vos expériences. Puisse ma recherche être fidèle à vos propos et à votre dévouement.

INTRODUCTION

« MA FILLE EST UN GARÇON » : LA PARENTALITÉ¹ À L'ÉPREUVE DE LA CISNORMATIVITÉ²

« En tant que mère, j'étais loin d'être préparée à ces propos. Rien, dans les 14 années de vie auprès de "ma fille", ne me laissait percevoir une remise en question de son identité de genre. Le coup a été dur. J'ai d'abord voulu croire que ce n'était que passager, que tout redeviendrait "normal" bientôt. Comme plusieurs disaient : "Ha! C'est une ado, elle se cherche c'est normal, ça va lui passer". Mais les mois ont passé et "elle" se transforme. De ses longs cheveux bouclés, "elle" est passée à des cheveux très courts, coupe garçon. "Elle" a troqué ses vêtements habituels pour des vêtements masculins. "Elle" se fait appeler "monsieur". Mais à travers cette métamorphose, je l'ai vu s'épanouir, devenir plus confiant(e) et rayonner. Je l'ai vu se sentir enfin bien dans sa peau, enfin lui-même. Comment faire autrement qu'accepter une situation qui fait en sorte que son enfant se sente bien? »³

« Ma fille est un garçon » est le titre d'un texte écrit par l'une de nos participantes afin d'annoncer la transition de son enfant à son entourage via la plate-forme numérique *Facebook*. Un texte qu'elle a eu la générosité de nous transmettre. Cet extrait nous plonge dans le cœur de ce mémoire : l'expérience des parents d'enfants⁴ transgenres⁵. Alors que l'enfant transitionne d'un genre vers l'autre, le parent entreprend également sa propre transition : de parent d'un garçon ou d'une fille, il devient parent d'un enfant dont l'identité de genre ne correspond pas à la mention de sexe qui lui avait été attribué à la naissance – autrement dit, d'un enfant transgenre.

Enjeu d'actualité relativement récent, les questions qui entourent l'identité de genre chez les enfants et les jeunes génèrent un engouement extraordinaire. En janvier 2017, la revue de

¹ La « parentalité » est ici entendue au sens du néologisme issu des termes anglophones « parent-hood » et « parenting » et qui « renvoie de façon générale à la fonction d'être parent et plus spécifiquement à la condition d'être parent [...] ou bien aux pratiques éducatives (parentales) » (Lamboy, 2009 : 31).

² Nous envisageons la cisnormativité comme un préjugé social ou culturel au sein duquel la norme est d'être cisgenre (*cis-* du même côté que), soit que l'identité de genre affirmée par une personne est en alignement avec le concept de sexe médico-légal qui lui a été assigné à la naissance. Au sein de la cisnormativité, on présume que les identités non-cisgenres sont sous-représentées et dévalorisées.

³ Extrait du texte « Ma fille est un garçon » écrit par Andrée, maman d'un garçon transgenre.

⁴ Il est à noter que nous avons choisi d'employer le terme d'« enfant » afin de référer à la personne qui a entrepris un processus de transition. Nous n'envisageons pas ici le terme d'« enfant » au sens propre d'individu mineur âgé de 12 ans et moins. Nous l'envisageons plutôt au sens du lien de filiation qui unit un parent et son enfant tout au long de la vie.

⁵ Lorsque nous parlons de « parent d'enfant transgenre », nous parlons d'un parent engagé dans une trajectoire de soutien auprès de son enfant qui s'identifie comme « transgenre ».

renom *National Geographic* publie une édition spéciale dont le titre est sans équivoque : « Gender Revolution ». Dès les premières pages, le portrait est dressé : 15 jeunes composent un tableau pluriel et coloré, chacun.e y étant identifié.e par son nom, suivi de son « étiquette » choisie : « queer », « nonbinary genderqueer », « androgynous », « transgender male », « bi-gender », « transgender female », « intersex nonbinary », « transboy », « black/trans activist », « intersex nonbinary person », « heterosexual male », « straight female ». Affirmant sa propre identité choisie, se positionnant comme activiste ou alliée, chacune de ces personnes a le vent dans les voiles, dans un mouvement d’affirmation identitaire et d’ouverture des possibles. Si l’enfance constitue un « laboratoire du genre » (Cromer *et al*, 2010), force est d’admettre, au vu du vocabulaire diversifié et nouveau, que ce laboratoire se redessine et que de nouvelles normes sociales s’esquissent.

« [L]e plus grand changement, c’est d’avoir des mots » a souligné Michel Dorais, sociologue québécois spécialiste du genre et des sexualités et professeur à l’école de travail social de l’Université Laval, lors d’un panel de discussion sur la réalité des personnes de la diversité⁶. Ses propos ont été corroborés par plusieurs panélistes. Les parents que nous avons rencontrés en entretien ont aussi parlé de l’importance d’avoir « les bons mots » : les bons mots pour parler de la réalité de leur enfant, les bons mots pour que leur enfant puisse définir son identité. Ces mots sont tout à la fois individuels et collectifs, octroyant un référent identitaire commun, mais ne se réduisant pas à une expérience, un parcours, une trajectoire. Si la diversité est irréductible, les mots permettent de dessiner les contours d’une réalité particulière et appellent à une prise en considération. Pour se définir et s’autodéterminer, encore faut-il en avoir les moyens. Si on se dit parent d’enfant transgenre, c’est parce que cette catégorie est dorénavant pensée et mise en mots, parce qu’elle est fondée en légitimité et qu’elle a une consistance sociale. Les mots témoignent d’une époque, ils sont socio-historiquement situés. C’est ainsi que l’expérience actuelle des parents d’enfants transgenres prend sens dans les significations que l’on rattache au fait d’être parent, au fait d’être un enfant, et au fait d’être trans⁷.

⁶ Panel – Être un.e jeune de la diversité d’hier à aujourd’hui, Les journées SAVIE-LGBTQ 2017, Recherche partenariale, Des savoirs sur l’inclusion et l’exclusion des personnes LGBTQ, Université du Québec à Montréal, 10 novembre 2017.

⁷ Dans ce mémoire, nous emploierons principalement le terme trans pour référer aux personnes qui s’identifient comme tel. Ce terme est celui qui nous semble le plus représentatif d’une pluralité de possibilités identitaires. Notamment, c’est ce terme qu’emploie le Comité trans du Conseil québécois LGBT dans son document *Politiques transversales : revendications pour un Québec trans-inclusif* (mars 2017).

Si le genre fait autant réagir, c'est qu'il est au fondement de l'identité et que nul ne peut se penser et se définir en dehors du genre (Bereni, 2012). Les identités non-cisnormatives viennent questionner la trame de fond de nos vies et révèlent le trouble obsessionnel-compulsif qui nous anime, en tant que société, à ranger les individus selon *leur* sexe, et selon *un* seul sexe, attribué – pour ne pas dire imposé – par la médecine, qui se pose comme experte de cette classification. Avant même notre naissance, nous sommes partie-prenante de ce « système à deux sexes » (Laqueur, 1992). Pensons simplement à l'une des toutes premières questions qui suit les usuelles félicitations lorsque l'on apprend qu'une personne est enceinte : « [a]lors, c'est quoi, une fille ou un garçon ? »⁸. Si on le demande, si, à l'échographie, on est souvent avide de cette information – à moins que l'on se garde la « surprise », mais encore, il s'agit là d'une « surprise »! –, c'est bien que l'on considère qu'il y a quelque chose de fondamentalement différent entre les hommes et les femmes. Et plus spécifiquement, ici, entre le fait de devenir parent d'un petit garçon ou d'une petite fille.

Notre recherche se situe donc dans le champ des études de genre, adoptant plus particulièrement une perspective anti-essentialiste qui met en exergue le caractère socialement construit du « genre » et du « sexe » comme catégories référentielles (Butler, 2006; Fausto-Sterling, 2000; Laqueur, 1992). Il s'agit là de l'une des quatre dimensions analytiques centrales des études sur le genre dans laquelle il est soutenu que « les différences systématiques entre femmes et hommes ne sont pas le produit d'un déterminisme biologique, mais bien d'une construction sociale » (Bereni *et al.*, 2012; 8). C'est dans cette perspective que nous nous proposons d'aborder la question de la transidentité durant l'enfance : bien qu'une certaine part de mystère persiste quant à la compréhension du sentiment interne d'inadéquation entre le concept de sexe assigné à la naissance et l'identité de genre qui sera ressentie par l'enfant ou le jeune, il nous semble crucial de nous éloigner d'une approche qui essentialise ce sentiment identitaire. La question trans est encore fréquemment abordée selon cette perspective et se retrouve dès lors empêtrée dans une idéologie biologique : la métaphore imagée de la « petite fille prise dans un corps de garçon » ou du « petit garçon né dans le mauvais corps », est bien présente dans la représentation médiatique qui est faite de la jeunesse transgenre (Kelso, 2015), condamnant nombre de personnes à la stigmatisation et à l'invisibilité.

L'objectif de ce mémoire est le suivant : adresser l'expérience de parents québécois qui soutiennent leur enfant transgenre dans son épaisseur sociale. En brossant un portrait de

⁸Référence à l'article de Pélage *et al.*, (2015), qui porte ce titre.

l'émergence de la figure de « l'enfant transgenre », nous pouvons ancrer l'expérience de ces parents dans le contexte social précis dans lequel elle prend sens. C'est que l'un ne va évidemment pas sans l'autre. Au cours de la dernière décennie, la diversité de genre des personnes mineures est devenue une préoccupation sociale transversale, connaissant une visibilité sans précédent. À titre d'exemple, la première clinique médicale pour les adolescent.e.s transgenres sur le continent américain ouvre en 2007 à Boston; en 2015, on compte déjà plus de 50 programmes dédiés aux enfants et aux jeunes transgenres en Amérique du Nord (Spack *in* Ehrensaft, 2016 : xv). S'intéresser à l'émergence de la figure de « l'enfant transgenre » ne peut se faire sans s'intéresser aux parents de ces enfants et de ces jeunes qui, par la prise en considération de la parole de leur enfant, font advenir concrètement la catégorie « d'enfant transgenre », lui offrent une consistance sociale, la rendent fondée en légitimité et bien réelle : ces parents qui bousculent « l'ordre du genre » (Clair, 2008) et militent au quotidien pour des soins, de la reconnaissance et un environnement plus inclusif.

Alors que du côté anglophone, on compte quelques publications de recherches ayant pour objet d'étude l'expérience particulière des parents d'enfants transgenres (Hill & Menvielle, 2009; Pyne, 2016; Ryan, 2016; Wahlig, 2015), ce sujet d'étude est moins prolifique du côté francophone : peu d'études sont disponibles, et encore moins font état de la situation telle qu'elle est vécue au Québec. À l'heure actuelle, une seule recherche adresse, dans la perspective du travail social, la réalité québécoise des parents d'enfants et de jeunes transgenres et créatif.ve.s dans le genre (Pullen Sansfaçon; 2013[2012]), tandis qu'une thèse de psychologie aborde, quant à elle, l'expérience des parents de garçons non normatifs dans leur expression de genre (Susset, 2015). Dès lors, il nous semblait essentiel de dresser un portrait assez large afin d'inscrire l'expérience du parent d'enfant transgenre dans sa conjoncture socio-historique particulière. Pour être un parent d'enfant transgenre, encore faut-il que la catégorie « d'enfant transgenre » soit reconnue et légitime.

Comment donc a émergé la figure de « l'enfant transgenre » telle qu'elle est socialement envisagée actuellement? Alors que le genre a une ampleur considérable dans le rôle social parental, comment le parent devient-il « parent d'un enfant transgenre » ? Pour répondre à ces questions, nous avons de prime abord procédé à une recension des écrits : plusieurs travaux ont reconnu que le fait d'être parent d'un enfant non-conforme sur le plan du genre est une expérience particulière qui est définie par des notions de défi (Pullen Sansfaçon, 2013[2012]), de deuil (Brill & Pepper; 2008; Pearlman, 2006; Wahlig, 2015; Wren, 2002) et de stigmatisation (Johnson & Benson, 2014; Menvielle & Tuerk, 2002). Au niveau des parents d'enfants

s'identifiant LGBTQ, on reconnaît des opportunités de croissance personnelle pour le parent (Gonzalez *et al*, 2013), voire l'endossement d'une nouvelle identité parentale (Lavoie & Côté, 2014). Ces pistes de réflexion ont guidé notre raisonnement sociologique et ont orienté notre recherche. Le cœur de notre terrain réside donc dans des entretiens qualitatifs approfondis avec des parents d'enfants transgenres. Ces entretiens retracent les trajectoires de soutien de ces parents, en ce qu'elles sont traversées par l'épreuve de la tension entre continuité et discontinuité du projet parental initial, qui se résout par une production de sens. Plus globalement, notre objectif est de comprendre et de rendre intelligible l'engagement du parent auprès de son enfant transgenre en révélant l'articulation fine entre les dispositions individuelles et le contexte social du phénomène de « l'enfance transgenre ».

Le premier chapitre est l'occasion de poser les jalons nécessaires à la compréhension de « l'enfance transgenre » actuelle selon deux thématiques centrales : celle du « genre » et celle de l'histoire de la construction sociale et médicale des identités trans. Il s'agit d'abord de poser théoriquement le genre comme un objet de différenciation des identités et de discuter de la prégnance des normes de genre au sein de la relation parent-enfant. Par la suite, nous retracerons brièvement l'histoire des identités trans au 20^e siècle afin de comprendre le legs sur lequel repose la conception actuelle des identités trans et dans lequel ont pris racine les divers mouvements de militance ayant permis l'avènement d'un changement paradigmatique majeur, où « l'enfant transgenre » peut être pris en considération.

Notre second chapitre défend l'idée que « l'enfant transgenre » est une figure qui a émergé au cours des dix dernières années, incarnant les valeurs de l'individualisme moderne et s'inscrivant en tout point dans la définition contemporaine de l'enfance. Dans cette nouvelle conception, le parent est responsable du bien-être de l'enfant et doit veiller à révéler son identité latente, encourageant des traits d'autonomie, de créativité et d'affirmation de soi. Dans un nouveau paradigme non plus « pathologique » mais « affirmatif », les recherches mettent en lumière le rôle crucial du soutien parental auprès des enfants et des jeunes transgenres, créant une forme d'incitation forte au soutien parental. En mobilisant les recherches concernant les enfants et les jeunes LGBTQ, nous montrons la pertinence de s'intéresser à l'expérience des parents d'enfants transgenres.

Au troisième chapitre, nous définissons les concepts sociologiques mobilisés afin de procéder à l'analyse de nos données. Ces concepts de « carrière » et « d'épreuve » ont émergé *a posteriori*, par l'analyse. Nous explicitons par la suite la méthodologie adoptée pour mener notre

recherche. Puisque notre questionnaire concerne la mise en sens – le sens que le parent donne à son action et le sens que le parent produit avec l'évènement de la transidentité de son enfant – nous avons d'emblée adopté une approche qualitative. Notre enquête de terrain s'articule donc autour d'entretiens semi-directifs menés avec des parents d'enfants transgenres, dont le recrutement s'est fait par l'intermédiaire de l'organisme *Enfants transgenres Canada*. Nous explorons les limites de notre recherche et notre positionnement de chercheure engagée.

Au quatrième et dernier chapitre, nous mettons en lumière l'expérience de six parents qui soutiennent leur enfant transgenre par l'analyse approfondie d'entretiens semi-dirigés. Si chaque expérience est unique, l'analyse nous permet de trouver certains nœuds communs à l'expérience de ces parents. Nous avons choisi de diviser notre analyse selon les deux concepts qui nous permettent de saisir l'expérience vécue par le parent. La première partie de ce chapitre propose d'appréhender la transidentité de l'enfant en tant qu'épreuve dans le rôle social parental, concept qui évoque la sociologie de l'individu de Martuccelli (2009). Ici, l'épreuve se caractérise par une tension entre la continuité et la discontinuité du projet parental initial et est résolue par une activité de production de sens. La deuxième partie analytique s'articule autour du concept de « carrière » (Darmon, 2008a; 2008b) et dégage trois grandes étapes. Ces étapes dévoilent la trajectoire du parent : d'abord, le parent s'engage dans une posture de soutien auprès de son enfant. Cet engagement, qui signe l'entrée dans la « carrière de parent d'enfant transgenre », est tributaire de certaines dispositions individuelles socialement construites. La seconde phase de cette carrière est le processus d'apprentissage *par et pour* l'enfant, où le parent se familiarise avec cette réalité nouvelle. La troisième et dernière phase témoigne de la « conversion de soi » (*Ibid.*) qui s'opère chez le parent et qui fait advenir un réajustement à un nouveau rôle parental et une remise en question de la cisnormativité sociale.

CHAPITRE 1

LES NORMES DE GENRE ET LEURS MARGES

« Aujourd’hui, dans notre société, si je ne me sens pas être un garçon, ou un homme, quelle autre identité puis-je solliciter mise à part celle d’être une fille ou une femme ? Si j’ai le sentiment d’être autant une fille qu’un garçon, comment puis-je qualifier ce sentiment ? [...] Autrement dit, quelle possibilité a-t-on vraiment de ressentir intimement et plus encore d’exprimer une identité autre que “féminine” ou “masculine”, une identité hors des normes du genre ? Et donc d’être non seulement reconnu-e mais aussi “tout simplement” de se penser femme ou homme en dehors de ces normes ? »⁹

La question du genre est un terrain fertile pour les sciences sociales : questionnant la normativité, les rapports de genre, la stigmatisation des identités, les structures sociales qui sous-tendent les normes sociales, elle interroge les identités dans leur construction, entre nature et culture, dans la complexité de la problématique « sexe/genre ». Hommes et femmes, filles et garçons adviennent selon des logiques séparées et asymétriques (Clair, 2012; 67), naturalisées et quasi-impénétrables. La mention de sexe, que nous envisageons comme la catégorie médico-légale assignée à un individu à sa naissance – et souvent annoncée aux parents et à l’entourage du futur enfant avant même sa venue au monde –, est présente sur tous les documents légaux : les sexes féminins et masculins sont des éléments *pré-sociaux* (Bereni *et al*, 2012; 54) qui infléchissent l’identité sociale. L’entrée dans la vie commence par cette catégorisation dichotomique primaire préexistante, mais le concept de sexe, aussi solidement ancré soit-il dans les identités individuelles et collectives, n’a rien de naturel. Dans cette optique, il nous semble primordial, afin d’aborder notre objet de recherche, de s’affairer de prime abord à dresser notre table de réflexion sur le genre et de mettre à plat les idées de bicatégorisation genrée, de socialisation genrée et d’identité trans. Afin d’aborder le cas particulier des enfants et des jeunes transgenres, encore faut-il définir en quoi c’est un cas particulier, tout en évitant de mobiliser des idées préconçues sur les hommes et les femmes.

Le premier chapitre théorique est donc structuré par deux fils conducteurs, qui alimentent le même propos. En premier lieu, nous procédons à un compte-rendu littéraire sélectif sur la

⁹ Marro, Cendrine, (2015, p.281)

question du genre. Il sera d'abord question du genre comme objet de différenciation des corps, des comportements, des attitudes, des qualités, etc. : la différence sexuelle contribuerait à ranger chaque individu dans une catégorie prédéfinie, où s'enracine son appartenance à l'humanité. Le fait d'être assigné.e « fille » ou « garçon » à la naissance vient également orienter les comportements et les attentes des différentes instances socialisatrices qui entourent l'enfant ayant pour résultat de faire advenir ces antipodes socialement construits que sont « les femmes » et « les hommes ». Par la suite, nous dressons une brève revue de la littérature du mouvement trans et des rouages de la compréhension « médicale » et de l'acceptation sociale des identités trans. En récusant les logiques cisnormatives des catégories « F » et « M », les identités trans révèlent les frontières poreuses de ces construits sociaux. C'est en nouant ces deux fils conducteurs que notre objet d'étude émergera de manière plus précise au deuxième chapitre, où il sera question de l'émergence de la figure de « l'enfant transgenre ».

1.1 LE CIS-TÈME¹⁰ DE BICATÉGORISATION SEXUÉE DU FÉMININ ET DU MASCULIN

Depuis plusieurs décennies, des chercheur.e.s et théoricien.ne.s de disciplines variées des sciences sociales et humaines ont contribué, par leurs réflexions, à forger la discipline des *gender studies*, domaine de recherche pluriel qui se situe dans le sillage d'un courant de pensée féministe. La démarche des études sur le genre se situe dans un paradigme commun qui s'organise autour de quatre dimensions analytiques centrales¹¹ à partir desquelles le genre peut être défini comme « un système de bicatégorisation hiérarchisé entre les sexes (hommes/femmes) et entre les valeurs et les représentations qui leur sont associées (masculin/féminin) » (Bereni *et al.*, 2012; 10). La répartition de l'humanité, loin d'être aléatoire, est organisée selon deux catégories distinctes et précises qui se posent comme étant exhaustives de l'ensemble des individus. La binarité des corps, instaurée socialement et légalement, dicte l'appartenance à un groupe précis, appartenance qui infléchit le cours de la vie de chaque individu.

Penser le genre revient à questionner la trame qui structure l'organisation de notre vie sociale et à ne pas prendre pour acquis ce qui a souvent été inculqué comme une vérité absolue.

¹⁰ L'amalgame « cis-tème » a été vu dans le pavillon des sciences sociales de l'Université du Québec à Montréal. Il s'agissait d'un graffiti scandant : « Fuck le cis-tème ! ».

¹¹ Les auteur.e.s (Bereni *et al.*, 2012 : 7) mettent en évidence quatre dimensions analytiques centrales du concept de genre : « le genre est une construction sociale (1) ; le genre est un processus relationnel (2) ; le genre est un rapport de pouvoir (3) ; le genre est imbriqué dans d'autres rapports de pouvoir (4) ».

Comme Pat Califia le souligne à ses lectrices et ses lecteurs dans l'introduction de son ouvrage *Le mouvement transgenre. Changer de sexe* :

« [le fait de traiter du genre comme objet de recherche nous amène] à réfléchir à la manière dont la tyrannie de la dichotomie masculin/féminin affecte [notre] propre image corporelle, [nos] goûts vestimentaires, [notre] sexualité, [nos] comportements, [nos] choix professionnels, [nos] discours, [nos] habitudes alimentaires et tout autre aspect de l'existence [...]. Le genre, comme sujet, nous concerne tous » (Califia, 2003[1997] : 16)

Force est de constater que, dans nos sociétés occidentales contemporaines, nul ne peut se penser et se définir en dehors du genre : « il n'est de sujet que sexué, à tel point qu'il est quasiment impossible de se représenter la subjectivité de quelqu'un dont on n'a pu déterminer, préalablement, le sexe » (Bereni et al, 2012 : 118). Étant moi-même cissexé¹², je dois reconnaître ma position privilégiée au sein de ce *cis*-tème : le système social selon lequel les personnes trans sont vulnérabilisées au profit des personnes dont l'identité assignée à la naissance¹³ se maintient sur un continuum de masculinité ou de féminité tout au long de la vie. Le genre (binaire) est partout et le genre (binaire) est pour tou.te.s ; il est le plus petit diviseur commun¹⁴, créant une frontière étanche et nette entre des corps encore brouillons.

Par l'instauration de cette différence fondamentale entre la catégorie des « hommes » et la catégorie des « femmes », les diverses variations individuelles sont gommées au profit d'une normativité instituée du féminin et du masculin à laquelle la plupart des individus se conforme avec une aise relative. En étant envisagés comme « complémentaires et différents » (Détrez, 2015 : 29), les deux sexes dits « biologiques » (mâle et femelle) induisent la norme de l'hétérosexualité et de la reproduction alors que les deux genres « sociaux » (féminin et masculin) impliquent quant à eux des places et des rôles sociaux bien définis socialement (*Ibid.*). Judith Butler, l'une des théoriciennes américaines post-structuralistes les plus influentes pour le courant féministe, s'interroge sur cet amalgame entre sexe, genre, sexualité et la performativité sociale des normes de genre. Selon la théoricienne, le sexe, l'identité de genre

¹² Le préfixe *cis*- signifie « en deçà de » [Dictionnaire Le Robert] et s'oppose au préfixe *trans* – « au-delà-de ».

¹³ L'emploi de l'expression « sexe assigné à la naissance » est ici préconisé sur le terme « sexe biologique » puisque cela contribue à mettre l'accent sur la part de subjectivité associée à l'attribution des étiquettes « masculin » et « féminin » (Susset, 2015 : 5, notes de bas de page). Nous allons plus loin en utilisant « mention de sexe », puisque le sexe est un construit social, et « identité assignée », puisqu'il s'agit bien d'assigner une identité à un individu.

¹⁴ Termes inspirés par Bereni *et al*, 2012 : « [...] le terme de genre désigne un rapport social et un diviseur » (p. 10).

et l'orientation sexuelle sont pris dans une matrice hétéronormative où ils se retrouvent en alignement présupposé et socialement encouragé (Butler, 2006[1990]).

Si l'acceptation de la diversité sexuelle a gagné du terrain dans les dernières décennies, particulièrement par rapport à l'acceptation de l'homosexualité¹⁵, la présomption selon laquelle l'identité sexuelle et l'identité de genre sont en adéquation est encore bien présente. Envisagé selon ce concept butlerien de matrice hétéronormative, qui permet de l'appréhender de manière critique, le genre est vu comme performatif; il s'agit d'un « énoncé sans substrat métaphysique et ontologique qui, par son énonciation et sa répétition, réalise ce qu'il dit, soit un genre féminin ou masculin » (Baril, 2007; 64). Le genre n'est pas fixe ni naturel, mais il se réalise jour après jour par des normes sociales et des contraintes, dans une répétition stylisée d'actes qui donnent l'illusion d'un soi genré durable (*Ibid.*). Selon cette ligne de pensée, le masculin et le féminin n'existent donc pas préalablement mais sont plutôt le produit des genres normatifs : soit un ensemble de normes régulatrices orientées vers un idéal de genre qui se doit de se répéter incessamment étant donnée sa contingence (Baril, 2007; 65). Ce qui construit la différence sexuelle est donc la division hiérarchique des humains en deux genres : le « sexe » est un construit social et c'est le genre qui, en tant que *système* produisant une bipartition hiérarchisée entre les hommes et les femmes, précède le « sexe ». En donnant une valeur précise aux traits physiologiques divers, le genre crée le sexe : il s'agit d'« une sorte d'imitation qui ne renvoie à aucun original » (Butler, 2006; 154).

Chez la plupart des individus, l'identité sexuelle proclamée à la naissance et l'identité de genre qui sera développée et renforcée par la socialisation se trouve en alignement, ce qui peut être appelé la normativité cissex¹⁶ sociale (TransPULSE Project). Le concept de sexe se pose comme une donnée de nature, puisque antécédente à l'individu lui-même :

« [D]ans le langage courant, l'identité est trop souvent présentée comme une entité qui nous préexisterait en quelque sorte, qui nous serait donnée une fois pour toutes à la naissance et serait fixe en nous, quasi immuable. On naîtrait habité, doté donc d'une entité appelée

¹⁵ L'American Psychiatric Association (APA) vote, en 1973, le retrait de l'homosexualité du DSM II et toute référence à l'homosexualité en tant que maladie mentale disparaît en 1987 dans le DSM III (Espineira, 2008 : notes de bas de page, 18). Or, il faudra attendre au début des années 2000 pour que les premiers pays commencent à légaliser les mariages homosexuels. À ce sujet, voir l'ouvrage de Patrice Corriveau (2006). Pour un regard plus spécifique sur les luttes de libération dans les années 1970 et 1980 : Bérard, Jean et Sallée, Nicolas (2015).

¹⁶ Le régime cisgenre (Serano, 2007) se traduit par le privilège de la naissance cissexuelle, où l'assignation du concept de sexe et les identités sexuelles et de genre qui seront ressenties par l'individu seront en adéquation.

“identité” venue d’on ne sait où, très peu plastique, qui déterminerait *ad vitam aeternam* notre manière d’être, de penser, de nous conduire » (Marro, 2015 ; 274)

Se conformer aux normes de genre est non seulement encouragé, mais constitue la ligne d’entrée dans le monde social. Diverses attentes sexospécifiques sont accolées autour de ces noyaux distincts que constituent les identités sexuelles. Au prisme du genre, les organes génitaux deviennent fondamentaux dans la conception de ce qu’est être un homme et ce qu’est être une femme. Il ne faut pas comprendre que les composantes anatomiques sexuelles n’existent pas, mais plutôt qu’elles sont toujours déjà appréhendées à travers une lunette normative, sociale et politique (Baril, 2007 ; 67). L’assignation de la mention de sexe par le corps médical à la naissance est une identification qui est inscrite sur tous les documents officiels et qui est demandée et affichée dans une pluralité de contextes divers – et dans lesquels son utilité est parfois questionnable. Cette emphase mise sur la mention de sexe renforce l’idée selon laquelle cette information est d’une importance capitale et souligne des différences notoires qui ne peuvent être passées sous silence. Ainsi, le fait « [d’] apposer sur quelqu’un l’étiquette “homme” ou “femme” est une décision sociale » (Fausto-Sterling, 2012[2000]; 19); seules nos croyances sur le genre et non pas la science définissent le sexe.

La langue française est d’ailleurs profondément imprégnée de cette division sexuée du monde. Elle comporte deux genres et seulement deux, cette absence de neutralité n’étant pas sans conséquence : « cette langue, plus que d’autres, oblige chaque sujet parlant à signaler son identité sexuée quand il s’exprime, et lui impose de donner des informations sur le sexe des personnes à qui il parle et dont il parle » (Planté, 2015 : 336). Ces contraintes langagières contribuent à véhiculer et renforcer l’emprise du modèle binaire, ne laissant pratiquement aucune forme d’expression de soi aux personnes qui ne peuvent ou ne veulent s’inscrire ni dans le féminin, ni dans le masculin (*Ibid.*). L’absence de vocable neutre¹⁷ situe les identités alternatives dans un trou noir langagier, n’ayant, pour se définir, d’autre option que de choisir entre le masculin ou le féminin, ou encore de promouvoir un langage épïcène. Quoi qu’il en soit, le langage épïcène se veut plus inclusif que subversif : fréquemment employé dans des milieux féministe et revendicateur, il vise la visibilité égale des femmes et des hommes, ce qui ne transcende pas la division sociale genrée et binaire. De plus, il faut admettre qu’à l’oral, l’emploi de termes neutres se révèle être un exercice plutôt ardu et exige une explication et une

¹⁷ À titre d’exemple, le pronom anglophone « they » est couramment utilisé au singulier en tant que pronom neutre. On ne trouve pas son homologue dans la langue française : le pronom neutre le plus employé est ‘iel’, mais il n’est à ce jour pas accepté dans la Charte de la langue française.

mise en garde constante. La langue française en elle-même reproduit et performe ce « système à deux sexes », et ne crée pas la possibilité de penser l'individu – donc de *se* penser en tant qu'individu – à l'extérieur des catégories de sexe.

Les « sexes » sont posés comme un « fait de nature », mais est-ce que la « nature » se présente sous une forme dichotomique ? Plusieurs recherches révèlent que la « nature » offre plutôt « une leçon de pluralité et de diversité en matière de sexe et de transmission de la vie » (Planté, 2015 : 338) et les critères de détermination du « sexe » sont multiples. Depuis les années 1980, aux États-Unis, des chercheur.e.s s'interrogent sur cette évidence de la détermination biologique, où le sexe est considéré comme donné par la nature : la complexité et la diversité des données biologiques permettant de déterminer le sexe d'un individu est d'ailleurs de plus en plus avancée¹⁸ (Détrez, 2015 : 33). Bien que les critères de détermination puissent se fonder sur l'anatomie (vagin/pénis), les gonades (ovaires/testicules), l'ADN (XX/XY) ou encore les hormones (œstrogène/testostérone), aucun de ces marqueurs ne permet d'offrir une définition sûre du sexe et les indicateurs peuvent ne pas coïncider dans de nombreux cas (*Ibid.*). Si la rigidité de la division sexuelle ne trouve pas écho dans son référent premier – la nature –, la question se pose à savoir sur quel socle légitime repose donc ce « système à deux sexes ».

1.1.1 Des corps d'hommes ; des corps de femmes

La conception selon laquelle la différence entre les catégories « hommes » et « femmes » est incommensurable relève d'un dimorphisme biologique : elle n'est pas évidente, ni figée dans le temps ou l'espace, mais elle est propre aux sociétés occidentales modernes, notamment depuis le 18^e siècle (Raz, 2016 : 87). Le sexe « biologique » est toujours fabriqué à partir d'un ensemble de normes historiquement variables qui définissent les contours de ces catégories exclusives (*Ibid.* p.91). Si les données de détermination du sexe relèvent du biologique, « le travail par lequel leur multiplicité et leur éventuelle non-concordance sont unifiées en un sexe “féminin” ou “masculin” est, lui, social » (Détrez, 2015 : 37).

Pendant des millénaires, dit Laqueur (1992[1990]), le sexe était envisagé sur un modèle unique – modèle où les parties génitales des femmes étaient comprises comme étant semblables en tout point à celles des hommes, mais simplement inversées¹⁹ : le vagin est l'homologue du

¹⁸ Voir notamment l'ouvrage d'Anais Bohuon (2012), sociologue qui questionne la bicatégorisation par le sexe à l'aide du cas pragmatique des tests de féminité dans le champ sportif.

¹⁹ À ce sujet, Laqueur rapporte les mots de Némésius, évêque d'Emèse au IV^e siècle : « les leurs [en parlant des organes génitaux des femmes] sont à l'intérieur du corps, non pas à l'extérieur » (Némésius

pénis, les ovaires sont analogues aux testicules, l'utérus est l'équivalent du scrotum et les lèvres sont le pendant féminin du prépuce (Laqueur, 1992[1990]). Pensé dans cet ancien modèle, le corps humain est à la mesure de l'homme, c'est-à-dire qu'il est envisagé selon une hiérarchie de la masculinité : ce qui distingue les hommes des femmes est leur degré de perfection métaphysique, leur chaleur vitale sur cet axe « dont le telos était mâle » (*Ibid.* p. 19). Bien que considérés alors comme étant anatomiquement égaux, les hommes et les femmes étaient *culturellement* différents. Au sens de Laqueur, il faut comprendre « le *sexe*, ou le corps, comme épiphénomène tandis que le *genre*, ce que nous prendrions [aujourd'hui] pour une catégorie culturelle, était premier ou "réel" » (*Ibid.* p.21) et faisait partie de l'ordre des choses.

C'est autour des années 1800 que le « modèle à deux sexes » s'articule progressivement. L'avènement du siècle des Lumières a apporté une lentille épistémologique à travers laquelle le monde physique – le corps – paraît « réel » : les distinctions biologiques décelables furent exprimées par des auteur.e.s de diverses disciplines selon une rhétorique radicalement différente (*Ibid.* p.18) fondant les deux sexes comme opposés et incommensurables. Le sexe deviendra cette catégorie ontologique différentialiste : des organes qui avaient jusqu'alors le même nom furent distingués au niveau linguistique²⁰, les structures communes (le squelette et le système nerveux) furent envisagées selon leur correspondance « mâle » ou « femelle ». La nature même de l'homme et de la femme, auparavant envisagée comme similaire bien que leurs rôles sociaux fussent distincts, fût concrétisée par la science au niveau corporel : la femme est devenue fondamentalement différente²¹ de l'homme, voire son antipode. Le genre, différenciant les hommes et les femmes au niveau social, fût ainsi pourvu d'un fondement nouveau (*Ibid.* p.171).

La science est culturellement parée du privilège d'un accès prioritaire à la vérité : le seul discours sur le corps communément reconnu comme légitime est celui qu'elle produit (Détrez, 2007 : 175). Le genre est une lunette à travers laquelle même la science est regardée et com-

d'Emèse, *On the Nature of Man*, éd. William Tefler, Philadelphie, Westminster Press, 1955, p.369 in T., Laqueur, 1992[1990] : 17).

²⁰ À titre d'exemple, les ovaires et les testicules partageaient jusqu'alors le même nom, alors que le vagin, quant à lui, n'avait pas de nom propre (Laqueur, 1992[1990] : 171).

²¹ « Toutes les parties de son corps présentent les mêmes différences : toutes respirent la femme ; le front, le nez, les yeux, la bouche, les oreilles, le menton, les joues, tout a son caractère particulier, tout porte l'empreinte de son sexe. [...] Si nous portons notre regard à l'intérieur, et qu'à l'aide du scalpel nous mettions à découvert les organes, les tissus, les fibres, nous rencontrons partout aussi la même différence » J.L. Brachet, *Traité de l'hystérie*, Paris, Bailière, 1847, p.64. (cité in Janet Beizer, « The Doctor's Tale : Nineteenth Century Medical Narratives of Hysteria », manuscrit.) in Laqueur, (1992[1990] : 18)

prise : « [...] les scientifiques ne se contentent pas de lire la nature pour y trouver des vérités à appliquer au monde social, [mais] ils se servent des vérités issues de nos relations sociales pour structurer, lire et interpréter la nature » (Fausto-Sterling, 2012[2000] : 140). En mobilisant les outils de leur discipline, les femmes biologistes contribueront à montrer que la binarité des « sexes », loin d'être un fait de nature, est un processus de bicatégorisation produit par les scientifiques (Raz, 2016 : 89). Anne Fausto-Sterling, biologiste, historienne des sciences et féministe, a publié, en 2000, l'ouvrage *Sexing the Body. Gender Politics and the Construction of Sexuality*²². En interrogeant l'*a priori* selon lequel il y aurait deux sexes, elle critique l'idéologie biologisante : la science est toujours socialement située et ne peut être neutre, tel que prétendu. L'ouvrage de Fausto-Sterling est un travail en profondeur de déconstruction de l'évidence biologique sur laquelle repose la différenciation des « sexes ». La bicatégorisation fonctionnerait donc comme le support d'une normalisation des corps, des comportements et des identités individuelles, excluant les personnes qui ne s'y conforment pas (Raz, 2016 : 90). Le dimorphisme radical du « modèle à deux sexes » trouve, au début du 20^e siècle, un ancrage corporel encore plus profond : un ancrage chimique. L'intérêt pour les hormones vient en effet contribuer à consolider cette différence sexuelle.

À la fin du 19^e siècle et au début du 20^e siècle, de plus en plus de recherches sont faites sur les hormones sexuelles²³ : en 1940, les chercheurs les avaient identifiées, purifiées et nommées (Fausto-Sterling, 2012[2000] : 171). Au cours de leur travail de mise en évidence des hormones sexuelles, les biologistes s'efforcent de les classer en deux classes distinctes (mâle ou femelle), « conformément à la conception culturelle dominante que l'humanité est partagée en deux sexes [...] clairement différenciés sur le plan anatomique » (Sinding, 2003 : 40). Les nombreuses publications de cette époque contribuent à modeler la science ; par les travaux sur les hormones, le genre est devenu chimique (*Ibid.*). Il se produit une mise en genre des hormones dites « sexuelles », bien que celles-ci soient présentes dans tous les corps et y produisent toutes sortes d'effets différents. Fausto-Sterling argumente que ce sont les processus normaux de la science, soit le désir de standardiser, d'analyser et de mesurer avec précision, qui ont fourni les hormones sexuelles spécifiques, tout en proscrivant d'autres vérités possibles sur la façon dont fonctionne le corps, « dont il fait le genre » (Fausto-Sterling,

²² Il faudra attendre douze ans avant que la version française de l'ouvrage soit publiée sous le titre *Corps en tous genres. La dualité des sexes à l'épreuve de la science*. La Découverte, Institut Émile du Châtelet, 400p.

²³ La découverte des hormones sexuelles est un épisode remarquable de l'histoire des sciences. À ce sujet, Fausto-Sterling suggère l'ouvrage d'Adele E. Clarke (1998) *Disciplining Reproduction: Modernity, American Life Sciences, and the Problems of Sex*, University of California Press, 438 p.

2012[2000] : 213). L'activité physiologique des hormones devient « sexuelle », même si ces hormones de croissance, loin d'être exclusives à un seul sexe, affectent les organes de chaque individu. « L'histoire de la découverte des hormones nous montre que les échanges entre genre social et scientifique sont complexes et en général indirects » (*Ibid.* p.217). La testostérone s'instaure comme l'emblème de l'homme alors que l'œstrogène est associé à la femme, consolidant une différence ancrée encore plus profondément dans les corps. Mais alors que l'effet des hormones est bien documenté chez diverses espèces animales, notamment chez les rats, leurs effets sur le comportement est largement débattu lorsque l'on s'intéresse aux humains (Dortier, 2014 : 20). Confinées dans leur « corps respectifs », les hormones jouent un rôle central dans l'avènement des caractères sexuels secondaires : plus encore, l'essence de la féminité et de la masculinité est interprétée à l'aune de ces sécrétions internes. Ainsi, les explications hormonales viennent à l'explication des comportements : « on aboutit en effet à un cercle vicieux qui fonde un stéréotype sexué dans l'hormone, et nomme l'hormone d'après un stéréotype sexué » (Détrez, 2007: 170). La différence sexuelle s'implante *naturellement* dans chaque partie du corps.

Constamment modelé par la science, le corps est un portrait – voire un artéfact – d'une époque historique et d'un contexte socioculturel spécifique et n'a donc rien de naturel en soi. Pourtant, il ne s'agit pas « [...] de nier les différences, de nier les réalités “naturelles”, bien au contraire : il s'agit de les restituer dans leur diversité et leur variété » (Détrez, 2015 : 108) et de prendre conscience du lieu d'interaction entre le biologique et le culturel qu'elles constituent. Ainsi, la perception subjective que nous avons du corps est, *in fine*, une représentation de l'incorporation individuelle et collective du social. Tantôt pris comme objet d'étude, tantôt pris comme œuvre d'art, notre corps est indéniablement au cœur de l'expérience de la vie humaine ; l'existence est d'abord corporelle, car c'est du corps que « naissent et se propagent les significations qui fondent l'existence individuelle et collective » (Le Breton, 1999). Cette citation de Le Breton nous semble cruciale : bien que nos réflexions théoriques remettent en question la trame genrée sociale – et que cette remise en question soit nécessaire afin de décroisonner une vision rigide de la binarité des identités qui en invisibilise et en pathologise certaines – l'identité sexuée contribue au sentiment identitaire global et est au cœur de la définition identitaire de chaque individu, qu'il en embrasse ou en conteste la normativité. Par un ensemble de caractéristiques extérieures et matérielles, le corps porte bien souvent sur lui les signes de l'appartenance à une catégorie de genre et, à l'issue d'un processus de socialisation,

des dispositions socialement construites et perçues comme féminines ou masculines²⁴ sont intériorisées ; incorporées.

1.1.2 Des petites filles et des petits garçons : rôle parental et genre de l'enfant

Jusqu'ici, nous admettons que les notions actuelles de féminité et de masculinité sont des concepts culturels qui transcendent la diversité de la nature pour s'enraciner au plus profond de chaque corps. L'identité de genre est envisagée comme un construit culturel; c'est le fait de performer son identité sexuelle selon un ensemble de normes qui « opère[nt] au sein des pratiques sociales en tant que standard implicite de la normalisation » afin de rendre socialement intelligibles les actions pratiquées (Butler, 2006[1990]). Afin de performer cette identité, l'individu doit développer un sentiment identitaire sexué; une construction personnelle progressive qui « se réalise à travers un processus de socialisation impliquant différents environnements qui, eux-mêmes, impliquent des individus identifiables en tant que femmes ou hommes, en interaction dans différents contextes » (Beaubatie, 2016b : 277). C'est ce qui façonne sa manière de penser et de ressentir son identité individuelle en regard des deux « sexes » définis et construits par l'ordre du genre (Bereni *et al.*, 2012 : 111).

Ainsi, le caractère « naturel » de ce qu'est être un homme et ce qu'est être une femme se produit et se reproduit durant l'enfance par la socialisation genrée, que nous définissons ici comme l'« ensemble des processus par lesquels l'individu est construit, on dira aussi formé, modelé, façonné, fabriqué, conditionné, par la société globale et locale dans laquelle il vit » (Darmon 2006 : 6). Largement inconsciente, la socialisation est omniprésente. C'est un processus qui s'opère tout au long de la vie, dans une multitude de sphères et d'activités : il est multiple, complexe, hétérogène et parfois contradictoire, et sa continuité dans le temps et l'espace est assurée par le corps, « opérateur majeur et marqueur du genre » (Cromer *et al.*, 2010 : 7). Il en résulte que les contraintes sociales paraissent comme « naturelles » , relevant de « choix individuels » et que les goûts, les façons de se tenir et de penser deviennent des automatismes et des réflexes : le « sens pratique » de chacun.e. (Détrez, 2015 : 42)²⁵. L'enfant fait l'apprentissage de l'altérité : le petit garçon apprend que sa maman et sa petite sœur sont

²⁴ Nous ne voulons pas que notre usage des termes de « dispositions féminines/masculines » soit perçu comme naturalisant quelconques comportements, manières d'agir ou de penser présupposément connus de la lectrice ou du lecteur (Zolesio, 2010 : 3). Or, ces termes nous semblent tout de même les plus justes afin de nommer, dans une démarche sociologique, ce qui sera intériorisé suite au processus de socialisation.

²⁵ Évidemment, Détrez reprend ici le concept bourdieusien de « sens pratique » (Bourdieu, 1980).

différentes de lui, et que lui est semblable à son papa. Il apprend qu'il y a deux sexes qui sont dissemblables ; il remarque que certains comportements, certaines activités sont réservés à un sexe plutôt qu'à l'autre. Autrement dit, il intègre un « régime de vérité »²⁶ où s'oppose symboliquement le masculin et le féminin : un individu « ne peut pas être plus l'un sans être moins l'autre » (Bereni *et al.*, 2012 : 119). Cet apprentissage est double : d'une part l'enfant apprend la différence des genres et d'autre part, il prend connaissance du système de genre comme opérateur symbolique de jugement et de lecture du monde (Détrez, 2015 : 42).

Plusieurs analyses ont mis en exergue le rôle des stéréotypes de sexe dans l'enfance (Détrez, 2003; Octobre, 2010, pour ne lister qu'elles). Chaque « sexe » est assorti d'une batterie de qualités supposées intrinsèques, qui ne répondent pourtant en rien à la mise en œuvre de qualités neurologiques spécifiques (Octobre, 2010 : 55). D'ailleurs, le processus de socialisation de genre débute souvent avant même l'arrivée de l'enfant : le genre présumé du fœtus constitue une « lunette normative » à partir de laquelle son identité est envisagée, perçue et projetée. Le milieu familial de l'enfant – qui constitue son noyau de socialisation primaire²⁷ – est souvent grandement influencé par l'appartenance à une catégorie de sexe. Plus spécifiquement, la relation entre l'enfant et son parent est médiée par cette appartenance présumée à un sexe ou à l'autre. L'entrée dans le rôle social parental est façonnée dès l'annonce de la grossesse par le concept de sexe : nombreux sont les parents qui demandent d'ailleurs de connaître le sexe de leur enfant à venir lors de l'échographie du 5^e mois de grossesse. Cette information sur le fœtus occupe une place centrale dans le travail de préparation à l'arrivée de l'enfant : « être prêt » le jour de la naissance fait partie des nombreuses normes qui régissent la parentalité contemporaine (Pelage *et al.*, 2016 : 31). Ce travail préparatoire se décline d'une part en un travail d'organisation des divers préparatifs (le choix du prénom, préparation des vêtements et des équipements, aménagement des espaces, etc) et, d'autre part, en un véritable « travail de préparation de soi » (*Ibid.*) : être prêt à être un bon parent, ajusté à l'enfant à venir.

²⁶ Bereni *et al.* (2012 ; 119) réfèrent ici aux analyses du psychologue Lawrence Kohlberg (1966). Kohlberg a identifié trois stades du développement cognitif durant lesquels l'enfant consolidera « l'identité de genre » (vers 2-3 ans), la « stabilité de genre » (vers 3-4 ans) et la « constante de genre » (vers 5-7 ans). L'enfant intégrera le « régime de vérité » au cours de la dernière étape de ce processus.

²⁷ Il est à noter que nous aborderons uniquement la famille comme lieu de socialisation genrée. Or, les instances de socialisation sont multiples lors de la petite enfance. À ce sujet, voir Geneviève Cresson (2011).

Au prisme du système de pensée que constitue le genre, les comportements et les habitudes des parents et de leur enfant prennent sens et valeur (Détrez, 2015 : 42). Plus encore, l'identité de genre de l'enfant infléchit le sentiment identitaire du parent. Si le fait d'avoir un petit garçon ou d'une petite fille inscrit l'individu dans un rôle social parental, ce rôle social se décline en deux univers : être parent d'une fille ne revient pas au même que d'être parent d'un garçon. Cela est palpable notamment dans l'anticipation qui se fait autour du sexe du fœtus :

« Connaître le sexe enclenche chez les parents une capacité à anticiper très tôt la relation qu'ils partageront avec leur enfant en l'inscrivant dans un rapport socialement sexué, que ce soit dans le rôle éducatif qu'ils auront à tenir – notamment dans les activités ludiques très sexuées qu'ils envisagent avec leurs enfants – ou dans la nature des relations affectives qu'ils anticipent » (Pelage *et al.*, 2016 : 44)

Les qualités considérées comme masculines (actif, bagarreur) ou féminines (calme, facile) sont différenciées, et ce y compris dans les milieux sociaux favorisés et dans les couples se disant égalitaires (*Ibid.*). Bien sûr, certains parents décideront de subvertir le genre au quotidien et d'éduquer leur enfant selon des pratiques dites « neutres »²⁸. Mais ce choix éducatif reste d'une part marginal et, d'autre part, toujours influencé par le genre : c'est parce qu'ils sont critiques du système normatif en place que ces parents décident d'adopter des pratiques *genderqueer*.

Au niveau symbolique, le choix du prénom est loin d'être anodin. Il s'agit d'un élément qui, bien souvent, indique de manière concrète le genre de l'enfant. En effet, le choix d'un prénom genré²⁹ marque officiellement l'appartenance présumée de l'enfant à une identité genrée déterminée. Ce choix constitue donc un « opérateur de sexuation efficace » (Pelage *et al.*, 2016 : 3) : le genre de l'enfant est divulgué et s'actualise à chaque fois que son prénom est énoncé. Puisqu'il existe bien peu de réelles différences physiologiques entre les « petits garçons » et les « petites filles » – leurs caractères sexuels secondaires ne se développant qu'à la puberté –, les outils de différenciation sont de prime abord, symboliques : le prénom, les vêtements, le type de jouets, etc. Plus encore, le fait de marquer cette différence la fait advenir : par divers signaux, on sait d'emblée si l'on s'adresse à un garçon ou à une fille.

Au niveau matériel, les objets ont un rôle extrêmement important : ils « objectivent », matérialisent les différences entre les filles et les garçons (Détrez, 2015 : 48). Pensons

²⁸ Nous faisons ici référence aux familles qui adoptent des styles parentaux non-genrés (*gender neutral parenting*, *queer parenting*) en particulier.

²⁹ Bien entendu, ce ne sont pas tous les parents qui choisissent un prénom genré pour leur enfant : certains peuvent choisir un prénom épïcène. Ce n'est pas à ce type de prénom que nous faisons référence.

notamment aux jouets, qui reproduisent un microcosme où la différence des sexes se matérialise et qui, par leur manipulation quotidienne, permettent « à l'expérience ludique de devenir une véritable pédagogie active visant à construire le genre » (Zegai, 2010 : 35)³⁰. Comme le dit Darmon, les divers catalogues pour enfants imprimés pour Noël à chaque année sont un « véritable musée Grévin de la différence sexuée ! » (Darmon, 2006 : 39), attestant symboliquement de l'univers qui est socialement attribué au féminin et au masculin. Pensons également à la distinction particulière des vêtements de filles et de garçons : il s'agit de l'un des marqueurs des plus parlants lorsque l'on s'intéresse à l'expression – et la création – de la différence sexuée. Alors que la répartition du rose pour les filles et du bleu pour les garçons semble aller de soi et entrer dans « l'ordre naturel des choses » (Fischer, 2006 : 258), il est à noter qu'en Occident, cette célèbre tradition ne s'est instaurée qu'à la fin du 19^e siècle et n'a commencé à s'ancrer progressivement dans les mœurs qu'à partir des années 1930 (*Ibid.*). L'aspect physique de jeunes enfants ne permettant pas de différencier facilement leur appartenance à une catégorie de sexe, la distinction chromatique des vêtements aurait donc comme finalité de fournir cette information à l'entourage de l'enfant. Dès lors, « l'adulte pourra [...] adapter son comportement en conséquence, car il ne s'adresse pas de la même manière à un garçon ou à une fille et n'en tolère pas les mêmes manifestations physiques ou émotionnelles » (*Ibid.* p.259). En marquant ainsi l'identité sexuelle présumée de l'enfant, les vêtements sont un élément clé de la socialisation genrée et orientent les attentes sociales que les adultes auront par rapport à l'enfant ainsi que leurs comportements quotidiens. Le genre de l'enfant, visibilisé entre autres par cette distinction vestimentaire, apporte un éclairage différent sur sa personnalité et ses conduites : un comportement identique n'a bien souvent pas la même signification si c'est une fille qui l'adopte ou s'il s'agit d'un garçon. Ces attentes et ces manières d'agir différenciées contribuent à faire advenir et perpétuer l'idée, chez l'enfant comme chez l'adulte, selon laquelle le genre « va de soi » et qu'il se décline en deux catégories dichotomiques : il est « naturel » que les garçons et les filles portent des vêtements différents puisqu'ils *sont* fondamentalement différents. Ce n'est pas la couleur ou le style du vêtement en soi qui transmet l'information sur son identité sexuelle au bébé, il s'agit plutôt de l'attitude de l'adulte à son égard qui elle, est induite par les renseignements fournis à propos de son identité sexuelle par les vêtements qu'il porte (*Ibid.*).

³⁰ Nous ne traiterons pas plus en profondeur l'univers genré des jouets d'enfants. À ce sujet, voir notamment les travaux de Mona Zegai.

En façonnant des environnements matériels et symboliques différents, la famille contribue à perpétuer cette division genrée de l'espace social en deux ensembles distincts et foncièrement disjoints. Cette manière d'agir différenciée sera incorporée par l'acteur.trice sociale, qui développera un sentiment identitaire genré³¹. Notons qu'il peut toutefois arriver que l'enfant n'adhère pas à cet univers stéréotypé et manifeste le désir d'exprimer son identité de genre différemment de la conception binaire et normative des genres masculins et féminins. La socialisation de genre n'étant pas un processus mécanique et implacable, « [l]es enfants et adolescents peuvent, à certaines conditions, résister, contourner ou recomposer en partie les injonctions de genre qui émanent d'instances de socialisation variées, dans et en dehors de la famille [...] » (Bereni *et al.*, 2012; 131). Une récente révision des études suggère d'ailleurs qu'environ 2,3 % à 8,3 % (Möller *et al.*, 2009, 118-119)³², et jusqu'à 14,6 % (Roberts *et al.*, 2012 *in* Pullen-Sansfaçon, 2013 : 6), des enfants s'habillent³³ de façon non conforme à leur genre, ou adoptent, à divers degrés, des comportements non conformes à leur genre. Cette exploration de genre fait partie du cheminement sain de l'enfant et ne mène pas nécessairement à une identité ultérieure se trouvant sur le large spectre LGBTQ. Or, cette exploration de genre n'est pas perçue de la même manière selon l'assignation de sexe de l'enfant : les transgressions de genre sont considérées de façon plus négative pour les garçons que pour les filles (Fagot & Leinbach, 1989; Sandnabba & Ahlberg, 1999, *in* Bussey & Bandura, 1999 *in* Rouyer et Zacouhe-Gaudron, 2006 : 42). Il en va d'une dévalorisation sociale systématique des qualités vues comme inhérentes à la féminité, infériorisation découlant d'une articulation hiérarchique des rôles sociaux associés à l'identité sexuée. Nous reviendrons sur l'impact de cette valeur moindre accordée aux qualités relevant de la féminité en dépit de celles relevant de la masculinité.

³¹ Pour une étude de l'impact de l'adhésion des stéréotypes sociaux de sexe sur le développement de l'identité à la maternelle : Marie-Axelle Granié (2010)

³² Étant donné l'absence d'étude documentant la prévalence de la non-conformité de genre chez les enfants, Möller *et al.*, entrecroisent plusieurs études afin d'estimer ces statistiques. La plupart de ces études concernent des enfants âgés de 4 à 11 ans alors qu'une prend en considération des jumeaux de 4 à 17 ans.

³³ Notons ici que pour que l'enfant s'habille différemment, encore faut-il qu'il en ait les conditions matérielles. Pour les jeunes enfants, cela implique donc nécessairement que le parent y participe.

1.2 INTÉRÊT MÉDICAL ET SOCIAL POUR LES PERSONNES TRANS : ENJEUX DE VISIBILITÉ

Avant d'aborder l'expérience particulière des enfants et des jeunes transgenres et créatif.ve.s sur le plan du genre, il nous semble important, pour saisir la problématique actuelle, de faire un détour par la « naissance », au plan théorique et médical, de la catégorie « transsexuelle ». Une brève mise en contexte socio-historique de la figure de la « personne transsexuelle »³⁴ nous est utile afin de comprendre à travers quelles catégories référentielles la transidentité a été envisagée. Les revendications des personnes trans ont permis la reconnaissance d'une identité qui, il y a à peine un siècle, n'était pas prise en compte par le corps médical. Plusieurs décennies de revendications, de recherche et d'activisme ont permis de dépasser la conception contraignante et non représentative de (*La transsexuelle*) – quasi-exclusivement blanche et issue d'une classe socio-économique moyenne à aisée³⁵ – le plus souvent assignée de sexe masculin à la naissance et transitionnant vers une identité de femme. Non plus pris dans cet étai limité, les réalités trans sont plurielles et diverses. L'usage actuel et très répandu du terme trans – terme parapluie qui abrite un « ensemble d'identités décalées par rapport aux catégories de sexe que l'idéologie binaire du genre instaure comme fondatrices de l'appartenance à une commune humanité » (Bereni *et al*, 2012 : 43) – en témoigne.

Les termes de « transgenre » et de « transsexuel.le » relèvent d'ailleurs d'une opposition militante : le terme « transgenre », auparavant employé par les personnes trans qui ne souhaitaient pas médicaliser leur parcours – par opposition aux « transsexuel.le.s » –, désigne désormais la population non cisgenre dans son ensemble (Beaubatie, 2016b : 643). La création du terme « cisgenre » est en soi très intéressante. C'est dans les années 1990 qu'il fait apparition sur de nombreux sites internet de la communauté trans. De par son préfixe signifiant « dans les limites de », il forme l'antonyme de *trans* et son invention permet de normaliser les identités trans et celles qui ne le sont pas, en montrant la contingence normative :

« Tout comme l'invention du terme "hétérosexualité" a contribué à dénaturer la norme sexuelle en la rendant visible en tant que norme, l'usage de l'adjectif "cisgenre" rend visible la norme de genre et fait de la conformité à cette norme sociale une possibilité parmi d'autres,

³⁴ Il faut noter que l'emploi de « personne transsexuelle » n'est pas anodin : dans les premières conceptions du transsexualisme, les personnes trans étaient identifiées par leur docteur traitant comme *un* transsexuel lors des transitions MtF, et *une* transsexuelle lors des transitions FtM, le marqueur de sexe assigné à la naissance constituant, pour ces spécialistes, la base de leur identité.

³⁵ Stoller admettra lui-même, dans la préface de l'édition française de son livre *Sex and Gender*, que « la presque totalité des cas qu'[il] rapporte ici provient d'Américains blancs issus de la classe moyenne » (Stoller, 1978[1968] : 17).

évitant ainsi que le privilège politique de la normalité ne se traduise en privilège épistémologique dans le discours. » (Bereni *et al.*, 2012 : 50)

Les études transgenres, qui se sont développées depuis les années 1990, ont très largement participé à la déconstruction de la notion de « sexe » en critiquant non seulement le caractère oppressif du système de bipartition de l'humanité, mais en condamnant la place centrale du « sexe » comme étant « un indice pertinent des divisions du monde social » (Bereni *et al.*, 2012 : 48). Refusant la pathologisation des corps et la médicalisation inéluctable – vue comme une correction identitaire fortement binarisée – des parcours de vie, le mouvement trans se distingue donc du modèle transsexuel (*Ibid.*). Il est important de souligner que les termes employés afin d'adresser le genre et d'en définir le sens ne font pas consensus ni chez les auteur.e.s, ni chez les militant.e.s et varient énormément selon les disciplines, les époques et le contexte socioculturel. À titre d'exemple, l'activiste et psychologue trans Tom Reucher emploie le terme « transidentité » puisqu'il s'agit d'« une identité, non une sexualité » (Reucher, 2012 : 53). Il recommande de bannir les termes « transsexualité » et « transsexualisme », afin de privilégier « transidentité », voir « personnes trans' » pour parler des « personnes transsexes et transgenres ». Thomas *et al.* (2013) corroborent cette idée, en soulignant que les termes de « transsexualité » et de « transsexualisme » sont des termes techniques, issus du champ médico-légal, leur usage contribuant à créer un phénomène statistique minoritaire. Ces termes ne « décrivent pas la vie de ces personnes mais ce que ce champ impose à ces vies » (Thomas *et al.*, 2013 : 135).

Somme toute, bien que ces termes soient des outils conceptuels indispensables, chaque individu/groupe d'individus est libre de faire libre usage des termes qui lui font sens afin de définir son sentiment identitaire. En ce qui nous concerne, nous modulons l'usage des différentes terminologies en fonction des courants de pensée ou des époques dans lesquels ils sont employés. Toutefois, l'emploi du terme trans est ultimement privilégié, puisqu'il englobe une pluralité de possibilités identitaires et que nous considérons qu'il laisse le soin à chaque individu – ou groupe d'individus – de s'auto-définir, par-delà les diverses appellations.

1.2.1 Premiers intérêts médicaux et médiatiques

Bien qu'on ne puisse retracer précisément les origines du phénomène de la transidentité, des écrits de la civilisation grecque rapportent des histoires de nombreux personnages de la mythologie qui furent transformés selon le sexe opposé à celui leur ayant été assigné à la

naissance (Cahiers de la transidentité, 2012 : 4). Ceci étant dit, nous ne procéderons pas à un retour historique complet³⁶, ni ne traiterons des différences culturelles dans la manière d'envisager la variance de genre³⁷. Nous nous concentrons sur l'époque contemporaine et sa conception de la « transsexualité » : depuis ce qui a mené à l'invention du concept comme entité nosographique (Alessandrin, 2012a), au prisme des avancées scientifiques permettant la prise en charge médicale et la reconnaissance sociale.

Plusieurs auteur.e.s reconnaissent l'apport de la théorie freudienne dans l'étude subséquente de l'homosexualité et de la transidentité (Bozon, 2009, Stoller, 1978[1968]). L'œuvre de Sigmund Freud a contribué à franchir un pas de plus dans le mouvement d'incorporation de ce qui était à l'époque perçu comme étant des perversions dans la normalité (Bozon, 2009 : 29). Les premières recherches sur la transsexualité commencent en même temps que l'étude scientifique traitant de l'homosexualité (Califia, 2003[1997] : 25). En 1864, le juriste allemand Karl Heinrich Ulrichs, l'un des premiers homosexuels à « sortir du placard », publie le premier d'une série de douze ouvrages sur ce que nous reconnaissons aujourd'hui comme étant la « transsexualité » et l'homosexualité (*Ibid.*). Il propose une division de l'humanité non pas en deux sexes, mais en trois sexes : les femmes, les hommes et les uranistes – « des hommes par leur corps mais aussi des femmes par leur âme » (Foerster, 2006 : 29). Selon Ulrichs, la cause de l'homosexualité se trouve dans l'uranisme et ce dernier est d'origine naturelle ; ses essais se focalisent donc sur la définition et la défense de l'uranisme. Bien que l'objectif du juriste était la défense de l'homosexualité, il a contribué – en constatant la naturalité d'une contradiction entre le « sexe anatomique » et le « sexe psychologique » – à poser les jalons nécessaires à la future définition du transsexualisme (*Ibid.* p.31) Par ailleurs – et selon Califia -, l'œuvre ayant eu le plus d'impact sur la perception des déviances sexuelles par le corps médical est celle du sexologue et médecin victorien Richard Von Drafft-Ebing *Psychopathia sexualis*, parue en 1887. Les sujets étudiés par Drafft-Ebing sont ceux qui tombaient aux mains de la justice et/ou des institutions psychiatriques où on les avait enfermés (*Ibid.*), dépeignant un portrait peu élogieux des travestis, représentés comme des dangers pour eux-mêmes et les autres. Ainsi, les identités et les comportements considérés comme étant hors des normes hétérosexuelles ne sont pas

³⁶ Sur l'évolution du transsexualisme en France, voir l'ouvrage de Maxime Foerster (2006). Sur l'histoire des transsexuel.le.s aux États-Unis, Joanne Meyerowitz (2002).

³⁷ À ce propos, voir notamment l'article de Ramaswami Mahalingam (2003), qui discute des croyances genrées d'une communauté hindoue transgenre. Les pages 74 à 87 du troisième chapitre du livre de Colette Chiland (2011) est un tour d'horizon intéressant des différences culturelles dans la perception de la variance de genre.

différenciés : « [i]l était criminel, obsessionnel, morbide et pathétique d’espérer changer de sexe ou d’avoir une relation homosexuelle » (*Ibid.* p.28). Les personnes non-conformes, qu’elles soient homosexuelles ou trans, étaient à l’époque généralement perçues par le corps médical comme malsaines et déviantes : leur identité n’étant pas reconnue comme légitime.

Quelques décennies plus tard, le sexologue allemand Hirschfeld invente le terme « transvestisme » et publie un ouvrage majeur sur le sujet en 1910³⁸. Ulrichs – pour qui les troubles de l’identité de genre et l’homosexualité étaient associés – développe une « théorie des intermédiaires », reconnaissant deux autres catégories que celles du masculin et du féminin : une englobant les « hermaphrodites », les personnes ayant une anomalie des caractères sexuels secondaires et les homosexuels, et l’autre regroupant les travestis (*cross-dressers*) ou ceux voulant appartenir au sexe opposé (*Ibid.* p.26). Il faut souligner que son échantillon d’analyse était constitué de 16 MtF³⁹ et d’un seul FtM⁴⁰. Durant cette même période, le docteur autrichien Eugen Steinach⁴¹ réussit un changement de sexe sur des rats et des cobayes par la transplantation de gonades. Magnus Hirschfeld, inspiré des travaux de Steinach et voyant comme prochaine étape l’application des recherches de Steinach sur les humains, fonde l’Institut de sexologie berlinois en 1919. C’est dans cet institut qu’a lieu une série de chirurgies d’affirmation du genre⁴², allant de la mastectomie à la transplantation d’un utérus. L’opération la plus connue est celle de la peintre danoise Lili Elbe⁴³, en 1930. En effet, cette opération a contribué à faire entrer la transsexualité dans sa forme moderne, intimement liée au progrès de la médecine : le « transsexualisme chirurgical » (Espineira, 2008 : 10). Suite au décès de la peintre sera publiée la toute première biographie d’une personne transsexuelle

³⁸ Paru en anglais sous le titre *The Transvestites : an Investigation of the Erotic Drive to Cross Dress (in Califia, 2003[1997] : 25)*

³⁹ Réfère au sens de la transition : *Male-to-Female*

⁴⁰ Réfère au sens de la transition : *Female-to-Male*

⁴¹ Les résultats de recherches de Steinach seront médiatisés et feront une entrée foudroyante dans le monde de la médecine. Il publie en 1913 *La féminisation des mâles et la masculinisation des femelles* (Foerster, 2006 : 37)

⁴² À l’époque nommée « chirurgie de réassignation sexuelle », nous préférons employer le terme de « chirurgie d’affirmation du genre », qui est également la formulation préconisée par le Comité trans du Conseil québécois LGBT dans son document *Politiques transversales : revendications pour un Québec trans-inclusif* (mars 2017).

⁴³ Opérée par le docteur Christian Hamburger en 1930, Lili Elbe reçoit quatre chirurgies d’affirmation du genre. Lili meurt des suites de complications médicales d’une greffe d’ovaires à 49 ans. L’histoire sera reprise et romancée sous le nom *The Danish Girl*, en 2000. Le roman sera adapté au cinéma en 2016. Certains mouvements trans se montreront plutôt critiques du fait que le rôle principal – celui de Lili – est joué par un homme *cis*.

Man into Woman : An authentic Record of a Change of Sex. L'institut où Lili Elbe et bien d'autres se sont fait opérer sera détruit par le régime Nazi en 1933.

L'héritage de Hirschfeld traverse l'Atlantique au milieu du XX^e siècle grâce à son disciple Harry Benjamin. Ce sont d'ailleurs les travaux de cet endocrinologue américain qui forgent les bases sur lesquelles repose la conception moderne du transsexualisme⁴⁴. C'est d'ailleurs sous sa plume que se popularise le terme de « transsexualisme » dans un article publié en 1953, *Transvestism and Transsexualism*. Dans la veine du sexologue allemand, Benjamin continue de défendre l'hypothèse d'une cause biologique au « transsexualisme » et la nécessité de la réassignation chirurgicale (Beaubatie, 2016a : 133). Harry Benjamin est l'une des premières autorités médicales à plaider en faveur de la chirurgie d'affirmation du genre (envisagée à l'époque comme une « réassignation sexuelle complète »), soit le seul traitement qu'il considère approprié et efficace pour les personnes transsexuelles. Dans son ouvrage *The Transsexual Phenomenon* [1966], Benjamin affirme que les personnes transsexuelles ne sont pas mentalement dérangées et qu'il faut donc leur apporter une aide en accédant à leurs besoins plutôt que de tenter de les « guérir » (Cahiers de la transidentité, 2012 : 8) par diverses thérapies psychanalytiques. Il est d'ailleurs pionnier dans l'utilisation des traitements hormonaux aux États-Unis et a une pensée novatrice pour l'époque, empreinte de compassion et tournée vers l'action : il appelle les familles à comprendre et à soutenir leur enfant transsexuel.le (Califia, 2003[1997] : 29) et il considère que l'on doit référer aux personnes transsexuelles comme à des membres de leur genre de préférence, et ce avant même la chirurgie (*Ibid.* p.48). L'endocrinologue se montre également critique des traitements aversifs assez violents qui étaient préconisés à l'époque dans le protocole médical.

Plus particulièrement, c'est Christine Jorgensen, patiente du docteur Benjamin, qui est considérée comme étant la figure de proue de la « transsexualité » : elle est à elle seule le « Stonewall » du transsexualisme mondial (Foerster, 2006 : 170). Elle est l'une des premières personnes transsexuelles à être publiquement connue et à connaître une importante couverture médiatique. Le 1^{er} décembre 1952, le New York Daily annonce en grande pompe le changement de sexe de cet ancien soldat de l'armée américaine ayant servi lors de la deuxième guerre

⁴⁴ Il est à noter que le terme « transsexualisme » n'a pas été inventé unanimement par les médecins et par eux seuls selon une définition purement traditionnelle du genre. « Le corps médical a connu des divergences sur le sujet [...] [et] les trans eux-mêmes ont contribué à construire cette catégorie médicale en collaborant avec les tenants de certaines approches et en contournant les exigences des autres » (Beaubatie, 2016a : 132-133).

mondiale. La première page du journal porte le célèbre titre : « Ex-GI Becomes Blonde Beauty : Operations Transform Bronx Youth » (Meyerowitz, 2002 : 1). Jorgensen intervient dans la presse et à la télévision à plusieurs reprises, faisant usage de sa célébrité afin de véhiculer le discours tenu par la sexologie, visant à favoriser l'accès aux hormones et aux chirurgies pour les personnes trans (*Ibid.*). L'autobiographie de Jorgensen⁴⁵, publiée en 1967, « allait déterminer les conditions de compréhension et de discussion de la transsexualité par le grand public pour les décennies à venir » (Califa, 2003[1997] : 28), puisque c'est par le cas particulier de cette transsexuelle que le « fait qu'un homme puisse devenir une femme » (Espienira, 2008 : 10) suite à une intervention chirurgicale est entré dans l'esprit du grand public. En France, une culture du cabaret transgenre⁴⁶ se développe à la fin des années 1950 : le personnage Coccinelle crée une tornade médiatique (Foerster, 2006). En 1963, son premier livre, *Coccinelle est lui*, est publié. Il est traduit aux États-Unis et propage « l'image vamp et érotique de la transsexuelle comme femme fatale » (*Ibid*, p.72). Coccinelle est flamboyante et immodérée : elle contribue à la visibilité sans précédent de la question transsexuelle en France. Chacune à leur manière, Christine Jorgensen et Coccinelle – et bien d'autres⁴⁷ – ont incarné la condition transsexuelle à une époque où il y avait une importante méconnaissance sociale entourant cette réalité. Personnification même de la féminité, ces deux femmes véhiculent une image fortement normative des transsexuelles, ce qui concorde avec le discours issu du « programme fort » de la sexologie américaine au sein duquel les protocoles médicaux proposés se basent sur une conception du transsexualisme ayant pour « fondement épistémologique et normatif de leur action l'idée d'une nécessaire binarité de sexe et de genre et d'une nécessaire correspondance sexe/genre » (Macé, 2010 : 503)⁴⁸.

Ainsi, le cadre éthique fixé à l'époque de Christine Jorgensen porte le nom de l'endocrinologue jusqu'en 2009, où la *Harry Benjamin International Gender Dysphoria Association* se transforme en *World Professional Association for Transgender Health* (WPATH), entérinant le passage d'un « programme fort » biomédical à un autre cadre paradigmatique émergent qu'est celui de la

⁴⁵ Jorgensen, Christine (1967).

⁴⁶ Pour une excellente histoire de la culture du cabaret transgenre à Paris et du personnage de Coccinelle, voir les troisième et quatrième chapitres du livre de Foerster (2006).

⁴⁷ Pour une histoire de la culture des cabarets de Montréal; Viviane Namaste (2005).

⁴⁸ Le sociologue propose d'ailleurs de considérer le transsexualisme comme une « “technologie de genre”, c'est-à-dire comme un dispositif d'exercice des rapports de pouvoir par la production même des catégories de genre et des corps sexués afférents, définissant les cadres de l'action, les différences hiérarchisées et les identités au moyen d'un ensemble de médiations techniques, institutionnelles et symboliques » (Macé, 2010 : 499)

« santé mentale transgenre » (Macé, 2010 : 507). Ce nouveau cadre se veut « attentif aux éventuels effets de normalisation répressive ou de stigmatisation des patients et dont l'objectif principal est "l'obtention d'un bien-être durable du sujet dans son identification de genre afin d'optimiser sa qualité de vie et son épanouissement personnel" (WPATH) » (*Ibid.*). Nous reviendrons plus précisément sur ce changement paradigmatique au prochain chapitre.

1.2.2 Concept d'identité de genre et injonction normative du paradigme médical

Le traitement des personnes transsexuelles exige une scission entre les catégories de « sexe » et de « genre » : nous attribuons la formalisation de cette distinction fondamentale aux travaux de deux spécialistes, soit John Money et Robert Stoller (Détrez, 2015 : 22). Le premier, psychologue et sexologue, met en exergue la prévalence de l'empreinte psychologique de l'éducation sur la nature biologique du sexe en ce qui concerne l'acquisition des comportements genrés. Pour Money, l'identité de genre est purement acquise et donc dissociable de l'identité sexuelle. Stoller rapporte, dans la préface de l'édition française de son livre *Sex and Gender*, la thèse soutenue par Money dans ses travaux : le comportement genré des enfants ayant participé à ses recherches est déterminé par leurs expériences vécues après la naissance, lors d'« un processus très compliqué qui commence dès l'étiquetage autoritaire et arbitraire du petit enfant par la société comme mâle ou femelle » (Stoller, 1978[1968] : 13). Considérant l'identité de genre comme malléable selon l'environnement auquel est soumis l'enfant, la conception du docteur Money est très normative et rigide : ses recherches ont d'ailleurs porté préjudice aux enfants y ayant été impliqués⁴⁹. Il n'en reste pas moins qu'une distinction fondamentale entre l'aspect psychosocial et l'aspect biologique du « sexe » - a été introduite dans le domaine. (Cahiers de la transidentité, 2012 : 8).

Les théories du psychologue et sexologue ont été approfondies par Robert J. Stoller, psychiatre, qui y intègre la notion d'identité de genre (*gender identity*), servant à désigner le vécu

⁴⁹ Il s'agit d'une référence à l'histoire tragique du canadien David Reimer, né en 1965, qui, des suites d'une circoncision ayant laissé de graves dommages à son pénis, s'est vu réassigné en tant selon une identité de genre féminine et éduqué comme tel durant toute son enfance sous les conseils professionnels – ultérieurement reconnus comme ayant été non éthiques – de la part de John Money. Puisque David était jumeau et que son frère était éduqué selon une identité de genre masculine, Money voulait démontrer l'aspect fondamentalement acquis de l'identité de genre. David ne s'est jamais identifié en tant que femme, contredisant ainsi les théories du Dr. Money. David Reimer s'est enlevé la vie en 2004. Le documentaire *Dr. Money and the Boy With No Penis* (Horizon. BBC) racontant son histoire, est diffusé au grand public la même année.

identitaire en termes d'appartenance au « masculin » ou au « féminin ». S'interrogeant sur le caractère influant des forces biologiques prédéterminées d'un être humain et sur l'influence des expériences d'apprentissage, le psychiatre développe deux catégories de données : le sexe et le genre (Stoller, 1978[1968] : 27). Il précise que l'emploi du terme « sexe » se limite à une connotation biologique et est déterminé par une somme algébrique de toutes les qualités reliées aux conditions physiques identifiées par Money (les chromosomes, les organes génitaux externes, les organes génitaux internes, les gonades, l'état des hormones et les caractères sexuels secondaires). (*Ibid.* p.28). Selon la définition de Stoller, le « genre » a des connotations psychologiques ou culturelles : il reconnaît que le « féminin » et le « masculin » peuvent être totalement indépendants du « sexe ». L'identité de genre commence donc avec la connaissance et la perception, conscientes ou inconscientes, que l'on appartient à un sexe ou à l'autre, bien qu'il précise que cette composante se complique au cours du développement identitaire (*Ibid.*).

Instaurant une compréhension de l'individu plus complexe que la division binaire basée uniquement sur le concept de sexe, l'introduction du concept d'identité de genre rend possible l'inadéquation du « sexe » et du « genre » au sein d'un même individu et fournit un cadre conceptuel pour penser ce phénomène. Pour Stoller, le travestissement et le transsexualisme se situent sur le même continuum, le second représentant la forme extrême (Cahiers de la transidentité, 2012 : 8). Le facteur permettant de faire la différenciation entre transvestisme et transsexualisme est le désir irrésistible de transformer ses organes génitaux, qui provoque un sentiment de dégoût et de profonde affliction (*Ibid.* p.222). Stoller met également de l'avant l'importance de l'orientation sexuelle de la personne transsexuelle : se percevant comme une femme prise au piège dans un corps d'homme, la transsexuelle est foncièrement attirée par les hommes, dans une hétérosexualité sans équivoque.

Ainsi, la conception du transsexualisme est, à l'époque, empreinte d'un profond dimorphisme, séparant un transsexualisme primaire, nommé au temps de Stoller comme transsexualisme « vrai », et un transsexualisme secondaire. Seul le transsexualisme dit primaire – qui remonte à la plus tendre enfance – permet l'accès aux hormones et à la chirurgie, imposant *in fine* aux personnes trans d'adopter le discours essentialiste défendu par la sexologie (Beaubatie, 2016a : 135). Alors que l'approche sexologique conçoit le sexe sur un continuum, seules les personnes souhaitant conformer leur corps aux standards masculins ou féminins peuvent intégrer un parcours de soin, ce qui relève d'un paradoxe (*Ibid.*). À partir des années 1990, un mouvement de revendication, issu des études queer, vient mettre à mal le paradigme médical : des activistes (Feinberg, 1992; Stone, 1991 *in* Reucher, 2011) encouragent la visibilité des personnes trans et

à la non-nécessité de se fondre dans la masse cisgenre. Ainsi, la « classification “primaire/secondaire” devient obsolète et est abandonnée sur le plan international depuis quelques années. Les critères se sont aussi assouplis. [...] Ce n’est pas parce que quelqu’un se révèle tardivement, qu’il s’est marié, qu’il a eu des enfants qu’il est “secondaire” » (Reucher, 2011 : 58).

FtM : invisibilisation de certains parcours transidentitaires ?

Il est à noter que les trois premières autobiographies connues de personnes trans étaient celles de femmes transsexuelles (Lili Elbe, Christine Jorgensen et Jan Morris). La première autobiographie d’un homme transsexuel (Mario Martino) est parue en 1977, mais n’a jamais eu la notoriété des précédentes. Selon Califia, ce manque de notoriété illustre à lui seul les différences de regards portés sur les personnes trans MtF et FtM. Est-ce parce que les deux premières autobiographies ont frayé le chemin et ont ainsi contribué à rendre la transsexualité moins choquante ? Ou est-ce parce que le public avait moins d’intérêt pour les cas de femmes « biologiques » devenant des hommes, que pour les cas d’hommes « biologiques » qui abandonnaient ce privilège et se faisaient castrer pour être relégués au rang de femme (*Ibid.* p.61) ? Pour Thomas, l’invisibilisation des parcours FtM et la pathologisation des parcours transidentitaires dans son ensemble relève de la même logique : « c’est l’histoire de la société patriarcale qui met en scène son incapacité à accueillir du différent et le pathologise, ce pourquoi l’histoire des MtF précède les FtM de près de 50 ans au XXe siècle » (Thomas, 2013 : 33)

L’intérêt pour les transitions MtF prévaut dans le champ scientifique : les premières recherches sur les personnes trans portent majoritairement sur les MtF et la possibilité de transition FtM est peu - voire pas - envisagée, ne suscitant vraisemblablement pas le même intérêt. Il faut dire que dans la mise en place d’une sexualité normale telle que définie par la théorie freudienne – qui domine le champ et influence nombre de psychiatres et sexologues – les femmes font l’objet d’une attention particulière. A de nombreux égards, c’est pour elles que sont tracées les frontières spécifiques du normal et de l’anormal. Bozon dira que, dans la première sexologie⁵⁰, « l’attitude des femmes à l’égard de leur rôle maternel et de leur rôle (dominé) d’épouse est la pierre de touche de leur normalité sexuelle » (Bozon, 2009 : 29). Les premières chirurgies

⁵⁰ Par « première sexologie », Bozon entend celle du XIX^e siècle où le thème de la normalité sexuelle était la préoccupation première. Dans la sexologie contemporaine (notamment Kinsey), qui apparaît vers le milieu du XX^e siècle, c’est la question du plaisir et de l’orgasme qui devient l’objet fondamental (Bozon, 2003 : 38)

d'affirmation du genre visent d'ailleurs la greffe d'un utérus et d'ovaires, octroyant à la femme trans la possibilité de porter un enfant⁵¹ et de devenir mère, autrement dit de compléter son identité de femme. Dans sa conception du transsexualisme et de son traitement, le psychiatre Stoller explique : « [l]e transsexuel souhaite non seulement avoir des seins, un vagin et des organes génitaux externes semblables à ceux d'une femme, ne pas avoir de poils sur le visage ni sur le corps [...] mais il souhaite avoir des ovaires, un utérus et être fécondable » (Stoller, 1978[1968] : 186). Ce désir d'être femme est contre-intuitif avec la théorie psychanalytique : le mâle étant possesseur de ce « magnifique appareil qu'est le pénis [*sic*] » (Ibid. p. 129), quelle lubie lui prend-il donc de vouloir s'en débarrasser ? À l'inverse, le concept d'« envie-du-pénis » suffirait à lui seul à expliquer toute prétention à faire homme (Guillot et Beaubatie, 2011 : 78). La moindre visibilité médicale des personnes FtM se matérialise dans les publications scientifiques actuelles : une recherche sur la base de données *PubMed* effectuée au début de l'année 2016 révèle que trois fois plus de publications sont trouvées pour le mot-clé *male-to-female* que pour *female-to-male* (Beaubatie, 2016a : 138).

Cet androcentrisme scientifique s'observe plus concrètement dans les théories médicales et psychanalytiques fondatrices : l'intérêt des sexologues, des psychiatres et des médecins étaient plus fort concernant les déviances sexuelles et de genre des individus mâles (homosexualité, transvestisme, transsexualisme). On trouve effectivement bien moins de travaux sur les déviances des individus femelles (Guillot et Beaubatie, 2011 : 78). Selon les auteures, cela repose sur un présupposé qui sous-tend ces recherches et la perception qu'ont les médecins et les chercheurs du genre et des sexualités. Puisque les hommes sont, dans la hiérarchie sociale, supérieurs aux femmes, il est tout à fait naturel que celles-ci désirent être des hommes. La théorie psychanalytique de la sexualité aurait d'ailleurs contribué à enchâsser les interprétations données au travestissement des femmes et au transsexualisme FtM dans l'idée d'une supériorité masculine à la fois biologique, psychique et sociale, teintant ainsi la perception médicale et sociale des FtM, ceux-ci étant perçus comme des homosexuel(le)s refoulé(e)s qui « jouent à être un homme ». (Ibid. p.78). D'ailleurs, selon Guillot, il y aurait eu un phénomène de récupération du vécu des FtM par le mouvement gay : certaines personnes influentes FtM ont été décrites comme des lesbiennes, relatées au féminin, alors qu'ils vivaient en tant

⁵¹ Notons par ailleurs que les premières tentatives de transplantation utérine n'ont eu lieu qu'à partir des années 2000 et la première naissance provenant d'un utérus greffé a eu lieu en 2013, en Suède, devenant « un traitement envisageable pour les patientes souffrant d'une infertilité absolue d'origine utérine » (Díaz-García, C., Brännström, M. et Alejandra Aguilar, A., 2015).

qu'hommes (Guillot et Beaubatie, 2011). La visibilité FtM, comme celle des femmes et des lesbiennes serait liée à l'émancipation des femmes dans la société.

La transidentité des personnes AFAB – acronyme désignant : *Assigned Female At Birth*, en opposition à AMAB, *Assigned Male At Birth* – aurait-elle été prise dans un cercle vicieux ? C'est ce que soutiennent Guillot et Beaubatie dans leur article *L'invisibilité FtM : aspects sociaux et politiques* (2011). Il va sans dire que le bénéfice de nommer et de visibiliser – dans une certaine mesure – les transitions MtF qu'a légué la construction du transsexualisme par la sexologie et la psychiatrie est moins vrai pour les FtM (Guillot et Beaubatie, 2011 : 80). Ainsi, l'invisibilisation de ces parcours – causée entre autres par un présupposé selon lequel la prévalence de l'identité trans serait moindre chez les personnes AFAB – a un impact concret sur la capacité de ces individus à se définir identitairement. Les auteures indiquent : « [l]a plupart [des] enquêtés [AFAB] expliquent avoir mis du temps à se penser comme trans, car trans pour eux signifiait uniquement « un homme qui veut devenir une femme » ou « qui se sent femme » (Ibid. p.80). Le sentiment d'être transgenre n'est donc pas sans lien avec les significations sociales qui lui sont associées. Il s'agit là d'un filon explicatif plus intéressant et représentatif de la réalité que l'idée-reçue selon laquelle il y aurait simplement moins d'hommes trans.

1.3 RECONNAISSANCE DE LA TRANSPHOBIE : VULNÉRABILITÉS ET REVENDICATIONS

En 1993, un jeune homme trans de 21 ans, Brandon Teena⁵², emménage dans la ville de Falls City, dans l'état du Nebraska, où il vit « *stealth*⁵³ ». Après quelques démêlés avec la justice suite à des fraudes financières, un mandat d'arrestation est émis contre Brandon, affichant son prénom de naissance : il est emprisonné dans une prison pour femmes. Suite à cet événement, la communauté de Falls City prend conscience de la transidentité de Brandon, ce qui n'est pas sans causer polémique, particulièrement chez les garçons de sa bande d'ami.e.s – à la virilité vraisemblablement fragile. Lors d'une fête de Noël, deux d'entre eux – Nissen et Lotter –

⁵² L'histoire de Brandon Teena ici relatée est tirée de l'article de John M. Sloop (2000). Nous en avons fait une traduction libre.

⁵³ « *Stealth* » est un mot communément employé par certaines personnes trans afin de référer à leur mode de vie, soit de cacher l'identité qui leur a été assignée à la naissance et de vivre selon leur identité actuelle. En opposition, une personne trans peut décider d'être « *out* ». Le terme « *stealth* » signifie « furtif » : soit quelque chose qui est difficilement détectable sur un radar, terme qui ne trouve pas son homologue dans la langue française.

décident d'en finir avec l'ambiguïté entourant le *vrai* sexe de Brandon et le forcent à montrer ses parties génitales. En découvrant que Brandon a un vagin, les deux garçons l'obligent à quitter la soirée avec eux et le conduisent jusqu'à un terrain vague, où ils le violent. Menaçant de le tuer s'il rapporte l'évènement à la police, les deux acolytes retournent prendre part à la fête, en compagnie de Brandon. Ce dernier s'enfuit par une fenêtre de la salle de bain et se rend au poste de police afin de dénoncer le viol. Une semaine plus tard, alors que le crime est « sous investigation », Nissen et Lotter font irruption à la maison de campagne où Brandon réside avec des ami.e.s. Armés de révolvers, ils tirent sur Brandon et sur deux autres personnes, les tuant sur le coup. Suite à un procès hautement médiatisé, Lotter reçoit la peine de mort et Nissen est emprisonné à vie (après avoir témoigné contre Lotter). Cette histoire vraie – telle que rapportée dans les médias populaires nous dira Sloop (2000) – a été traitée dans plusieurs journaux locaux ainsi que dans divers magazines, et a fait, entre autres, l'objet d'un documentaire (*The Brandon Teena Story*) et d'une adaptation cinématographique populaire (*Boys Don't Cry*), en 1999.

Ce cas tristement célèbre de transphobie⁵⁴ a contribué à illustrer la violence particulière à laquelle les personnes qui ne se conforment pas à la cisnormativité peuvent être confrontées. La violence des réactions entourant la question trans est sans équivoque et est fomentée par la valorisation sociale d'une cisnormativité – si possible hétérosexuelle – où les identités individuelles, qui se déploient dans une performativité du genre à géométrie variable, restent néanmoins prises dans une logique événementielle rectiligne. Cette violence est plurielle et ses effets pernicioseux : il en va d'un effacement (*erasure*)⁵⁵, concept introduit par Namaste (2000), dont on peut identifier deux formes : un effacement informationnel et un effacement institutionnel à des situations d'harcèlement, des viols et des meurtres. L'observatoire du Transgender Day of Remembrance (TDOR, commémoré le 20 novembre)⁵⁶ dresse, à chaque année, une liste se voulant la plus exhaustive possible des personnes qui ont péri des suites de violences transphobes. Pour la période de novembre 2016 à novembre 2017, TDOR recense 289 personnes trans provenant des quatre coins du monde ayant péri des suites de ces

⁵⁴ La transphobie se caractérise par une attitude négative ou une aversion découlant à des préjugés envers les personnes transidentitaires et pouvant s'étendre à quiconque qui ne se conforme pas aux normes sociales établies en matière d'identité de genre (l'ATQ – Aide aux Trans du Québec), En ligne <<http://www.atq1980.org/>>

⁵⁵Un exemple concret de cet effacement est le recensement de 2016 de Statistique Canada – la plus grande base de données statistiques du pays : « F » et « M » étant les seules possibilités pour la mention de sexe.

⁵⁶ La liste du TDOR se trouve en ligne <<https://tdor.info/>>

violences. Face à cette non-reconnaissance de leur existence sociale, à laquelle s'ajoutent des expériences de discrimination et de transphobie répétées, voire de rejet de l'entourage, la communauté trans représente l'un des groupes minoritaires les plus vulnérables, où les difficultés peuvent être décuplées par d'autres oppressions. Il faut comprendre que le mouvement trans, loin d'être homogène, est pluriel : les revendications sont parcellaires et les regroupements peuvent se faire selon une expérience particulière⁵⁷. Se manifeste dès lors une volonté très actuelle, étayée par plusieurs auteur.e.s et activistes (Alessandrin, 2014, 2012; Reucher, 2011, 2005; Espineira 2011; Thomas, 2010), de dépathologiser les transidentités, ce qui sous-tend une réflexion quand à l'importance sociale des marqueurs de genre.

1.3.1 Ne pas « entrer dans le moule » : le poids des normes sociales genrées

« Mais peut-on remettre en question la dualité des sexes et son évidence matérielle, sans ébranler les fondements-mêmes de notre pensée ? La violence des réactions est-elle la preuve de la “vérité”, ou tout simplement de leur profond ancrage dans notre système de pensée ? » (Détrez, 2015 : 32)

Cette citation de la sociologue française Christine Détrez est révélatrice de la place prépondérante qu'occupe l'information sociale reliée à la mention du sexe : le fait de dévier des attentes normatives avive en effet de nombreuses tensions. Les normes sociales engendrent la conformité autant que la déviation (Goffman, 1963), et c'est le fait de déroger à ces normes sociales – de se retrouver dans les marges – qui dévoilent le caractère intrinsèquement construit du « normal », en en balisant les frontières. La conformité et la non-conformité sont des construits sociaux à part égale. Au fondement même de la vie en société, les normes sociales pèsent non seulement sur les actrices et les acteurs sociaux, mais elles sont produites et reproduites par ces dernier.ère.s. Étant des facteurs de structuration, de cohésion et d'organisation sociale, les normes sociales sont en quelque sorte des repères, voire des guides du comportement, garantissant la vie sociale (Pillon, 2003 : 10). Goffman dit d'ailleurs que l'« [o]n peut admettre que l'une des conditions nécessaires de la vie sociale est le partage par tous les intéressés d'un ensemble unique d'attentes normatives, de normes, maintenues et soutenues en partie parce qu'elles sont incorporées » (Goffman, 1963 : 150). Comme il a été discuté, certains comportements et attitudes sont renforcées différemment selon les attentes sociales sexospécifiques que créé le marqueur de genre. En adoptant un point de vue durkheimien, nous pouvons dire que les normes de genre sont - comme tout fait social – contraignantes et

⁵⁷ Nommons, à titre d'exemple, le collectif national américain TransWomen of Color (TWOCC) [<http://www.twocc.us/>] ou encore l'association féministe parisienne d'autosupport OUTrans [<http://outrans.org/>].

extérieures à l'individu. Elles tiennent leur pouvoir contraignant aux sanctions qui sont imposés à celles et ceux qui en dévient. Ainsi, les « normes correspondent [...] à des règles de conduite dont le respect est lié à des sanctions qui tendent à empêcher l'écart par rapport à la règle » (Demeulemaere, 2003 : 19). Selon la catégorisation de Weber, ces sanctions peuvent être « physiques » ou « psychiques », « internes » ou encore « externes » (*Ibid.*). Il en va de moqueries à l'image d'un garçon qui revêt une robe à la violence physique pouvant être vécue lorsqu'une femme trans est emprisonnée dans un établissement pour hommes. Il en va également de la souffrance vécue entre le sentiment identitaire intérieur qu'un individu ne peut se permettre d'exprimer, par peur de l'exclusion sociale ou encore parce qu'il a intégré que cela n'est pas possible. D'ailleurs, ces normes dichotomiques, si elles excluent d'entrée de jeu celles et ceux qui ne rentrent pas dans leurs cases étriquées, ne seraient guère plus confortables pour les autres, obligeant « chacun-e à se conformer à la définition de LA femme et de L'Homme, sous peine de toute une gamme de rappels à l'ordre, allant – selon les temps et les endroits – de la petite blague et du sarcasme aux coups et à la mise à mort du ou de la “déviant-e” » (Détrez, 2015 : 37).

Pour interroger la situation spécifique des personnes trans, le concept d'identité sociale, tel que développé par Erving Goffman dans son œuvre majeure *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, est particulièrement utile. Dans un premier cas de figure, le concept goffmanien permet de saisir le caractère latent et interactionnel du stigmate. Puisqu'elle se construit sur les bases de l'information sociale qui est transmise directement et indirectement à ses semblables, l'identité sociale de l'individu trans n'est pas *de facto* repérée et étiquetée comme étant une déviance, mais elle est perpétuellement à risque de l'être :

« lorsque la différence n'est ni immédiatement apparente ni déjà connue (ou que, du moins, elle n'est pas connue pour être connue), lorsque, en deux mots, l'individu n'est pas discrédité, mais bien discréditable [...] le problème n'est plus tant de savoir manier la tension qu'engendrent les rapports sociaux que de savoir manipuler de l'information concernant une déficience : l'exposer ou ne pas l'exposer; la dire ou ne pas la dire; feindre ou ne pas feindre; mentir ou ne pas mentir; et, dans chaque cas, à qui, comment, où et quand » (Goffman, 1963, 57)

Le spectre de la discréditation potentielle de l'identité sociale – sorte d'épée de Damoclès – plane donc sur l'individu trans. Le *passing*⁵⁸ de chaque individu est lié à sa gestion de

⁵⁸ Dans ce contexte, le *passing* renvoie à la capacité d'une personne d'être perçue ou considérée par les autres comme une personne cisgenre – selon l'identité qu'elle affirme. Ainsi, pour une personne s'identifiant MtF, le *passing*, c'est le fait d'être considéré en tant que femme. Pour une personne s'identifiant FtM, il s'agit d'être reconnue comme un homme.

l'information sociale : bien que le *passing* nécessite tout un ensemble de stratégies et de travail du corps (Guillot et Beaubatie, 2011 : 74). La gestion de l'identité sociale est, dans cette perspective, placée sous la contrainte du système bicatégoriel de normes de genre et incite à la performativité d'un genre et d'un seul genre, clair et sans ambiguïté, dont la non-cisnormativité ne doit pas être détectée. Ce cas de figure est particulièrement intéressant lorsqu'il est question des enfants transgenres. Puisque les caractères sexuels secondaires ne sont pas encore développés et que le *passing* peut se faire aisément, selon une coupe de cheveux et des vêtements, le contrôle de cette information sociale est aussi le fait des parents et de leur engagement auprès de leur enfant⁵⁹.

Plus concrètement, les études récentes ont régulièrement rapporté un haut risque suicidaire chez les personnes trans (Dhejne *et al.*, 2011; Grant *et al.*, 2010; McNeil, Bailey, Ellis, Morton et Regan, 2012; Motmans, de Biolley et Debunne, 2010; Whittle, Turner, Combs et Rhodes, 2008; Whittle, Turner et Al-Alami, 2007 in Bauer *et al.*, 2013 : 50). En 2013, Bauer et ses collègues ont publié les résultats du projet de recherche communautaire (*community-based research*) *Trans PULSE*, ayant pour but d'investiguer, dans une perspective d'action sociale, l'impact de l'exclusion sociale et de la discrimination sur la santé des personnes trans de la province de l'Ontario⁶⁰. Leurs analyses statistiques ont permis d'estimer que « 77 % des personnes trans en Ontario, âgées de 16 ans et plus, avaient déjà sérieusement envisagé le suicide et que les deux tiers d'entre elles reliaient cette réalité à leur condition trans [et qu'une] proportion très élevée de ces personnes – 43% – avaient fait une tentative de suicide »⁶¹ (Bauer *et al.*, 2013 : 54). De ce 43%, le tiers avait fait leur tentative de suicide à moins de 15 ans, et un autre tiers l'avait fait entre 15 et 19 ans (*Ibid.*)⁶². La prévalence d'idéation et de comportements suicidaires est nettement influencée par les expériences de discriminations vécues :

« [p]armi les personnes ayant subi des agressions physiques ou sexuelles, 56 % avaient envisagé sérieusement le suicide dans la dernière année et 29% avaient fait des tentatives, alors que parmi les personnes ne rapportant ni agression, ni harcèlement, ni menaces, ces taux étaient respectivement de 28 % et de 4 %. Ainsi les personnes ayant subi des agressions physiques ou

⁵⁹ Évidemment ce contrôle sur l'information sociale est hautement tributaire des dispositions législatives propres à chaque pays, voire à chaque province ainsi qu'à la bonne volonté de l'entourage social de l'enfant (professeur.e.s, directeur.trice.s, éducateur.trice) pour ne dresser qu'une très courte liste.

⁶⁰ Les données de l'étude ontarienne TransPULSE ont été recueillies auprès de 433 répondant.e.s, entre avril 2009 et mai 2010 et sont disponibles en ligne <<http://transpulseproject.ca/>>

⁶¹ Notons à titre de référence que, pour l'année 2009, Statistique Canada enregistre un taux de suicide de 11,5 décès pour 100 000 personnes.

⁶² Bien que ces statistiques soient extrêmement choquantes, ce qui est le plus poignant, c'est ce qu'elles ne disent pas : elles témoignent de l'expérience de celles et ceux y ayant survécu.

sexuelles étaient sept fois plus à risque d'avoir fait une tentative de suicide dans la dernière année » (Bauer *et al.*, 2013 : 57)

Plus spécifiquement, le statut de transition médicale est relié significativement à la suicidabilité : les idées suicidaires au cours de la dernière année étaient plus fréquentes (à 55%) parmi les personnes envisageant une transition médicale et ce taux est significativement plus élevé que chez les personnes ayant complété leur transition ou n'envisageant pas de l'entreprendre. C'est chez les personnes qui envisagent d'entreprendre – ou ont commencé – une transition médicale que l'on retrouve la plus forte prévalence de tentatives de suicide (respectivement 27% et 18%). Comparativement, ce taux est significativement plus bas chez les personnes ayant complété leur transition médicale (1%) et chez ceux qui ne l'envisagent pas (3%). Bien que nous n'ayons pas accès à la parole des personnes interviewées, ces données suggèrent que les expériences de transphobie causent une importante souffrance chez les personnes trans et que l'entre-deux (les personnes n'ayant pas encore entamé un processus transitoire mais qui le désirent) occasionne de la détresse et un mal-être : leur identité est socialement « impossible », illisible, et illégitime (Butler, 2006[1990]) et se trouvent donc dans un risque constant d'être mégenré⁶³.

Selon les chercheur.e.s, la suicidabilité serait d'abord un problème de justice sociale. De plus en plus de recherches tendent d'ailleurs à confirmer l'hypothèse selon laquelle l'environnement social immédiat influencerait le bien-être de ces individus de façon déterminante (Nuttbrock *et al.*, 2012 *in* Bauer *et al.*, 2013). Dans cette lignée, plusieurs recherches s'accordent à dire que ce qui est problématique et cause de souffrance pour les personnes trans n'est pas tant le fait d'être trans que le manque d'acceptation sociale généralisée qui l'entoure (Ghosh, 2012 ; Saketopoulou 2011 ; Isay, 1997 *in* Pullen Sansfaçon 2013[2012]). Un nouveau paradigme se dessine et appelle à l'acceptation sociale des identités non-cisnormatives.

⁶³ Par mégenrer (*misgender*), nous entendons le fait d'utiliser un référent genré inapproprié pour s'adresser à une personne. Cela peut se faire volontairement ou involontairement.

CONCLUSION : PLACE À L'AUTO-DÉTERMINATION IDENTITAIRE

Au carrefour de plusieurs disciplines, la question du genre interpelle bien des chercheur.e.s et génère un foisonnement d'écrits et de recherches. Intrinsèquement liée à l'organisation de notre vie sociale, la différence entre les sexes, bien que remise en question sur le plan théorique, reste profondément ancrée dans nos schèmes cognitifs. Or, devant l'évidence, force est de constater que les corps ne peuvent plus être envisagés comme pierre angulaire de l'identité genrée :

« Gender-bedrock: two words that have been fused together for centuries in Western culture. Why else should the first question to a pregnant friend be, "Is it a boy or a girl? Do you know yet?" But suddenly in the last decade, the two words have been broken apart. Instead of gender as a bedrock, we are now witnessing gender as moving boulders » (Ehrensaft, 2016:2)

En premier lieu, nous avons discuté que les catégories d'homme et de femme sont posées comme étant un fait de nature, propres et exclusives à chaque corps, engendrant une série de qualités et de dispositions féminines et masculines. Or, Laqueur (1992[1990]) met en lumière que ce système à deux sexes n'a pas toujours prévalu : il s'articule progressivement depuis un peu plus de deux siècles, venant en opposition au modèle unique, fondé sur une échelle de masculinité. Instaurée en normes de genre, cette différenciation sexuée structure nos schèmes de pensée et constitue la lunette à travers laquelle nous interprétons le monde. La famille – lieu de socialisation primaire de l'enfance – joue un rôle crucial dans la transmission et le maintien des normes de genre. Cette construction sociale rigide des identités féminines et masculines structure les rapports sociaux et constitue le point d'entrée dans une commune humanité. Plus encore, elle infléchit les identités et l'entrée dans le rôle social parental : être parent d'un garçon ou d'une fille ne reviendrait pas du pareil au même.

En deuxième lieu, nous avons posé le « transsexualisme » comme étant une catégorie qui vient brouiller *l'a priori* de la binarité des corps et des identités. Envisagée de prime abord comme une déviance sexuelle, le « transsexualisme » émerge comme un trouble à part entière, une pathologie dont le traitement relève de la médecine. L'intérêt médical et médiatique contribue à accroître le nombre de demandes, et cette augmentation des demandes contribue à développer une expertise thérapeutique. En outre, si l'on reconnaît qu'il est possible qu'une identité sexuée et qu'une identité de genre ne concordent pas, c'est que l'on identifie qu'il s'agit là d'une erreur de la nature - erreur que la science, parée d'un accès prioritaire et légitime à la vérité, peut corriger. Les personnes souffrant d'un « transsexualisme primaire » sont prises en charge dans un programme thérapeutique complet dont l'aboutissement est la création d'un

être sexué *aligné*, d'un homme ou d'une femme à part entière dont l'anatomie ne fait plus défaut. Porté par des personnalités publiques stéréotypées, le « transsexualisme » se soumet à l'injonction normative du discours de la sexologie de l'époque, appelant à la performativité d'une identité sexuée univoque.

À partir des années 1990, le mouvement transgenre prend son essor et le « programme fort » du « transsexualisme » faiblit : si ce programme thérapeutique avait pour but d'établir le cadre de la variance de genre, force est de constater que bon nombre de personnes se trouvent en fait dans ses marges. Initiée par les collectifs trans, la relecture du fait trans à partir de la sociologie, des sciences de l'information et de la communication, de l'anthropologie et de l'ethnopsychiatrie opère un changement de paradigme et le diagnostic est « analysé et requalifié en données sociohistoriques [dont] la discrimination et la fabrique d'une exception en constituent le cœur » (Thomas *et al.*, 2013 : 137-138). L'accent est donc porté sur la vulnérabilité particulière émanant de la stigmatisation vécue par les personnes trans : ce qui est stigmatisant n'est pas le fait d'être variant dans le genre, mais le manque d'acceptation sociale de cette différence. Non plus considérée comme une erreur de la nature, la transidentité est envisagée comme une variation normale du développement :

« Si seule une minorité de personnes présente cette variation du développement identitaire, cela n'en constitue pas pour autant une pathologie. Pas plus que la minorité de gauchers n'a un trouble de l'habileté sous prétexte qu'elle est moins nombreuse que la majorité droitère. » (Reucher, 2011 : 41)

Ce changement paradigmatique des identités trans ouvre les possibles des « devenirs trans » (Alessandrin, 2012b). Le diagnostic, tel qu'il était envisagé auparavant, est précisément ce qui refusait le débat au moment de l'enfance : au nom d'une éthique de « l'intérêt de l'enfant » et d'une fiction du « transsexualisme adulte », le psychiatre se refuse d'entendre la subjectivité de l'enfant et nie son expérience, ce qui scelle l'impossible parole et « cristalliser son désir à l'âge adulte pour un corps-identité unigenré » (Thomas *et al.*, 2013 : 28). Puisque la « transsexualité » adulte était envisagée comme un trouble psychiatrique, il convenait d'intervenir dès l'enfance afin de contrer le développement subséquent d'une identité « transsexuelle ». Par l'affaiblissement du programme du « transsexualisme » et à la convergence de plusieurs éléments sociaux, la figure de « l'enfant transgenre » a émergé au cours des dernières années comme un enjeu d'actualité.

CHAPITRE 2

PENSER LA TRANSIDENTITÉ DE L'ENFANT : ÉMERGENCE DE « L'ENFANT TRANSGENRE »

« The gift of the gender creative child is this: Because of them, we know so much more about gender than we ever knew before. Because of them, gender still remains a mystery. That is what makes the gender journey, with all its pathways, so exciting »⁶⁴

Bien que l'expression de genre et les comportements non-conformes à ce qui est attendu selon le sexe assigné à la naissance ne soient pas un phénomène récent, « l'enfant transgenre » est une figure qui a émergé au cours des dernières années, suscitant un fort engouement théorique et médiatique. En effet, le paradigme transsexualisme – impliquant une transition complète FtM ou MtF – laissait bien peu de place à l'enfance, période plutôt envisagée comme lieu des interventions permettant d'éviter le développement subséquent d'une identité non-hétérosexuelle ou non-cisnormative à l'âge adulte. La mutation du paradigme du « transsexualisme », qui a eu lieu dans les dernières décennies, a permis l'émergence de la figure de « l'enfant transgenre ».

Comme nous l'avons exposé au premier chapitre, l'enfance est fortement marquée par le genre : il en va de l'apprentissage des normes sociales genrées, de l'environnement différencié mis en place par les différentes institutions de socialisation –en particulier par la famille- et de l'ensemble des dispositions féminines ou masculines qui sont sous-entendues dans le fait d'être « un petit garçon » ou « une petite fille ». Le genre est une information qui, lorsque sue en cours de grossesse⁶⁵, humanise le fœtus et marque l'entrée dans un rôle social particulier pour les parents. On est bien souvent la maman ou le papa d'un garçon ou d'une fille : le genre s'inscrit dans l'identité du parent et la façonne, marquant, pour la plupart, un travail parental distinct, appréhendé à travers une lunette normative genrée qui donne une teinte toute particulière à l'ensemble de la vie et aux gestes et soins quotidiens. Plongés dans des environnements sociaux différenciés depuis leur plus jeune âge, les enfants forgent leur

⁶⁴ Ehrensaft, Diane. (2016) p.257.

⁶⁵ Même les parents qui ne veulent pas connaître le sexe du fœtus au cours de la grossesse n'échappent bien souvent pas à l'anticipation liée à cette information : le refus de sexuer les préparatifs est, dans cette optique, plutôt envisagé comme une mise en suspens provisoire que comme une possibilité réellement de contourner de façon durable les représentations « ordinaires » du féminin et du masculin (Pélage *et al.*, 2016 : 35)

conscience du monde social – et d’eux-mêmes – par leurs interactions articulées dans les rapports sociaux et différenciées selon le genre. S’il peut arriver que le sentiment identitaire genré de l’enfant ne corresponde pas à la mention de sexe qui lui a été assigné à la naissance et qu’il exprime des comportements non-conformes à ceux qui sont socialement attendus, la créativité dans le genre des enfants et des jeunes reste un phénomène marginal, victime d’un processus d’invisibilisation symptomatique de la discrimination systémique qui s’exerce envers celles et ceux qui osent dévier les normes de genre (Meyer & Pullen Sansfaçon, 2014).

Alors qu’il n’était pratiquement pas abordé il y a quelques années seulement, le sujet de la transidentité durant l’enfance est dorénavant au cœur des préoccupations sociales. Si, à l’heure actuelle, aucune recherche ne permet de connaître le nombre de personnes s’identifiant comme trans au Canada, les recherches du William Institute de l’UCLA (Université de Californie à Los Angeles) peuvent nous renseigner. Selon ces recherches, le pourcentage de la population américaine adulte qui s’identifie comme étant transgenre est estimé à 0.6% et approximativement 0.7% des jeunes âgés entre 13 et 17 ans s’identifient comme trans (Herman *et al.*, 2017). Si la transidentité durant l’enfance est marginale, elle est loin d’être une donnée aberrante : plusieurs actrices et acteurs sociaux appellent à un changement afin de protéger l’identité et l’intégrité de ces enfants et de ces jeunes.

Nous nous proposons de discuter, dans un premier temps, du contexte social ayant permis la reconnaissance d’une identité autre que celle correspondant au concept de sexe assigné à la naissance dans le cas particulier des enfants et des adolescent.e.s. Si cette question est aujourd’hui d’actualité, c’est que des conditions sociales bien particulières en ont permis la prise en considération – notamment l’élaboration d’un discours nouveau sur l’enfant – menant à la modification des normes éducatives familiales et à l’accroissement de l’importance accordée au bien-être de l’enfant. Ces changements ont contribué à préparer le sol afin que germent des pratiques parentales plus positives (Pullen Sansfaçon, 2015) et tournées vers l’autodétermination de l’enfant, qui permettent non seulement l’affirmation d’une identité de genre alternative, mais le soutien de cette identité par les parents. C’est en fait un véritable changement de paradigme qui s’opère : d’un modèle d’approche dit « pathologique » à un modèle d’approche dit « affirmatif » (Pyne, 2014).

Dans un deuxième temps, nous adresserons plus précisément ce qui constitue le cadre de notre recherche, en débutant par la reconnaissance théorique de l’importance du soutien parental chez les enfants et les adolescent.e.s transgenres et d’expression de genre non binaire. Des

statistiques déterminantes viennent en appui à une forme d'incitation au soutien⁶⁶ : un fort soutien parental permettrait de réduire de 93% le taux d'idéation suicidaire chez les jeunes transgenres, favorisant une meilleure santé mentale et une bonne estime de soi (Travers *et al.*, 2012). Les parents sont, depuis quelques années, de plus en plus nombreux à s'inscrire dans des trajectoires de soutien auprès de leur enfant transgenre ou d'expression de genre non-binaire. Il est à noter que, lorsque nous employons les termes de « parents d'enfants transgenres » ou encore simplement de « parents », nous référons spécifiquement aux parents d'enfants transgenres et créatif.ve.s dans le genre qui acceptent la différence de leur enfant et la soutiennent au quotidien. Il ne sera pas, dans ce mémoire, question de l'expérience des parents d'enfants transgenres qui rejettent l'identité affirmée de leur enfant, bien que ce genre de situation arrive couramment.

2.1 DE LA PATHOLOGIE À L’AFFIRMATION : UN CHANGEMENT PARADIGMATIQUE

Dans la dernière décennie, la question de la transidentité et de la créativité dans le genre durant l'enfance a pris de l'essor. Les publications abondent quant à l'importance d'accepter et de supporter l'auto-détermination identitaire de l'enfant (Brill & Pepper, 2008; Ehrensaft, 2011a, 2016; Hill & Menvielle, 2009; Meyer & Pullen Sansfaçon, 2014; Pullen Sansfaçon, 2015; Pyne, 2014). Plus largement, cet engouement pour le phénomène de la variance de genre des enfants et des adolescent.e.s et le développement d'une approche affirmative n'est pas confiné dans la sphère académique; il s'agit d'une prise en considération nouvelle et plurielle. Plusieurs ouvrages s'adressant au grand et au plus petit public (littérature jeunesse) sont publiés, allant de témoignages d'adolescent.e.s transgenres⁶⁷ et de parents relatant leur expérience

⁶⁶ L'expression de « incitation au soutien » n'a pas été rencontrée lors de nos lectures. Il s'agit plutôt de notre manière de définir ce qui est dit dans la littérature actuelle concernant l'importance cruciale du soutien parental pour les jeunes transgenres.

⁶⁷ Voir *Beyond Magenta : Transgender Teens Speak Out* (2014) de Susan Kuklin; *Some Assembly Required : The Not-So-Secret Life of a Transgender Teen* (2015), d'Arin Andrews, *I am J.* (2012) de Cris Beam et *Being Jazz: My Life as a (Transgender) Teen*, (2016) de Jazz Jennings.

personnelle⁶⁸ aux fictions s'adressant spécialement aux enfants⁶⁹ et aux adolescent.e.s⁷⁰. La présence de quelques modèles de parents qui supportent l'identité affirmée de leur enfant est également notable dans la sphère médiatique depuis les années 2010. Quelques exemples peuvent être rapidement exposés.

Le premier est celui de Chaz Bono. Activiste pour les droits gays et lesbiens depuis plusieurs années, l'enfant de l'artiste Cher annonce l'amorce d'une transition FtM en 2009. La nouvelle reçoit une couverture médiatique importante et, en 2011, le documentaire *Becoming Chaz* paraît. La même année, Chaz fait une apparition dans l'émission américaine *Dancing With the Stars*⁷¹ : il est la première personne ouvertement transgenre à y participer. Si, dans le documentaire, Cher parle de la difficulté qu'elle a eu à accepter la transidentité de son enfant, elle se positionne clairement, lors de sorties médiatiques, comme soutenant sa décision. Au niveau des enfants, la personnalité publique la plus connue est probablement Jazz Jennings, une adolescente américaine qui possède sa propre émission de télé-réalité⁷². Elle a également co-écrit, en 2014, un livre pour enfants intitulé *I am Jazz*, ainsi qu'une biographie *Being Jazz: My life as a (Transgender) Teen* en 2016. En 2014, le magazine américain TIME a listé Jazz comme l'une des 25 adolescent.e.s ayant eu le plus d'influence⁷³. Les parents de la jeune adolescente adoptent une approche affirmative et sont très présents sur la sphère médiatique. Mettant l'accent sur la transition familiale et le soutien de ses parents, un documentaire est d'ailleurs sorti en 2011 « *I am Jazz – A family in transition* »⁷⁴. Un autre exemple est celui de l'un des enfants du très médiatisé couple formé par Brad Pitt et Angelina Jolie. Shiloh Jolie-Pitt est définitivement créatif dans l'expression de son genre, ce qui est loin de passer inaperçu auprès des médias.

⁶⁸ Voir par exemple : *Raising my Rainbow : Adventures in Raising a Fabulous, Gender Creative Son* (2013) de Lori Duron; *Raising Ryland: Our Story of Parenting a Transgender Child with No Strings Attached* (2015) de Hillary Whittington et *Transitions of the Heart: Stories of Love, Struggle and Acceptance by Mothers of Transgender and Gender Variant Children* (2012) de Rachel Pepper.

⁶⁹ À ce sujet, voir les albums illustrés *Boris Brindamour et la robe orange* (2015) de Christine Baldacchino, *Red. A Crayon's Story* (2015) de Michael Hall et *I am Jazz!* (2014) de Jessica Herthel et Jazz Jennings.

⁷⁰ Notamment, *Parrotfish* (2015) de Ellen Wittlinger, *Luna* (2006) de Julie Ann Peters, *Garçon manqué* (2014) et *Éloi* (2015) de Samuel Champagne.

⁷¹ Pour une analyse de cet événement médiatique, voir l'article de Mocarski, R., Butler, S., Emmons, B. et Smallwood, R. (2013), « 'A Different Kind of Man' : Mediated Transgendered Subjectivity, Chaz Bono on Dancing With the Stars », *Journal of Communication Inquiry*, 37(3), 249-264

⁷² L'émission *I am Jazz* est disponible sur la chaîne de télévision américaine TLC : <<https://www.tlc.com/tv-shows/i-am-jazz/>>

⁷³ Cette liste est disponible en ligne sur le site du Time : <<http://time.com/3486048/most-influential-teens-2014/>>

⁷⁴ Le documentaire est disponible en libre visionnement sur le site YouTube : <https://www.youtube.com/watch?v=_Wh6NecfMiE>

L'engouement pour la question des enfants et des jeunes trans est également palpable au Québec, notamment par la visibilité, depuis quelques années, du phénomène dans les médias. Dans son épisode du 21 janvier 2010, l'émission *Une pilule, une petite granule*⁷⁵, diffusée sur les ondes de Télé-Québec, présente un dossier sur les jeunes transgenres. Radio-Canada a diffusé un court reportage s'intitulant « Vouloir changer de sexe lorsqu'on est enfant »⁷⁶ en décembre 2013, où la réalité de deux familles qui soutiennent leur enfant transgenre y est présentée de manière comparative. On y parle notamment de l'organisme *Enfants transgenres Canada*. En novembre 2015, Télé-Québec a offert une « Soirée transgenre » à l'occasion de la journée internationale du souvenir trans en présentant la version francophone du documentaire américain « *Growing up trans* », où la parole est donnée à huit jeunes transgenres de 9 à 19 ans et à leurs parents, suivie du reportage « Avoir un enfant transgenre », de *Format familial*, où l'on rencontre deux enfants transgenres et leur mère, toutes deux membres de l'organisme *Enfants transgenres Canada*, afin de parler de leur réalité⁷⁷. Finalement, le succès rencontré par la première série docu-réalité sur les personnes transgenres « Je suis trans », diffusée sur les ondes de *Moi & cie* depuis janvier 2016, témoigne de l'intérêt grandissant du public pour le phénomène. Dans cette série documentaire, le quotidien de cinq personnes s'identifiant comme étant transgenres est présenté, dont une jeune adolescente, ayant le soutien de sa mère. La deuxième saison de la série est diffusée depuis janvier 2017. La question des enfants et des jeunes transgenres est également abordée dans les journaux, les publications étant notamment liées aux diverses luttes et projets de loi⁷⁸ ou encore à des événements de transphobie vécus par ces

⁷⁵ Le contenu de cette émission est disponible en ligne :

<<http://pilule.telequebec.tv/occurrence.aspx?id=647>>

⁷⁶ Reportage de Bouchra Ouatik, disponible en ligne :

<<http://ici.radio-canada.ca/nouvelle/641416/enfants-transgenres-services-specialises>>

⁷⁷ Pour le descriptif de la « Soirée transgenre » :

<<http://www.telequebec.tv/societe/communiques/1001/>>

⁷⁸ « Un projet de loi pour les transgenres mineurs », *Le Devoir*, 13 mai 2016, en ligne

<<http://www.ledevoir.com/politique/quebec/470854/un-projet-de-loi-pour-les-transgenres-mineurs>>; « Québec veut permettre aux enfants de choisir leur genre », *Le Devoir*, 1^{er} juin 2016, en ligne

<<http://www.ledevoir.com/non-classe/472284/quebec-veut-permettre-aux-enfants-de-choisir-leur-genre>>

enfants et ces jeunes⁷⁹. Les parents sont souvent présentés aux côtés de leur enfant, démontrant appui et soutien⁸⁰.

Si la présence du phénomène trans dans les médias québécois s'est accrue au cours des dernières années, c'est notamment dû à divers changements d'ordre législatif qui ont favorisé la reconnaissance sociale des personnes trans et la prise en considération de la transphobie comme un problème social⁸¹. Il faut dire que l'adoption, en décembre 2013⁸², du projet de loi 35 - loi modifiant le *Code civil* en matière d'état civil, de successions et de publicité des droits et menant au retrait de l'exigence qu'une personne ait subi une chirurgie d'affirmation du genre afin d'obtenir un changement de la mention du sexe à l'acte de naissance – a constitué une avancée importante pour la communauté trans. L'adoption de ce projet de loi signe la fin de la stérilisation forcée des personnes trans et marque un gain important en matière de justice reproductive⁸³. Notons que ce projet de loi ne s'applique qu'aux citoyen.ne.s canadien.ne.s majeur.e.s, âgé.e.s de 18 ans et plus. Cela a contribué à resserrer la lutte de la reconnaissance sociale autour des principaux exclus de ce projet de loi, soient les mineur.e.s et celles et ceux ne détenant pas la citoyenneté canadienne⁸⁴. Mentionnons également que le projet de loi C-16 – anciennement le projet de loi C-279, est mort au feuillet en 2013 en troisième relecture à la Chambre des communes – est passé, en novembre 2016, en troisième relecture aux

⁷⁹« L'intégration d'un élève transgenre freinée par la bureaucratie », Radio-Canada, 10 mai 2016, en ligne <<http://ici.radio-canada.ca/nouvelle/780660/eleve-transgenre-ecole-internationale-mcmasterville-code-permanent-integration-csdm>>; « Cri du cœur pour les enfants transgenres », *Le Journal de Québec*, 12 mai 2016, en ligne <<http://www.tvanouvelles.ca/2016/05/12/cri-du-coeur-pour-les-enfants-transgenres-1>>; « Antoine, six ans et transgenre », *La Voix de l'Est*, 25 juin 2016

⁸⁰ Elkouri, Rima, « Droit des trans, le combat d'une mère et sa fille », *La Presse*, 21 mai 2017, en ligne <<https://www.lavoixdelest.ca/actualites/antoine-six-ans-et-transgenre-d1a7245dec4dd1c89c60bc1a4fe02c40>>

⁸¹ Alors qu'il est précisé dans le plan d'action gouvernemental de lutte contre l'homophobie 2011-2016 que la transphobie est incluse dans le terme homophobie (MJQ, 2011 : IX), le plan qui couvrira la période de 2017 à 2022 porte en son titre même la notion de transphobie, la dissociant de celle d'homophobie et l'envisageant comme une problématique distincte.

⁸² Il faut mentionner que l'entrée en vigueur de la nouvelle législation a tardé jusqu'en 2015.

⁸³ Dans une déclaration de mai 2014, sept agences de l'ONU dont l'Organisation mondiale de la santé (OMS), l'Unicef, le Programme des nations unies pour le développement et l'Onusida condamnent la stérilisation forcée de certaines catégories de la population à travers le monde, dont les personnes trans et intersexes.

⁸⁴ Dans le présent mémoire, nous ne traiterons pas de cette exclusion systématique vécue par celles et ceux ne détenant pas la citoyenneté canadienne. Or, une perspective intersectionnelle de la question trans est des plus pertinentes. À ce propos, et pour une lecture de la problématique montréalaise, voir notamment El-Hage et Ou Jin Lee (2015) *Vivre avec de multiples barrières. Le cas de personnes LGBTQ racisées à Montréal*, Collection METISS, en ligne <http://www.sherpa-recherche.com/wp-content/uploads/2015/04/Multiples_barrieres_FINAL_en_ligne.pdf>

communes. Cette mesure législative vise à modifier la *Loi canadienne des droits de la personne* (chapitre C-12) afin d'ajouter « l'identité ou l'expression de genre » comme motif illicite de distinction, aux côtés, notamment, de l'orientation sexuelle. Le *Code criminel* serait également amendé afin de clarifier qu'une infraction motivée par des préjugés ou de la haine fondée sur l'identité ou l'expression de genre constitue une circonstance aggravante que le tribunal doit prendre en compte lorsqu'il détermine la peine à infliger.

Au niveau plus précis des enfants et des jeunes transgenres, deux événements notables ayant eu lieu au cours de l'année 2016 sont à souligner. Tout d'abord, le 23 mars 2016, le Conseil des commissaires a adopté un document intitulé « Lignes directrices relatives aux élèves transgenres de la Commission scolaire de Montréal ». Révisé par plusieurs personnalités locales⁸⁵, le document présente six points qui élaborent le rôle et les responsabilités des établissements scolaires dans le soutien aux élèves transgenres⁸⁶. En deuxième lieu, le 31 mai de la même année, la députée de Gatineau et ministre de la Justice, Stéphanie Vallée, propose le projet de loi 103 à l'Assemblée Nationale. Ce projet de loi visait, d'une part, à modifier les lois du *Code civil du Québec*, mais le grand gain se situe du côté des enfants : suite à l'adoption du projet de loi 103, un.e enfant mineur.e peut obtenir le changement de la mention du sexe figurant à son acte de naissance avec l'accord de ses parents. À partir de 14 ans, un.e jeune peut décider de faire seul cette demande auprès du directeur de l'état civil. Ainsi, en modifiant le règlement sur le changement de nom et d'autres qualités de l'état civil énumérées à l'article 10 de la *Charte québécoise des droits et liberté de la personne*, le projet de loi vise à renforcer la lutte contre la transphobie et à améliorer notamment la situation des mineur.e.s transgenres. Le

⁸⁵Dr Shuvo Ghosh, pédiatre du développement et chef du programme de la variance de genre de l'hôpital pour enfants, Mme Annie Pullen Sansfaçon, vice-présidente de l'organisme Enfants transgenres Canada et professeure/chercheuse à l'école de service social de l'Université de Montréal, Me Jean-François Sauvé, avocat doctorant sur les différentes situations juridiques touchant les personnes transgenres et intersexes au Québec ainsi que Françoise Susset, psychologue spécialisée dans le travail auprès des enfants transgenres.

⁸⁶ La Table nationale de lutte contre l'homophobie et la transphobie des réseaux de l'éducation a adopté, le 1^{er} juin 2017, un guide destiné aux établissements d'enseignement « Mesures d'ouverture et de soutien envers les jeunes trans et les jeunes non binaires ». Ce guide complet, s'adressant à l'entièreté du milieu scolaire québécois, peut être consulté en ligne <<http://www.colloquehomophobie.org/ressources-documentaires/guides/>>. Or, nous avons choisi ici d'aborder les lignes directrices de la CSDM uniquement, puisque celles-ci ont créé un engouement médiatique marqué et ont été publiées avant le guide de la Table nationale.

vendredi 10 juin 2016, le projet de loi a été formellement adopté à l'unanimité par l'Assemblée Nationale : « une reconnaissance légale qui devrait faciliter la reconnaissance sociale »⁸⁷.

2.1.1 « L'identité transgenre n'est pas une maladie mentale »⁸⁸

Les changements légaux et la prise de position de la CSDM – pour ne nommer que ces deux points précis, loin d'être des événements anodins, témoignent d'une transition majeure dans la manière d'envisager la variance de genre. Cette importante reconnaissance sociale de l'existence des enfants et des jeunes transgenres est un phénomène nouveau, qui se démarque radicalement de la conception qui prévalait quelque trente ans auparavant⁸⁹. Alors que, comme il a déjà été mentionné, le concept de « transsexualisme » fait son apparition en tant que « trouble psychosexuel » dans la troisième révision du Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux (DSM-III) de l'*Association Américaine de Psychiatrie* (APA, 1980), un diagnostic spécifique à l'enfance est également inauguré⁹⁰. Envisagé comme un trouble du développement de l'identité sexuelle, la non-conformité de genre durant l'enfance y est inscrite sous le terme diagnostique anglophone *Gender Identity Disorder in Childhood*, connu sous l'abréviation GIDC⁹¹ (APA, 1980; Bryant, 2006; Pyne, 2014). Dans une volonté de comprendre et d'agir sur le développement psychosexuel, ce sont les premières recherches réalisées sur les garçons variant sur le plan du genre (Green, 1967; Money, 1975; Rekers & Lovaas, 1974; Stoller, 1975; Zuger, 1966 in Bryant, 2006), qui ont fourni les fondations initiales ayant permis la création du diagnostic de GIDC. À la convergence de plusieurs conditions sociales et événements historiques, une série de facteurs vient à expliquer l'intérêt médico-social des années 1960 pour ce phénomène. Le sociologue américain Bryant (2006) liste :

⁸⁷ Colpron, Suzanne, « La loi Olie » , *La Presse*, 6 juin 2016, en ligne <http://plus.lapresse.ca/screens/7d663f30-2ce9-4c2e-968e-87a8f52e0bf8__7C__0.html>

⁸⁸ Sioui, Marie-Michèle, « L'identité transgenre n'est pas une maladie mentale », *Le Devoir*, 28 juillet 2016, en ligne < <http://www.ledevoir.com/societe/science-et-technologie/476499/l-identite-transgenre-n-est-pas-une-maladie-mentale>>

⁸⁹ Bien qu'il y ait eu un revirement dans la manière d'envisager la variance de genre durant l'enfance, il faut comprendre que, dans l'approche « pathologique », l'intervention est tournée vers l'intérêt et le bien-être de l'enfant. C'est la nature de cet intérêt et la conception de ce bien-être qui se sont complètement modifiées depuis.

⁹⁰ Dans le DSM-III et le DSM-III-R (APA, 1987), le « Trouble de l'identité sexuelle de l'enfance » (GIDC) et le « Transsexualisme » sont deux diagnostics séparés. C'est dans le DSM-IV (APA, 1994) qu'ils sont catégorisés sous un même diagnostic, celui du « Trouble de l'identité sexuelle » (*Gender Identity Disorder – GID*) (Bryant, 2006 : 23).

⁹¹ Pour cette section, nous ferons usage du terme GIDC afin de parler du diagnostic qui prévaut pour les enfants variant sur le plan du genre.

« [...] White masculinity crises (Feldsteing, 2000; Kimmel, 1996), the ascendance of psychological understandings of personal troubles and public issues (Herman, 1995; Lunbeck, 1994), the gender upheavals of the Depression and World War II, the rising visibility of homosexual communities, and the appearance of transsexuality as a new social subjectivity and medicopsychological problem (Meyerowitz, 2002) » (Bryant, 2006 : 25)

En effet, dès les années 1960, la variance de genre durant l'enfance est considéré comme étant un trouble pathologique et des techniques classiques de renforcements et de punitions sont utilisées par les spécialistes, mais également par les parents et les enseignant.e.s, afin d'étouffer une vaste cible d'expression de comportements « féminins » (allant du choix d'activités à la manière de parler et à la gestuelle) et de les remplacer par des comportements « masculins » (Rekers, 1975, 1979; Rekers and Lovaas, 1974; Rekers, Lovaas & Low, 1974; Rekers & Varni, 1977 *in* Bryant, 2006 : 25). La légitimité des pratiques en place repose, à l'époque, sur l'hypothèse que les garçons variant sur le plan du genre vont devenir homosexuels, travestis ou transsexuels à l'âge adulte, justifiant à la fois la nécessité d'étudier ces enfants afin de comprendre le développement psychosexuel et les traitements leur étant imposés « to try to prevent ostensibly suboptimal adult outcomes » (Bryant 2006 : 26) Or, dès les années 1970 et 1980, les recherches montrent que le diagnostic de GIDC se solde plus fréquemment par une identité homosexuelle que par un transsexualisme ou un travestisme à l'âge adulte (*Ibid.* p. 28). Cela d'autant plus que l'intérêt est dirigé presque exclusivement envers les jeunes garçons ayant des comportements considérés comme étant efféminés⁹². En identifiant comme problématique les comportements « pré-homosexuels », le diagnostic GIDC renforcerait les notions normatives binaires de masculinité et de féminité, situant le problème social de la non-acceptation de la diversité sexuelle en une pathologie individuelle (Bryant, 2006). Là se situe l'une des premières sphères de tension au sujet du diagnostic : certaines critiques (Bem, 1993; Isay, 1997; Moore 2002; Morgan, 2001; Sedgwick, 1993 *in* Bryant, 2006) accusent la psychiatrie de continuer à pathologiser les identités et les pratiques qui ne sont pas hétéronormatives, et ce alors que l'homosexualité n'est plus répertoriée dans le DSM-III. Le GIDC permettrait donc de pathologiser l'homosexualité en ciblant le développement sexuel des enfants et des adolescents. Une seconde sphère de tension concerne le diagnostic en lui-même. Certains de ses détracteurs soulignent que le GIDC ne rencontre pas les critères généraux d'un trouble de santé mentale et qu'il est axé sur les comportements plutôt que sur l'identité (Bartlett et al.,

⁹² « Critics (e.g., Feder, 1999; Sedgwick, 1993) have noted that the disproportionate focus on boys was driven by cultural anxieties and reflected a general valuation of masculinity (even to a limited degree in girls) and devaluation of femininity (especially in boys) » (Bryant, 2006 : 25).

2000; Burke, 1996; Haldeman, 2000; Langer & Martin, 2004; Richardson, 1999; Wilson et al., 2002 *in* Bryant, 2006 : 24).

Si nous abordons brièvement ces critiques, c'est qu'il nous semble ici important de souligner que, dès les premières publications de travaux portant sur le traitement des garçons⁹³ – et avant même l'entrée du GIDC dans le DSM – le champ des études sur la variance de genre chez les jeunes garçons reçoit plusieurs critiques. Plus encore, « debates over the legitimacy of the work on gender-variant children shaped subsequent GIDC discourse and practice » (Bryant, 2006 : 31)⁹⁴. Ces critiques, nous dit Bryant, « have actually been instrumental in catalyzing the beginnings of a cultural shift in the mental health professions vis-à-vis the meanings attached to childhood gender variance » (*Ibid.* p. 35). Selon le sociologue, ce changement culturel « open up intellectual terrain where practioners and others can imagine new ways of providing services to gender-variant children » (Bryant, 2006 : 36).

Il faut rappeler que Bryant écrit en 2006, alors que le DSM-IV R répertorie les « Troubles de l'identité sexuelle » en tant que troubles mentaux : l'auteur y annonce un changement culturel. Le travail de Menvielle et Tuerk (2002) est précurseur de cette approche alternative qui vise à offrir du soutien aux enfants variant sur le plan du genre et à leur famille en les aidant à développer des stratégies de *coping* avec le stigma entourant la variance de genre plutôt qu'en tentant de modifier les comportements non-conformes de l'enfant. L'approche préconisée est centrée sur la problématique de la non-acceptation sociale : plutôt que de considérer la variance de genre comme une problématique en soi, c'est la stigmatisation que l'on envisage comme étant problématique. Non plus vue comme une pathologie individuelle (Bryant, 2006 : 24), la variance de genre est restituée comme une pathologie sociale où la différence est stigmatisée. Jake Pyne, docteur en travail social ontarien, s'intéressera à ce qu'il nomme un changement paradigmatique⁹⁵ dans les approches de la non-conformité de genre durant l'enfance :

« Recent years have seen a substantial change in how children who challenge gender norms [...] are regarded by professionals, by their families and by the public at large. [...] Call it a

⁹³ Il est à noter que les premiers chercheurs à publier les résultats faisaient rarement – ou très peu – mention du fait qu'ils ne traitaient que de garçons variant sur le plan du genre. La plupart du temps, les discussions autour de leurs données portaient globalement sur les enfants variant sur le plan du genre.

⁹⁴ Pour une histoire critique de la création du GIDC dans le DSM-III, voir BRYANT, Karl (2006) « Making Gender Identity Disorder of Childhood : Historical Lessons for Contemporary Debates », *Sexuality Research & Social Policy, Journal of NSRC*, Vol. 3, n° 3, pp. 31-35.

⁹⁵ Ce changement paradigmatique est également abordé par Éric Macé. Pour le sociologue, au tournant des années 2000, il y a eu un passage du « transsexualisme comme pathologie à la santé mentale transgenre » (Macé, 2010 : 507).

paradigm shift: from disorder to diversity, from treatment to affirmation, from pathology to pride, from cure to community » (Pyne, 2014 : 1).

Passant d'une approche « pathologique » à une approche « affirmative »⁹⁶, le point culminant qui vient cimenter ce changement paradigmatique est sans contredit la dépathologisation de la transidentité – et donc du GIDC – dans ce qui est considéré comme la bible de la psychiatrie. Dans la cinquième et plus récente mouture du DSM (DSM V, paru en 2013), la variance sur le plan du genre est diagnostiquée en termes de souffrance et non plus en termes d'adhésion aux normes de genre, ce qui marque un immense changement quant aux précédentes éditions dudit manuel. Il est désormais question de « dysphorie de genre »⁹⁷, terme diagnostique qui « [...] se réfère à la détresse qui peut accompagner l'incompatibilité entre le genre vécu ou exprimé et le genre assigné » (DSM V, 2015[2013] : 536). Qualifiant le terme de « dysphorie de genre » comme plus descriptif que le terme « trouble de l'identité de genre » du DSM-IV, le DSM V se concentre sur la dysphorie comme étant le problème clinique, et non sur l'identité en soi. Or, l'accès et surtout le remboursement des divers traitements tels que l'hormonothérapie et les chirurgies, dépend encore largement du diagnostic reçu. Parallèlement, la *World Professional Association for Transgender Health* (WPATH) condamne, depuis 2012, l'usage de thérapies réparatrices : celles-ci sont considérées comme dérogeant à l'éthique (WPATH, 2012 : 17).

Le changement de paradigme se révèle aussi dans la légitimation croissante de nouvelles disciplines non-psychiatriques développant une expertise sur la variance de genre, telles que le travail social. À ce titre, l'*Association canadienne des travailleuses et travailleurs sociaux* (ACTS) a publié une « Déclaration concernant l'affirmation des enfants et des jeunes transgenres »⁹⁸, listant une série de principes qui reflètent la façon dont les personnes œuvrant dans le domaine du travail social doivent répondre aux jeunes transgenres. Reprenant les propos de la WPATH, l'ACTS stipule qu'il constitue d'un abus de pouvoir et d'autorité, pour un.e travailleur.se social.e, que de tenter de changer l'identité et l'expression de genre d'une personne afin de la faire

⁹⁶ Pyne (2014) spécifie que ces deux modèles représentent une catégorisation théorique de sa part et ne correspond pas nécessairement aux catégorisations des auteur.e.s cité.e.s pour chaque modèle (Pyne, 2014 : 22)

⁹⁷ Les critères diagnostics du « *Gender Dyphoria in Children* », tels qu'ils figurent dans le DSM-V, se trouvent en annexe 1.

⁹⁸ La déclaration est disponible sur le site internet de l'ACTS, <<http://www.casw-acts.ca/fr/d%C3%A9claration-concernant-l%E2%80%99affirmation-des-enfants-et-des-jeunes-transgenres>>

correspondre aux normes sociales. Le soutien parental est également listé comme l'une des composantes avec laquelle les professionnel.le.s doivent travailler⁹⁹.

2.1.2 « *Gender Oreos* »¹⁰⁰ : production d'un discours psychologique

Si la psychiatrie définit, en 1970, le « transsexualisme » comme quelque chose de pathologique sur lequel elle doit agir, une branche de psychologues et de psychiatres plus progressistes, ainsi que des travailleuses et travailleurs sociaux, défendent dorénavant une position morale et éthique où l'acceptation est le point de mire. Conjointement, ces professionnel.le.s, qui s'inscrivent résolument dans l'approche affirmative, s'accaparent de la problématique et offrent une nouvelle définition à la problématique : une redéfinition de fond majeure qui modifie le discours dominant véhiculé. Considérant la variation de l'identité de genre comme un aspect du développement qui est sain, faisant partie de la diversité humaine (Ehrensaft, 2011a, 2011b, 2012, 2016; Hidalgo *et al.*, 2013; Hill & Menvielle, 2009; Menvielle, 2011, 2012; Pyne, 2014), la conception de l'intervention auprès des enfants et des jeunes transgenres s'est complètement modifiée, façonnant et marquant le changement de paradigme. Ce changement paradigmatique marque le passage d'une volonté d'infléchir le sentiment identitaire à la promotion d'un accompagnement et d'un respect de l'identité affirmée. S'est ainsi développé un ensemble de savoirs ayant permis la mise en place de pratiques affirmatives – voire de pratiques « transaffirmatives »¹⁰¹ (Pullen Sansfaçon, 2015) – et leur popularisation à travers différents livres et guides dédiés aux familles et aux professionnel.le.s œuvrant auprès de ces enfants et de ces jeunes (Brill & Pepper, 2008; Ehrensaft, 2011a, 2016; Meyer & Pullen Sansfaçon, 2014)

Ainsi, les dix dernières années ont vu se constituer les assises d'une approche affirmative de l'intervention. Les travaux de Diane Ehrensaft¹⁰², psychologue clinicienne spécialisée dans le travail auprès de ces jeunes et fondatrice du *Child and Adolescent Gender Center*, situé à San Francisco, offrent une assise théorique solide, tournée vers l'intervention psychosociale, et

⁹⁹ D'une part, le travail social, en tant que discipline, est mû par ce désir de justice et d'égalité sociale. D'autre part, des chercheur.se.s activistes sont issu.e.s de ce domaine (Brill & Pepper, Pullen Sansfaçon, Pyne).

¹⁰⁰ « *Gender Oreos* » est le nom donné par Diane Ehrensaft, psychologue clinicienne spécialiste de la créativité dans le genre chez les enfants et les jeunes, à l'une des catégories de « *gender creative kids* ».

¹⁰¹ Par le terme « transaffirmatif », nous entendons « toute intervention qui soutient le développement de l'identité affirmée de la personne, plutôt qu'une intervention qui tente de le modifier » (Pullen Sansfaçon, 2015 : 94)

¹⁰² Stephanie A. Brill, Rachel Pepper et Diane Ehrensaft sont toutes trois des membres fondatrices de l'organisation *Gender Spectrum*, basée à San Francisco (Meyer & Pullen Sansfaçon, 2014 : 8).

reflètent bien le discours dominant produit par la psychologie au sein du paradigme affirmatif. En 2011, Ehrensaft publie *Gender Born, Gender Made : Raising Healthy Gender-nonconforming Children*; en 2012, l'article « From Gender Identity Disorder to Gender Identity Creativity : True Gender Self Child Therapy » paraît dans le *Journal of Homosexuality*. La clinicienne nommée « True Gender Self Child Therapy » (TGST) l'approche qu'elle privilégie pour le travail clinique auprès des enfants et des jeunes non-conformes sur le plan du genre. Ainsi, chaque individu se tisse sa propre toile du genre, qui lui est unique (*bis or her own unique gender web*), à partir des fils issus de sa nature, sa culture et son milieu (*nature, nurture and culture*) (Ehrensaft, 2012). Dans la théorie qu'elle élabore, la psychologue considère que chacun.e est expert.e de sa propre identité de genre et que, bien que l'expression du genre puisse varier dans le temps, l'identité de genre a un caractère plus stable. Selon elle, les racines de cette identité sont internes à l'individu plutôt qu'externes, étant liées intimement à sa biologie. Le travail clinique est donc de favoriser l'émergence de l'individualité authentique de chacun (*authentic gender identity*), dont les fondements prendraient racine en grande partie dans la biologie de l'individu.

Sans entrer dans les détails, notons qu'Ehrensaft liste un bon nombre de catégories (« *Gender Oreos* » et « *Protogender Youth* », à titre d'exemple), qui résultent de son expérience clinique auprès de ces enfants et des jeunes. Au sein de ce changement paradigmatique, la pluralité des catégories identitaires vient renforcer ce droit à une identité autodéterminée, idée impensable dans une conception qui pathologise la différence. Si on peut argumenter que cette manière d'envisager la créativité dans le genre perpétue la catégorisation des identités, ces catégories conceptuelles se révèlent utiles pour le travail clinique avec ces enfants. Cette multiplicité des possibilités, sans annihiler le genre et rendre la catégorie médico-légale de sexe caduque, est tout de même une mise en question de la binarité et est peut-être l'une des manières les plus réalistes de mettre le genre à distance : en favorisant la prolifération *des* genres plutôt qu'en cherchant à déconstruire *le* genre¹⁰³.

Ainsi, l'approche thérapeutique consiste, pour les spécialistes, d'identifier et d'accompagner les enfants « who are insistent, persistent, and consistent in their affirmation of a cross-gender identity from those children who are either asserting or exploring gender-nonconforming

¹⁰³ Il serait utopiste de poser cette pluralité des genres comme un état de fait : il s'agit plutôt d'une inclinaison théorique, qui reste marginale. D'ailleurs, les représentations de la jeunesse créative dans le genre confinent les identités trans dans un cadre de compréhension reposant sur la reconnaissance d'un défaut de fabrication (*birth defect*) (Travers, 2014 : 55). Bien que les médias octroient une visibilité sans précédent aux enfants transgenres, la question se pose à savoir quelle est la représentation qui est véhiculée.

expressions within acceptance of their natal gender assignment » (Hidalgo *et al.*, 2013). L'exploration du genre est donc encouragée et n'est pas vue comme étant problématique en soi. Le primat de l'intervention est la parole de l'enfant et sa capacité d'auto-détermination, évaluée au niveau clinique par les notions de persistance, d'insistance et de cohérence. Les tenants de l'approche affirmative invitent les parents à être à l'écoute de leur enfant et attribuent aux professionnel.le.s cliniques le rôle de facilitateur.trice de l'expression du « soi authentique » (*true gender self*) en travaillant notamment la résilience de chaque enfant et en sensibilisant les divers milieux sociaux telles les écoles (Brill & Pepper, 2008; Ehrensaft, 2011a; 2012, Pullen Sansfaçon, 2015).

Le poids des mots : des termes nouveaux

Ce changement de paradigme quant à l'approche de la non-conformité de genre se traduit d'une manière notable par une transformation des termes utilisés. Non seulement parle-t-on dorénavant de créativité dans le genre, de genre variant ou indépendant, de non-conformité ou non-binarité... mais en parle-t-on fréquemment d'une manière critique et réflexive. Ainsi, l'usage des termes est intéressant en soi : Ehrensaft (2011a et 2011b; 2016)¹⁰⁴ réfère à ces enfants et ces jeunes comme étant « créatif.ve.s dans le genre » (*gender creative*); ce terme sera d'ailleurs employé également par Pullen Sansfaçon et Meyer (2014). La créativité est une caractéristique hautement encouragée chez l'enfant, particulièrement au sein des nouvelles normes éducatives dont nous venons de discuter. Le terme « créatif.ve sur le plan du genre » est moins fréquemment utilisé en français, au profit du mot « transgenre ». Ceci pourrait s'expliquer par la « neutralité » de l'adjectif « transgenre », alors qu'en français, le terme « créatif » nécessite d'être féminisé dans un souci d'inclusion. Notons également que l'organisme québécois qui œuvre auprès de ces familles comporte les deux appellations : soit *Enfants transgenres Canada* pour le milieu francophone et *Gender Creative Kids Canada* pour son pendant anglophone. Le terme « transgenre » est plus répandu dans le milieu francophone et au Québec, alors que l'emploi du terme « créatif.ve dans le genre » reste plus isolé¹⁰⁵.

¹⁰⁴ En 2011, Ehrensaft emploie formellement (dans ses titres de livre et d'articles) le terme « *gender-nonconforming children* », mais y utilise à l'occasion le terme « *gender creative* ». En 2016, la psychologue publie un livre dont le titre est sans équivoque : *The Gender Creative Child*.

¹⁰⁵ On parlera notamment d'enfants « créatifs » dans l'article paru dans *Le Devoir* « Ni filles ni garçons, des enfants "créatifs" », 14 septembre 2013, en ligne <<http://www.ledevoir.com/societe/actualites-en-societe/387481/ni-filles-ni-garcons-des-enfants-creatifs>>, alors qu'une simple recherche sur le moteur de recherche Google permet de constater que le terme « transgenre » est couramment employé.

D'autres formulations sont également employées, bien qu'elles fassent rarement l'unanimité. Par exemple, le terme « non-binaire » fait référence au fait qu'il y a effectivement deux catégories binaires et peut donc continuer à renforcer le concept de binarité. Le terme « non-conforme » quant à lui est pris dans la même dynamique; évoquant l'idée d'une conformité, pouvant être interprétée comme une normalité par certain.e.s. Le terme « variant sur le plan du genre » (*gender variant*) est quant à lui privilégié par certain.e.s auteur.e.s (Hill *et al.*, 2010, Roen; 2011) et certains parents, qui y voient une connotation médicale qui confère une certaine légitimité à la différence de leur enfant (Pullen Sansfaçon, 2013[2012] : 17). Or, si l'on se base sur le fait que le genre est un construit social et qu'on en reconnaît la nature intrinsèquement performative, le terme « variant » devient dès lors problématique : « if neither maleness nor femaleness is essential, then no behavior whatsoever should be regarded as beyond the bounds of gender normality » (Kelso, 2015 : 1062). Somme toute, le répertoire de vocabulaire utilisé actuellement, bien qu'il ne fasse pas consensus chez les auteur.e.s, détonne néanmoins fortement de celui qui prévalait quelques décennies auparavant. Selon la recension de Pyne (2014), ce vocable évoquait la déviance (*deviant gender identity*) (Rekers, 1975), la désorientation (*gender misorientation*) (Green & Money, 1961) ou encore la pathologie (*pathological sex role development*) (Rekers, 1972). Ce changement dans le langage est loin d'être banal : lorsque les parents adoptent une approche affirmative face à la variance de genre de leur enfant, ils s'engagent dans des pratiques discursives qui recadrent la différence de leur enfant sous un angle positif (Rahilly, 2013 *in* Pyne, 2014 : 3). Le terme « *gender independent* », en particulier, aiderait les parents à diminuer leur anxiété quant à la non-conformité de genre de leur enfant en attribuant (*by indexing*) un trait de caractère qui est souvent valorisé durant l'enfance, soit celui de l'indépendance (*Ibid.*). Le terme « *gender independent* » ouvre la porte à de nouvelles approches cliniques appelant au respect de la diversité et positionne la variance de genre du côté du bien-être individuel (Pyne, 2014: 3).

Quant à nous, nous avons choisi de prioriser l'emploi des termes « transgenres » et « créatif.ve.s dans le genre » afin de parler de ces enfants et de ces jeunes. De prime abord, nous voulions préconiser l'emploi du terme « créatif.ve.s dans le genre » uniquement : l'usage de ce terme nous semblait à propos, puisqu'il est le seul qui permet réellement de se sortir de l'impasse de l'identification et de la pathologisation d'une forme de variance sur le plan des normes sociales genrées durant l'enfance et qu'il nous semblait remplir l'objectif sociologique de décrire d'une manière non-normative. Or, dès nos premières prises de contact téléphoniques, les participant.e.s ont d'emblée fait l'usage du terme « transgenre » pour parler

de leur enfant. Nous reviendrons sur l'usage des termes lors de l'analyse du discours des parents.

2.2 ÊTRE PARENT D'UN ENFANT TRANSGENRE

Alors que, comme nous venons d'en discuter, un engouement théorique et social se produit quant à la non-conformité de genre durant l'enfance, le changement de paradigme qui s'est opéré dans la dernière décennie a également permis la prise en considération de l'expérience des parents d'enfants transgenres et créatif.ve.s sur le plan du genre. Plus encore, l'accroissement de la visibilité de la diversité de genre durant l'enfance peut être largement attribuable à ces parents, qui défient souvent publiquement l'application des normes de genre hégémoniques et s'engagent dans des pratiques parentales qui encouragent une plus grande liberté dans l'expression de l'identité de genre (Ryan, 2016 : 1-2).

Si, du côté anglophone, on compte quelques publications de recherches ayant pour objet d'étude l'expérience particulière des parents d'enfants transgenres (Hill & Menvielle, 2009; Pyne, 2016; Ryan, 2016; Wahlig, 2015), ce sujet précis d'étude est moins prolifique du côté francophone : peu d'études sont disponibles et encore moins font état de la situation telle qu'elle est vécue au Québec. De fait, une seule recherche, à l'heure actuelle, adresse la réalité québécoise des parents d'enfants et de jeunes transgenres et créatif.ve.s dans le genre à partir de leur point de vue (Pullen Sansfaçon; 2013[2012]), alors qu'une thèse de psychologie aborde, quant à elle, l'expérience des parents de garçons non normatifs dans leur expression de genre (Susset, 2015). Or, plusieurs articles et recherches ayant pour objet d'étude les enfants transgenres et créatif.ve.s sur le plan du genre ont été publiés au cours des dix dernières années. Des recherches réalisées au Québec font notamment état des violences de genre et sexistes vécues en milieu scolaire (Chamberland, Richard & Bernier, 2013), de l'expérience des 14-21 ans s'identifiant comme LGBT (Dorais, 2015) et de l'impact des expériences de violence parentale et de la victimisation sur le bien-être et la santé mentale des jeunes trans (Raymond *et al.* 2015). Ces dernières ont, entre autres, contribué à mettre en lumière l'importance du soutien parental dans le développement identitaire de ces enfants : le soutien parental agirait comme une sorte de facteur de protection¹⁰⁶ (Pullen Sansfaçon, 2013[2012]; 2015; Travers *et al.*, 2012) de l'importante détresse pouvant être vécue par ces jeunes. Le soutien familial est

¹⁰⁶ Il est à noter que l'emploi du terme « facteurs de protection » est de nous, et non pas des auteur.e.s cité.e.s

considéré comme central au bien-être des enfants et des jeunes trans et au développement de leur capacité de résilience (Singh *et al.*, 2014).

Alors qu'il est peu question des parents dans les premiers écrits traitant de la question du transsexualisme, il est encore moins question de leur point de vue particulier (Hill & Menvielle, 2009). Rappelons que la conception qui prévaut au début de la deuxième moitié du 20^e siècle quant à la transidentité durant l'enfance est profondément enracinée dans une compréhension de la non-conformité dans le genre comme un trouble du développement nécessitant d'être soigné (Pyne, 2014 : 2). Dans ce cadre, la famille – et plus particulièrement la mère – joue un rôle majeur. Afin d'étayer notre propos, nous pouvons nous intéresser brièvement au livre *Recherches sur l'identité sexuelle à partir du transsexualisme* de Robert Stoller (1978[1968]), psychiatre dont les travaux fondateurs et leur apport au domaine des études sur les identités sexuelle et de genre ont été abordés au chapitre précédent. Au vu de la notoriété du psychanalyste dans ce domaine, il est intéressant de s'attarder brièvement aux idées qu'il véhiculait à propos des enfants ayant un trouble de l'identité de genre et de leurs parents.

Ainsi, au huitième chapitre de son ouvrage, Stoller présente ses données cliniques : il s'agit du compte rendu de l'observation de trois petits garçons et de leur famille, ce qui représente l'entièreté des cas de « transsexualisme infantile » que le spécialiste a vu au cours des dix premières années de son projet de recherche sur le développement de l'identité de genre¹⁰⁷. Stoller s'applique à dresser un portrait des mères et des pères de ces enfants et conclut que le processus psychodynamique essentiel au développement du trouble de l'identité sexuelle chez l'enfant semble être une identification excessive des garçonnetts [*sic*] avec leur mère « due à l'incapacité de celles-ci de permettre à leur fils de se séparer de leur corps » (*Ibid* : 122). L'image n'est pas métaphorique : l'hypothèse de Stoller est que c'est littéralement en gardant leur enfant contre leur poitrine durant une période plus longue que ce qui est habituel dans les relations mère-enfant que celles-ci provoquent une confusion dans les limites du moi entre elles-mêmes et leur fils. Dans une relation symbiotique avec leur bambin, ces mères – bisexuelles, précise le psychiatre – prodigueraient une trop grande satisfaction, n'éprouvant aucune colère envers leur enfant et ne lui imposant que peu de limitations. En résultat, le petit garçon se conçoit comme une extension de sa mère et le rôle du père vient solder le trouble : ce dernier étant absent, l'enfant se retrouve à court d'objet d'identification masculin. Stoller consacra d'ailleurs un chapitre – le neuvième – à la contribution de la mère au transsexualisme du garçon

¹⁰⁷ Le psychanalyste pointe ses propres limites : il est impossible de se faire une idée exacte de l'étendue du phénomène ni de compter ses observations comme significatives (Stoller, 1978[1968] : 117).

par l'analyse du cas singulier d'une famille qui a « produit un garçon transsexuel » (Stoller, 1978[1968] : 133).

Pour d'autres, l'une des causes de la variance de genre chez l'enfant pouvait être la confusion du parent par rapport à ses propres sentiments à propos de la féminité et la masculinité (Newman, 1977 *in* Hill & Menvielle, 2009) : dans ce cas de figure, une psychothérapie pour les parents était prescrite. Jusqu'à dans les années 1990, les écrits psychiatriques découlant d'observations cliniques de mères de garçons ayant un trouble de l'identité suggèrent que celles-ci ont des difficultés avec la régulation de leurs affects, ce qui se manifeste par des désordres d'ordre psychique, telle la dépression et le trouble de personnalité limite. 53% des mères de garçons qui auraient un trouble du développement de l'identité rencontreraient les critères diagnostics du trouble de personnalité limite ou rapporteraient des symptômes de dépression sur l'échelle de Beck : ces mères encourageraient ainsi la symbiose et décourageraient le développement de l'autonomie chez leur enfant (Marantz & Coates, 1991)¹⁰⁸. Au niveau clinique, Zucker et Bradley (1995) encouragent notamment les parents à renforcer, chez leur enfant, les comportements genrés correspondant au concept de sexe leur ayant été attribué à la naissance, alors que Meyer-Bahlburg (2002) mène des interventions de type réparatrices avec les parents, les encourageant à adopter eux-mêmes des comportements stéréotypés (*in* Hill & Menvielle, 2009).

Alors que la « tare » du désordre de l'identité de genre chez l'enfant était jadis imputable aux déficiences parentales – et plus particulièrement aux lacunes de la mère – la manière d'envisager le rôle du parent auprès de son enfant marque un renversement de vapeur. Alors que, plus largement, la communauté trans gagne en visibilité, les parents sont dorénavant invités à se tenir aux côtés leur enfant plutôt que dans l'adversité, à accepter et encourager les comportements non-conformes aux attentes sociales genrées plutôt que de tenter de les modifier et de les policer. La figure du « parent d'enfant transgenre » est donc née du discours produit au sein du paradigme affirmatif, d'où un rôle social nouveau a émergé. Comment ce rôle social est-il investi par les parents ?

¹⁰⁸ Les recherches actuelles (Pullen Sansfaçon, 2013[2012]) montrent que le fait d'être parent d'un enfant transgenre comporte plusieurs défis et que ces parents peuvent ressentir du stress, de l'anxiété et de la solitude. À la lumière de cette recherche, ce que Marantz et Coates considèrent comme cause de la transidentité de l'enfant pourrait en fait être le résultat de la non-acceptation sociale de la variance de genre de l'enfant : la stigmatisation secondaire pouvant être vécue par le parent.

2.2.1 L'expérience¹⁰⁹ des parents d'enfants transgenres

L'un des plus grands résultats du changement paradigmatique est la mise en lumière de la vulnérabilité accrue des jeunes transgenres et de la discrimination systématique auxquels ils font face. En milieu scolaire, ces jeunes sont souvent la cible de commentaires péjoratifs reliés à leur non-conformité au genre et plusieurs jeunes de la diversité sexuelle affirment ne pas se sentir en sécurité à leur école (Chamberland *et al.*, 2011). Les jeunes transgenres sont plus à même de vivre des formes d'intimidation ce qui, à long terme, est corrélé à une augmentation des idéations suicidaires et de l'automutilation (Grossman & D'Augelli, 2007; Liu & Mustanski, 2012). Rappelons également une statistique choc, qui circule abondamment dans le milieu et que nous avons exposée au premier chapitre : presque la moitié des personnes trans ontariennes a fait une tentative de suicide et plus du tiers d'entre eux avait moins de 15 ans (Bauer *et al.*, 2013). Les parents jouent un rôle crucial qui vient faire le contrepois : un fort soutien parental réduit de 93% le risque de tentative de suicide (Travers *et al.*, 2012). Qui plus est, 70% des jeunes étant fortement supportés par leur(s) parent(s) rapportent une bonne santé mentale, ce qui n'est le cas que pour 15% des jeunes dont le soutien parental n'est pas fort (*Ibid.*) De nombreuses études viennent corroborer le rôle capital du soutien parental dans le bien-être des enfants et des jeunes transgenres (Brill & Pepper, 2008; Grossman & D'Augelli, 2006; Ryan *et al.*, 2009; Singh *et al.* 2014; Travers *et al.*, 2012). La peur que leur enfant ait une vie difficile (Menvielle, 2009) et le désir de protéger leur enfant des pires conséquences vécues et connues, telle l'intimidation, la dépression, l'anxiété, l'automutilation et le suicide (Pullen Sansfaçon, 2013[2012] : 15) sont ce qui motive les parents à accepter et à encourager l'identité de leur enfant.

Au niveau social, une forme d'« incitation au soutien » se dessine. Tel qu'il en a été discuté, la réalité des enfants et des jeunes transgenres a gagné en visibilité et leur droit à l'autodétermination est soutenu par des mesures législatives qui octroient une reconnaissance sociale fondamentale. Il serait faux d'affirmer que la plupart des parents d'enfants non-binaires

¹⁰⁹ Tout comme celle des parents d'un enfant gai ou lesbienne, il convient souligner que l'expérience des parents d'un enfant transgenre ou créatif.ve sur le plan du genre « n'est pas homogène ni unidimensionnelle [et qu'elle] se conjugue plutôt au pluriel et se vit de différentes façons, selon une panoplie de facteurs individuels, conjugaux et sociaux » (Lavoie & Côté, 2014 : 26). Certes, s'il convient plutôt de parler *des* expériences que *d'une* expérience, nous avons choisi, pour ce mémoire, de parler de « l'expérience », dans un souci de prendre en considération chaque trajectoire dans son unicité et de restituer au parent son expérience personnelle.

s'inscrivent dans des trajectoires de soutien¹¹⁰, mais nous pouvons néanmoins constater que le contexte socio-historique et la popularisation des discours au sujet de cette population ouvre la voie à l'acceptation et au soutien parental. Le discours véhiculé sur la jeunesse trans rappelle fréquemment la vulnérabilité et les difficultés systématiques de cette population et enjoint directement le parent à offrir son soutien et à militer pour le bien-être de son enfant :

« Even if you are shy and unassuming, you must overcome your own fears in support of your child. The time and energy it requires on your part will be well worth it—it may make the difference between their life and death. Supportive school and family experiences can help gender variant and transgender teens develop the self-confidence and resilience necessary to form integrated, positive, and healthy identities » (Brill & Pepper, 2008 : 183)

Pour le parent qui est renseigné sur cette réalité – ou qui le devient par l'entremise de son enfant, d'un.e conjoint.e ou d'un groupe de soutien – il s'agit de faire le choix entre *soutenir ou laisser mourir*; accepter et protéger ou rejeter et vulnérabiliser; entamer un changement personnel profond ou contribuer à la détresse de son enfant. En écho avec les nouvelles normes familiales découlant d'une individualisation de la famille et valorisant la révélation individuelle de l'enfant, le point de vue de ces parents qui soutiennent leur enfant est caractéristique de la parentalité positive, soit un style d'éducation « qui traduit le désir du parent de protéger son enfant et de mettre sa sécurité au-dessus de toute autre considération, y compris les normes et attentes de la société » (Pullen Sansfaçon, 2013[2012] : 15).

Le fait de soutenir l'identité affirmée de l'enfant et de mettre de l'avant un style éducatif permettant sa pleine expression n'est pas sans défi pour les parents. Dès le début des années 2000, les recherches s'intéressent à l'expérience parentale, dévoilant les défis particuliers¹¹¹ de ces parents. Deux grandes sphères de tensions peuvent être identifiées; l'une que nous pourrions qualifier d'*intime* et l'autre de *publique*: espaces de tension, éminemment interactionnels, qui deviennent lieu de profonds changements. Puisque ces sphères de tension sont indissociables l'une de l'autre, nous nous proposons d'aborder directement l'expérience subjective du parent : c'est par une modification de son identité parentale que le parent devient

¹¹⁰ Selon l'étude ontarienne TransPulse (Travers *et al.*, 2012), 34% des jeunes qui sont « out » qualifient leur(s) parent(s) de fortement soutenant de leur identité ou expression de genre, 25% se sentent plutôt soutenus par leur(s) parent(s) alors que 42% des jeunes de cette étude ne se sentent pas vraiment, voire pas du tout supportés par leur(s) parent(s). Au total, 67% de jeunes transgenres ne bénéficient donc pas d'un fort soutien.

¹¹¹ Pour une revue des défis des parents d'enfants transgenres québécois, voir Pullen Sansfaçon, A., (2012) « Garçons princesses, filles transgenres, jeunes altersexuels. Éduquer un enfant créatif sur le plan du genre dans la société d'aujourd'hui » Rapport de recherche, École de service social, Université de Montréal.

publiquement défenseur du droit et du bien-être de son enfant et s’inscrit dans une certaine militance.

Endossement d’une nouvelle identité parentale

Dans un premier temps, ce que nous envisageons comme la première sphère de tension – la sphère *intime* –, le parent vit une expérience toute personnelle, liée à ses propres conceptions et attentes genrées ainsi qu’à son identité parentale. Comme nous en avons discuté au premier chapitre, le genre est un élément structurant du rôle social parental: « [i]n the course of development, it is the parents, not the child, who first hold in mind that their child is a boy or a girl » (Ehrensaft, 2011a : 56). Ainsi, les parents qui ont attendu et éduqué un enfant d’un sexe et d’un genre précis et qui se font dire par leur enfant qu’il ne s’agit pas de la bonne attribution peuvent se retrouver dans une situation psychiquement conflictuelle où ils peuvent vivre un profond sentiment de dissonance cognitive :

« Cognitive dissonance is defined as a mental conflict that occurs when beliefs or assumptions are contradicted by new information. The family of the gender nonconforming or transgender child is ripe for just such a conflict. [...] Now the parents who thought they knew their child’s gender status may be confronted with new information when they hear from their child that they have it wrong – I am not the girl (boy) you thought I was » (*Ibid.*).

Ainsi, plusieurs parents ont rapporté ressentir un profond sentiment de perte suite à la transition – ou à l’annonce de la transidentité – de leur enfant, sentiment pouvant se décliner dans un ensemble de situations : la perte de certaines attentes concernant l’enfant, la perte de confiance en l’avenir, la perte de certains aspects aimés de leur enfant, la perte d’intimité avec d’autres membres de la famille (Wren, 2002). Ce sentiment est également lié à la perte de la relation parent-enfant genrée qui était auparavant partagée ainsi qu’à la perte de leur propre identité genrée en tant que parent d’un garçon ou d’une fille (Norwood, 2013). Les parents peuvent également avoir l’impression qu’ils ont perdu un être cher, comme si cette personne qu’ils ont connue et aimée n’était plus (Norwood, 2012; Rosenfeld & Emerson, 1998 *in* Wahlig, 2015.). Dans leur processus d’acceptation, plusieurs parents d’enfants transgenres rapportent vivre ou avoir vécu un sentiment de deuil (Brill & Pepper, 2008; Pearlman, 2006; Wahlig, 2015; Wren, 2002), certains parents allant jusqu’à employer la métaphore de la mort pour décrire l’expérience de leur perte (Pearlman, 2006).

Les termes de perte et de deuil sont également des thématiques récurrentes de la littérature abordant l’expérience des parents d’enfants de minorités sexuelles (LGB) (Broad, 2011; Martin, Hutson, Kazyak & Scherrer, 2010; LaSala; 2010; Robinson, Walters & Skeen, 1989;

Saltzburg, 2004; Savin-William & Dubé, 1998; Tanner & Lyness, 2003 in Wahlig, 2015). Bien qu'il s'agisse de situations distinctes, ce pan de littérature peut nous renseigner sur l'expérience des parents d'enfants transgenres en termes d'acceptation de la diversité sexuelle¹¹².

En effet, en déviant des normes hétéronormatives et faisant partie de la diversité sexuelle, les enfants et les jeunes LGBTQ partagent en commun un statut minoritaire et le vécu d'une importante discrimination sociale. Leur expérience est également différente de celle des enfants et jeunes constituant d'autres minorités : les jeunes de la diversité sexuelle ne peuvent pas compter avec certitude sur le soutien de leur famille puisqu'ils ne partagent pas *de facto* leur identité minoritaire, à l'instar des minorités raciales, ethniques ou religieuses, par exemple, où le parent et l'enfant « are emotionally bonded together in their shared minority status » (Ehrensaft, 2011b : 529). Plus encore, ce statut minoritaire peut rester inconnu du parent jusqu'au *coming out*¹¹³ de l'enfant. Suite à cette annonce, c'est par un processus d'adaptation¹¹⁴ que le parent intègre cette information qu'il fait sienne et, ultimement, assimile à son identité parentale en endossant une nouvelle identité :

« Cet événement [i.e. la révélation de l'homosexualité] s'inscrit dans un processus d'adaptation au cours duquel les parents endossent une nouvelle identité en tant que mère et père d'un enfant d'une autre orientation sexuelle que celle de la majorité. L'émergence de cette nouvelle identité met en lumière certaines difficultés auxquelles sont parfois confrontés les parents, dont la remise en question de leurs compétences parentales, la présomption de l'hétérosexualité de leur enfant et, conséquemment, leur propre coming out en tant que parent d'un fils gai ou d'une fille lesbienne » (Lavoie et Côté, 2014 : 26)

Il va sans dire que, chez les parents d'enfants transgenres, la variance de genre de leur enfant ne leur était souvent pas inconnue, celle-ci étant même parfois perçue comme étant un élément positif. Ici, il est important d'appuyer sur l'importance du genre de l'enfant dans la relation parentale, puisqu'il existe une importante différence au niveau de l'acceptation sociale des

¹¹²Il va sans dire que le parent a souvent un rôle incontestablement plus engagé auprès de son enfant transgenre lorsque ce dernier s'affirme en bas âge. Or, dans les cas que nous avons analysés, la plupart des enfants ont annoncé leur transidentité à leur parent durant l'adolescence, voire au début de l'âge adulte, à la manière d'un *coming out*. D'ailleurs, l'analyse révèle que ces deux situations sont sûrement liées : nous y reviendrons.

¹¹³ Le *coming out* de l'enfant non-hétérosexuel est un acte d'affirmation de soi, tout comme peut l'être le *coming out* chez l'enfant transgenre.

¹¹⁴ Notons qu'il peut arriver que le parent entame ce processus d'acceptation de manière inconsciente avant le *coming out* de son enfant. Lorsque l'orientation homosexuelle de l'enfant est présumée par le parent, cela peut en quelque sorte préparer le terrain et enclencher un processus d'acceptation de la différence. Une recherche de D'Augelli (2005) montre que dans ce cas particulier, les enfants affirment ressentir moins de craintes avant la révélation de leur orientation sexuelle à leur parent et un plus grand soutien par la suite (Lavoie et Côté, 2014 : 21).

comportements non-cisnormatifs. Ainsi, les parents vont souvent encourager ce qu'ils perçoivent comme étant de la non-conformité au genre de la part de leur fille : le fait que leur fille soit plus « *tomboy* » que « princesse » peut être vu comme un élément positif, alors que la non-conformité au genre chez les garçons est reçue moins positivement, surtout lorsqu'il s'agit de l'expression du genre et des objets matériels typiquement reliés au genre féminin (i.e. robes, talons haut, vernis à ongles, Barbies) (Kane, 2006). Les mères, particulièrement, répondent plus positivement à l'exploration du genre que les pères (*Ibid.*), l'une des raisons pouvant être la probabilité que les pères, plus que les mères, aient des attentes pour leur enfant qui soient plus proches des stéréotypes culturels (Wren, 2002). Or, l'annonce¹¹⁵ par l'enfant de son désir d'entamer une transition sociale¹¹⁶ marque la concrétisation d'une différence qui n'est plus uniquement exploratoire, mais qui s'inscrit dès lors au niveau identitaire.

L'endossement de cette nouvelle identité par le parent se fait à l'issue d'un processus d'acceptation, trajectoire propre à chaque parent. Alors que l'annonce de la transidentité est souvent vécue comme un moment de choc et d'incompréhension, les parents doivent replacer le désir de leur enfant de modifier son identité de genre dans un cadre qui rend cette annonce acceptable. Autrement dit, « [t]hey need an account of the child's expression of atypical gender identity development which will demonstrate its intelligibility and create for the child a legitimate social identity [...] an account [that] can provide the parent with a kind of authorization for accepting the child's stance » (*Ibid.*, p. 386). Déjà au début des années 2000, la psychologue Bernadette Wren identifie, dans ce qui est l'une des premières recherches s'intéressant à l'expérience des parents d'enfants transgenres, quatre « récits » (*accounts*) mentionnés par les parents qui permettent de cadrer positivement la situation, soit la vision d'une continuité, les valeurs morales partagées par le parent et l'enfant, l'amour inconditionnel et l'explication biologique. Pour Wren, l'acceptation et la compréhension de la transidentité de l'enfant se lient dans un processus itératif, au sens où il n'y a pas un modèle d'acceptation simplifié, mais plutôt une inclinaison du parent à faire sens avec cette situation, inclinaison inspirée par son empathie et son désir de conserver sa relation avec son enfant (Wren, 2002).

¹¹⁵ Par « annonce », nous entendons le moment où la transidentité de l'enfant est envisagée comme telle. Chez les enfants plus jeunes, l'annonce peut être moins formelle : le parent jouant un rôle plus grand dans l'identification de cette différence.

¹¹⁶ La transition sociale consiste en un changement dans l'affirmation de l'identité de genre d'une personne en relation avec les autres. Elle peut inclure un changement du prénom afin de le féminiser, le masculiniser ou le rendre plus neutre, une modification des pronoms d'usage ainsi qu'une adaptation de l'expression de l'identité de genre en conséquence (vêtements et coupe de cheveux, par exemple). Il s'agit souvent de la première étape de la transition d'une personne.

Cette notion d'amour inconditionnel permettant au parent d'accepter et de célébrer la différence de son enfant est avancée par plusieurs auteur.e.s (Brill & Pepper, 2008, Ehrensaft, 2011a, 2011b, Hill & Menvielle, 2009). C'est par le caractère relationnel des liens parent-enfant que se crée la reconnaissance de l'identité affirmée (Pyne, 2016). Par cette reconnaissance et ce respect de l'« Autre » (*Other*), les parents offrent des signes de reconnaissance à la réalité subjective de leur enfant et refusent la problématisation en localisant le problème à l'extérieur de l'enfant. Il s'agit également d'abdiquer une forme d'autorité parentale en laissant l'enfant libre de s'autodéterminer tout en acceptant une certaine part d'inconnu chez leur enfant (*Ibid.*). En somme, si les parents qui s'inscrivent dans des trajectoires de soutien auprès de leur enfant en viennent à savoir ce dont leur enfant a besoin, c'est parce qu'ils conçoivent que « parenting is not a job... it's a relationship » (Pyne, 2016).

Il est admis que la motivation d'agir qui pousse le parent à amorcer un processus d'acceptation de la transidentité de son enfant est la puissance du lien affectif parent-enfant : c'est ce lien qui permet au parent d'outrepasser son sentiment de dissonance cognitive entre l'amour pour son enfant et ses aversions envers le fait que celui-ci soit transgenre (Ehrensaft, 2011b); c'est ce lien qui amène le parent à accepter et soutenir la transidentité de son enfant. Alors que l'enfant entame une transition sociale, légale et/ou médicale, le parent entreprend également une transition, via le processus d'acceptation. L'enfant est envisagé en tant qu'acteur central de ce processus de transition parentale « by prompting change in the ways that their parents understand and “do gender” within the family » (Ryan, 2016 : 2). C'est ainsi qu'advient une catégorie de parents « transformers » (Ehrensaft, 2011 : 539), ces parents qui ont la capacité de se transformer puisqu'ils sont confortables avec leur propre authenticité de genre et qu'ils « possess bonds of love to their child stalwart enough to transcend all other adversities that might intrude on their relationship with their child » (Ehrensaft, 2011: 539) ou encore les « gender expansive », ces mères qui ont développé une réflexion critique sur le genre et qui ont ajusté leurs pratiques parentales *en réponse* à la créativité de genre de leur enfant (Ryan, 2016 : 5). Sans nécessairement récuser les logiques genrées dominantes, les mères qualifiées de « gender expansive » perpétuent souvent, au contraire, une idée qui essentialise le genre et une logique binaire des identités (Ryan, 2016 : 3). Néanmoins, ces parents se réajustent à l'identité affirmée de leur enfant, ajustement qui est au cœur du travail parental et du rôle social du parent (Pelage *et al.*, 2016).

Il convient ici de circonscrire ce que nous entendons par les « parents d'enfants transgenres » auxquels nous référons, et ceux auxquels nous ne référons pas. D'abord, l'expérience qui nous

intéresse ici est celle du parent qui entre dans un processus d'acceptation de la transidentité ou, plus largement, de la variance de genre de son enfant. Il s'agit à la fois d'une contrainte méthodologique due à la composition de notre échantillon et d'une volonté de mettre en lumière les trajectoires de soutien. Des précisions s'imposent : ce n'est pas parce qu'un parent n'accepte pas la transidentité de son enfant et n'entame pas un processus d'acceptation qu'il faut le considérer comme étant un « transphobic » qui n'est pas confortable dans sa propre authenticité de genre et qui n'a jamais « transitioned from the stage of adolescence to truly meet the demands of parenthood, which involve making room for a child who is a “not-me” » (Ehrensaft, 2011 : 542). Un objet d'analyse aussi délicat ne peut évacuer un côté humain et empathique : il peut arriver que le parent soit en choc ou en situation de déni durant un long moment, voire de nombreuses années. Or, cette expérience du parent ne nous est accessible qu'*a posteriori*. Ensuite, le caractère déstabilisant de l'annonce ou la découverte de la transidentité est un élément-clé de notre recherche. Ainsi, l'expérience des parents « gender subversive » (Ryan, 2016), ces mères dont l'engagement idéologique de résister à la transmission de rôles sexospécifiques était présent antérieurement au fait d'entrer dans le rôle social de parent n'est pas l'objet d'intérêt premier de notre recherche¹¹⁷.

Alors que les défis et difficultés des parents d'enfants transgenres et non-conformes sur le plan du genre sont multiples et documentés, les aspects positifs restent peu abordés. Il est reconnu que le fait de partager le stigma associé aux identités LGBTQ offre des opportunités uniques de croissance personnelle pour le parent (Gonzalez *et al*, 2013) pouvant aboutir à un sentiment positif global d'être devenu une meilleure personne grâce à cette expérience de la différence (Menvielle, 2009). Si les parents peuvent expérimenter des émotions négatives de prime abord, « parents' initial negative emotional reactions eventually gave way to cognitive reappraisals and new commitments and behaviors [...] and at least some parents looked back on the process as one of personal growth that led to more satisfying familial bonds » (Gonzalez et al, 2013: 326). La recherche de Gonzalez et al. (2013), réalisée auprès de 142 parents américains, a d'ailleurs révélé les aspects positifs associés au fait d'être parent d'un enfant LGBTQ. Le thème le plus récurrent de cette recherche est le sentiment subjectif de croissance personnelle rapporté par 56% des participant.e.s de l'étude, suivi par les émotions positives telle que la fierté et l'amour inconditionnel (41%).

¹¹⁷ Soit, nous reconnaissons qu'*in fine*, l'enfant éduqué selon des pratiques *gender neutral* puisse vivre de la discrimination basée sur sa non-conformité au genre et le parent vivre des sentiments de crainte pour la sécurité de son enfant (Cindy *in* Manning et al, 2015 : 123-124).

2.2.2 Fighting for Trans* Kids¹¹⁸

Nous avons identifié que l'expérience du parent d'enfant transgenre est traversée par deux grandes sphères de tensions, enchâssées l'une dans l'autre. Nous venons d'adresser la sphère plus *intime*, qui nécessite pour le parent d'accepter la transidentité de son enfant et de l'incorporer à son identité personnelle. La seconde sphère de tension, que nous avons identifiée comme étant *publique*, est liée à la discrimination systématique vécue par les enfants et les jeunes transgenres au niveau social. Si certains parents peuvent, de prime abord, contribuer à la stigmatisation de leur enfant de par une attitude négative à propos de la variance de genre, le fait de soutenir la diversité de leur enfant peut les mener à vivre de l'anxiété reliée au fait que leur enfant est plus à même de vivre de l'ostracisme social et d'être victime de violence (Hill *et al.*, 2007) ainsi que des sentiments d'impuissance et de perte de contrôle face aux nombreux défis (Pullen Sansfaçon, 2013[2012]). Il est reconnu que ces parents expérimentent également de la stigmatisation secondaire (Johnson & Benson, 2014; Menvielle & Tuerk, 2002) qui peut renforcer notamment des sentiments négatifs telles que la honte et l'isolement. Afin de briser ce sentiment d'isolement, la première étape consiste, pour plusieurs parents, à trouver d'autres familles comme la leur (Pyne, 2016 : 34), étape qui s'actualise fréquemment par l'entremise d'internet : « [u]ntil the advent of the Internet, parents of transgender children were convinced that they were the only parents on the planet confronting the conundrum of gender identity variance [...] » (Brill & Pepper, 2008 : IX). En effet, pour les parents de jeunes d'orientation non-hétérosexuelle, le fait d'échanger avec des parents ayant intégré leur nouvelle identité parentale et pouvant raconter sereinement leur cheminement procure des modèles positifs à ceux et celles qui entament leur processus d'acceptation (Hunter, 2007; Lee et Lee, 2006 *in* Lavoie et Côté, 2014 : 24). Ces moments d'échange permettent également aux parents de s'associer dans leurs revendications pour leur enfant.

Certes, l'importance des parents d'enfants transgenres et leur apport à l'accroissement de l'acceptation sociale de ce phénomène est majeure. L'activisme académique de certains parents est un élément-clé des gains législatifs¹¹⁹ des dernières années. Permettant de faire usage d'une position privilégiée afin d'être le porte-voix de son enfant, le fait d'être universitaire octroie une certaine légitimité dans la prise de position sur la condition des enfants et des jeunes

¹¹⁸Extrait du titre de l'article : Manning et al. (2015).

¹¹⁹ Pensons à la militance soutenue d'Annie Pullen Sansfaçon et sa fille Olie dans l'adoption du projet de loi 103, qui a connu une importante couverture médiatique : Colpron, Suzanne, « La loi Olie », *La Presse*, 6 juin 2016

transgenres (Annie in Manning *et al.*, 2015 : 125). Un article rédigé par cinq mères canadiennes¹²⁰ alliant carrière académique et activisme - *Fighting for Trans* Kids* - fait d'ailleurs état de cette articulation spécifique. Cette position privilégiée d'activiste-académique, reconnue d'emblée par les auteures, est corollaire à certaines conditions socio-économiques et culturelles dont les circonstances sont disproportionnellement associées aux privilèges de classe et à la « blancheur » (*whiteness*). Néanmoins, tous les parents, académiques ou non, qui soutiennent leur enfant transgenre « all struggle with the costs of advocating for [their] children » (Manning *et al.*, 2015 : 120). La collaboration avec les écoles est d'ailleurs reconnue comme un défi particulier pour les parents¹²¹ (Pullen Sansfaçon, 2013[2012]). Cette dimension publique se traduit donc en une militance quotidienne polymorphe : ces parents deviennent actrices et acteurs de changements sociaux, de manière directe ou indirecte et selon divers degrés d'implication. Pour certains parents, l'activisme est un moyen de faire face à la situation :

« However, I came to realize that the only way I could cope with that fear [for my child's future] was to fight to change this transphobic world that sees my child as a threat. Pain does not have to be stifling, but can be a catalyst for social change. Just as bell hooks (2010) writes about turning passion into action for political change, I realized that my love and desire to protect my child could be funneled into a powerful force for activism and advocacy. I also recognized that I could draw on my privilege as an academic health researcher in order to be seen as a legitimate advocate for the well-being of trans* children » (Julia, in Manning *et al.*, 2015 : 129)

C'est également l'activisme de parents d'enfants transgenres qui a permis la création de l'organisme *Enfants transgenres Canada*. Né d'une initiative parentale devant le manque de ressources locales concernant les enfants et les jeunes transgenres et leur famille, la création de cet organisme marque, selon nous, un moment charnière concernant l'émergence, dans l'arène publique, de la figure de « l'enfant transgenre » au Québec. L'organisme a vu le jour des suites d'une recherche-action en travail social menée par Annie Pullen Sansfaçon¹²², une mère académique-activiste. Le rapport de recherche a été publié en décembre 2012 dans sa version anglophone puis en octobre 2013 dans sa version francophone. Intitulé *Garçons princesses, filles transgenres, jeunes altersexuels. Projet de recherche en action sociale : Éduquer un enfant créatif sur le plan du*

¹²⁰ Kimberley Ens Manning, Université Concordia; Annie Pullen Sansfaçon, Université de Montréal; Julia Temple Newhook, Memorial University; Cindy Holmes et Ann Travers, Simon Fraser University

¹²¹ Une situation particulière relative à l'intégration difficile d'un adolescent transgenre a d'ailleurs été portée dans les médias par la mère de ce jeune : « L'intégration d'un élève transgenre freinée par la bureaucratie », Radio-Canada, 10 mai 2016 : <http://ici.radio-canada.ca/nouvelle/780660/eleve-transgenre-ecole-internationale-mcmasterville-code-permanent-integration-csdm>

¹²² Il est à noter que Kimberley Manning (PhD Political Science, University of Concordia) est également l'une des membres fondatrices de l'organisme et que quelques autres parents ayant participé à cette recherche-action compte parmi les membres fondatrices.

genre dans la société d'aujourd'hui, ce rapport constitue la première étude réalisée sur les enfants de genre variant et leurs parents (Pullen Sansfaçon, 2013[2012]) au Québec. La mission de l'organisme est d'offrir des espaces sécuritaires pour l'échange, le soutien et le partage d'expériences des enfants trans et d'expression de genre non-binaire, de leurs parents, ainsi que de leurs fratries. L'organisme a également pour objectif de sensibiliser la population aux besoins des enfants et des jeunes trans, de défendre leurs droits et ceux de leur famille, ainsi que promouvoir leurs intérêts. Il regroupe principalement les enfants trans, leur fratrie, leurs parents ainsi que leurs allié.e.s¹²³.

CONCLUSION – « ENFANT TRANSGENRE » : PARENT EN TRANSITION

La prise en considération de la transidentité de l'enfant advient à la convergence de plusieurs facteurs sociaux, créant les conditions de possibilité de l'émergence de la figure de « l'enfant transgenre ». Un changement paradigmatique s'est opéré : depuis plus d'une décennie, des psychiatres et psychologues plus progressistes, main dans la main avec notamment des travailleuses et travailleurs sociaux, défendent un modèle d'approche affirmatif des identités non-cisnormatives et en condamnent la pathologisation. Globalement, la problématique des identités trans est restituée dans le manque d'acceptation sociale de cette différence et non dans l'individu lui-même. Cette nouvelle manière d'envisager les identités trans, appuyée par nombre de recherches dévoilant l'impact de la transphobie ainsi qu'une militance soutenue de la communauté transgenre et de ses allié.e.s, a conduit à une sensibilité sociale et des changements législatifs visant à protéger l'intégrité et les droits fondamentaux des personnes trans, particulièrement des enfants et des jeunes.

Si, au nom d'une éthique de l'intérêt de l'enfant, la subjectivité et le vécu de l'enfant transgenre ont longtemps été niés, c'est aujourd'hui au nom de ce même intérêt que la parole de l'enfant transgenre est entendue, reconnue et soutenue. Les recherches actuelles mettent en lumière l'expérience de ces enfants et incitent fortement les parents au soutien : le fort soutien familial est le facteur de protection le plus probant face à l'importante détresse psychologique et au haut taux de suicide relevé chez cette population. Alors que les mères et les pères d'enfants

¹²³ Source : site d'Enfants transgenres Canada : <http://enfantstransgenres.ca/>

variant sur le plan du genre était auparavant tenuEs¹²⁴ comme responsables du trouble de développement identitaire de leur enfant, on leur reconnaît maintenant un rôle crucial. Au sein de ce nouveau paradigme, les parents sont de plus en plus nombreux à s'inscrire dans des trajectoires de soutien auprès de leur enfant transgenre, dans une militance du quotidien et au prix de plusieurs défis. Si le genre est l'une des pierres angulaires de la relation parent-enfant, force est de constater qu'un changement de l'identité de genre de l'enfant est loin d'être bénin pour le parent. Une perspective sociologique de l'expérience du parent d'enfant nous amène donc à questionner la trajectoire de soutien du parent auprès de son enfant transgenre.

¹²⁴ Il ne s'agit pas d'une faute de frappe. Le 'E' en majuscule est un rappel : ce sont principalement les mères qui, au sein du paradigme « pathologique » étaient tenues responsables de cette anomalie du développement.

CHAPITRE 3

CONCEPTS SOCIOLOGIQUES MOBILISÉS ET MÉTHODOLOGIE DE LA RECHERCHE

« L'expérience vécue devient alors le concept central d'un cadre de compréhension et d'analyse de la réalité humaine. »¹²⁵

L'émergence de la figure de l'enfant transgenre et le changement paradigmatique permettant d'envisager la non-cisnormativité comme un élément sain du développement qui doit être affirmé et soutenu vient modifier complètement l'expérience du parent d'enfant transgenre. Auparavant tenus comme responsables de l'« anomalie » de leur enfant, les parents d'enfant transgenre tiennent dorénavant un rôle central dans le soutien et l'acceptation sociale. Si la psychologie (Ehrensaft, 2011a, 2011b; Hill & Menvielle, 2009; Susset, 2015; Wren, 2002) et le travail social (Pullen Sansfaçon, 2013[2012]; Pyne, 2016) se sont intéressés à l'expérience des parents d'enfants transgenres ou créatif.ve.s sur le plan du genre, cet objet est encore peu saisi par la sociologie (Ryan, 2016). Postulant que le fait d'être un parent d'enfant transgenre conduit à l'endossement d'une nouvelle identité parentale, nous cherchons à mettre en lumière ce travail de conversion de soi (Darmon, 2008b : 158) du parent. C'est dire que si l'enfant entame une transition identitaire, aussi le parent transitionne-t-il. Comment devient-on parent d'un enfant transgenre¹²⁶ ?

Pour conceptualiser le processus de construction de sens qui aboutit à une modification de l'identité de l'individu (Blais, Martineau, 2006 : 3), nous avons choisi de mobiliser les concepts sociologiques d'« épreuve » et de « carrière » que nous définissons dans la première section de ce chapitre. Le premier – le concept d'« épreuve » – s'inscrit dans une sociologie de l'individu et permet d'illustrer la tension fondamentale à laquelle le parent est confronté dans la sphère familiale. Le deuxième – le concept de « carrière » -, est issu du courant interactionniste et nous est utile afin de séquencer les trois étapes de ce que nous appelons la « carrière de parent d'enfant transgenre¹²⁷ ». Il permet également d'opérer une distance avec le sens commun : si

¹²⁵ Anadón et Guillemette, (2006 : 29)

¹²⁶ Il convient dès lors de spécifier que les parents que nous avons interviewé.e.s ne s'inscrivent pas dans des pratiques parentales neutres sur le plan du genre (gender neutral parenting, queer parenting). Nous y reviendrons lorsque nous aborderons la constitution de notre échantillon.

¹²⁷ Par carrière de parent d'enfant transgenre, nous sous-entendons la carrière des parents investis auprès de leur enfant transgenre, qui lui offrent du soutien et qui entretiennent une relation de proximité.

l'on admet que le parent endosse une nouvelle identité et performe un nouveau rôle social dans sa relation parent-enfant, comment ce processus advient-il ?

Afin de répondre à notre questionnement de recherche, nous avons mené une recherche qualitative auprès de six parents d'enfants s'identifiant comme transgenres. Dans la deuxième section de ce chapitre, nous exposons donc la méthodologie de notre recherche en discutant de notre recrutement et en nous intéressant à la constitution particulière de notre échantillon. Nous procédons à un retour réflexif sur les situations d'entretien, les limites posées par notre recherche et notre position de chercheure engagée.

3.1 COMMENT CETTE NOUVELLE IDENTITÉ EST-ELLE ENDOSSÉE PAR LE PARENT ?

L'expérience subjective s'inscrit dans un contexte précis, façonnant les conditions spécifiques d'ouverture et la manière de vivre la situation. Ainsi, le fait d'apprendre ou de découvrir que son enfant est transgenre marque à la fois une « épreuve » dans le rôle social du parent tout en signifiant l'entrée dans une « carrière de parent d'enfant transgenre ». Ces deux concepts sociologiques sont utilisés afin de procéder à l'analyse de l'expérience du parent qui soutient son enfant transgenre : il convient donc de les élaborer.

Le concept d'épreuve prend sens dans la sociologie de l'individu développée par Martuccelli. Pour le sociologue, les épreuves sont des « défis historiques socialement produits, inégalement distribués, que les individus sont contraints d'affronter » (Martuccelli, 2009 : 25). Le concept d'épreuve se construit toujours à un double niveau, permettant d'articuler finement les expériences individuelles et le contexte sociétal. D'une part, au niveau macrosociologique, chaque épreuve est la manifestation d'un contexte historique, politique et social particulier. Dans les deux premiers chapitres, nous avons montré la conjoncture dans laquelle la figure de l'enfant transgenre a émergé et été constituée comme un enjeu d'actualité. D'autre part, le concept d'épreuve se construit au plan individuel (niveau microsociologique) dans la manière dont les individus, avec leurs propres ressources et leurs propres contraintes, résolvent l'épreuve. En utilisant l'épreuve comme opérateur analytique, le ressenti personnel, voire la souffrance vécue, gagne une signification analytique importante, permettant de mettre au centre de l'analyse le travail de l'individu sur lui-même (*Ibid.*). C'est ainsi que le concept d'épreuve nous aide à construire l'intelligibilité du phénomène social à l'échelle de l'individu. La transidentité de l'enfant décline d'une forme assez particulière la tension constitutive de

l'épreuve de la famille et le processus de production de sens qui s'en suit est envisagé comme une tentative de remettre en continuité le projet parental et de résoudre cette tension inhérente à l'expérience vécue. Plus encore, nous concevons que cette épreuve se déploie et se résout autour d'une « carrière ».

Si le concept d'épreuve nous permet d'adresser l'expérience individuelle dans une perspective contextuelle plus globale, l'usage du concept de carrière nous permet, quant à lui, de donner une consistance sociale au phénomène en articulant les dispositions individuelles et le contexte social. Il est ici intéressant de mettre en parallèle le phénomène de la transidentité durant l'enfance avec celui de la « précocité intellectuelle », tel que conceptualisé par Lignier (2010). Pour le sociologue, il y a certaines conditions familiales où le diagnostic de « précocité intellectuelle » s'avère disponible et pertinent (Lignier, 2010 : 98). Tout comme la « précocité intellectuelle », la variance sur le plan du genre ne prend sa « véritable consistance sociale qu'à partir du moment où [elle] trouve à s'intégrer dans les stratégies éducatives des parents » (*Ibid.*). Suivant la posture de Lignier, il s'agit donc, au niveau théorique, de se déporter du statut ontologique des composantes de l'identité sexuée et genrée afin de s'intéresser à l'investissement, par le parent, d'une carrière de parent d'enfant transgenre.

En premier lieu, l'emploi de cette notion permet de se mettre à distance de ce qui est considéré comme « naturel » et « normal » pour les parents qu'est le fait de soutenir son enfant transgenre. Puisque « [t]outes les significations s'élaborent à partir de moments présents particuliers [et que tous] les moments passés sont reconstruits du point de vue de chaque présent » (Mead, 1932 *in* Darmon, 2008b : 160), l'usage du concept de carrière permet d'opérer un mouvement d'objectivation et de tenir compte, d'une manière assez fine, de l'articulation entre ce qu'il y a de singulier et ce qu'il y a de commun dans l'expérience vécue. Cette mise à distance est également ce qui permet d'envisager le phénomène analysé en tant que processus dans une « prise en compte de la dimension temporelle qui se manifeste par ce qu'on pourrait qualifier de “séquençage” de la carrière : il s'agit de repérer [...] un fil temporel qui distingue des “moments”, des “étapes”, ou des “phases” de la carrière » (Darmon, 2008a : 85). Il s'agit là d'une perspective nouvelle qui se distance d'une psychologisation de l'expérience du parent et qui nous permet également de replacer l'amour parental¹²⁸ comme l'une des motivations à agir,

¹²⁸ Alors que l'amour ne se distingue pas en tant qu'un objet proprement sociologique, les sociologues s'accordent à reconnaître son caractère opérant dont la réalité de l'existence est admise au moins en tant que motivation de l'agir (Grelley, 2007 :142). Lorsqu'il est question de l'expérience des parents d'enfants transgenres, l'amour inconditionnel est souvent entendu comme ce qui permet au parent d'accepter et de supporter son enfant (Brill et Pepper, 2008; Ehrensaft, 2011; Wren, 2002). De surcroît,

prenant sens dans une carrière beaucoup plus dense, qui implique nombre d'autres facteurs. Ainsi, on *devient* un parent d'enfant transgenre à l'issu d'un processus qui est séquencé en phases distinctes. Ces phases illustrent ce travail particulier de conversion de soi dont l'annonce ou la découverte de la transidentité de l'enfant signe l'amorce. De plus, la carrière constitue un outil intéressant en ce qui concerne la présentation des données et la description des phénomènes étudiés (Darmon, 2008a : 90). La « carrière de parent d'enfant transgenre » se décline en trois phases, soit l'annonce ou la découverte de la transidentité, l'apprentissage du parent *par et pour* l'enfant et finalement le réajustement du parent à son nouveau rôle social.

3.2 PAR –DELÀ LE ROSE ET LE BLEU : MÉTHODOLOGIE DE LA RECHERCHE

Au cœur de notre recherche se trouve l'expérience singulière de parents d'enfants transgenres; expérience avec laquelle le parent fait sens en résolvant l'épreuve qui se déploie autour d'une carrière parentale. Ces deux concepts sociologiques ainsi mobilisés pour analyser ce phénomène nous plongent au centre d'une quête de sens : une quête de sens pour le parent de la non-conformité sur le plan du genre de son enfant et une tentative de compréhension de cette production de sens par la chercheuse. Interroger ce processus de production de sens par le parent nous permet d'envisager la modification identitaire qui advient au cours de ce processus :

« Le sens dans l'action vient la plupart du temps “après coup”. Il n'est donc pas immédiat mais attribué a posteriori par une interprétation. Donner du sens est ainsi une activité herméneutique : le sens est une construction mentale qui s'effectue à l'occasion d'une expérience, laquelle est mise en relation avec des expériences antérieures. [Le processus de construction de sens] peut être tout autant cognitif qu'affectif; il se réalise sur la base d'une certaine tradition interprétative; il implique une mise en relation des représentations préalables avec des nouvelles; il implique aussi une opération de qualification des nouvelles expériences ou des nouvelles interprétations au regard des anciennes; il conduit à une transformation des représentations, pour aboutir à une modification de l'identité de l'acteur qui construit du sens » (Blais, Martineau, 2006 : 3)

D'entrée de jeu, il se pose comme tout naturel que de mener une analyse qualitative, puisque le propre de celle-ci est d'être « traversée de toute part par le sens : importation de sens, recherche de sens, production de sens » (Paillé et Mucchielli, 2016 : 63). Adopter l'approche qualitative permet d'être dans une logique de proximité (Paillé, 2011) d'avec le phénomène que

la notion de carrière permet de mettre à distance ce sentiment tout en reconnaissant son caractère motivationnel. Cela permet également de nuancer : le fait de ne pas soutenir l'identité affirmée de son enfant n'est pas nécessairement dû à un manque d'amour.

nous souhaitons mettre en lumière. Cela nous permet d'être au plus près de l'individu et de son expérience singulière :

« Considérer les acteurs impliqués dans une situation, c'est les considérer comme des acteurs, c'est-à-dire comme des individus ou des groupes porteurs d'une singularité et d'une expérience propres qu'ils vont verser au débat. En ce sens, c'est considérer qu'ils sont tous porteurs d'expériences » (Gilbert, 2009, p. 43 *in* Lelubre, 2013 : 19).

Aux fondements épistémologiques de la recherche qualitative se trouvent une valorisation de l'exploration inductive et le souci de l'élaboration d'une connaissance holistique de la réalité (Anadón et Guillemette, 2007 : 30). Ainsi, notre processus de production de connaissances a été largement inductif, bien que tout.e chercheur.e ne puisse faire « complètement abstraction de ses “pré-jugés” et de sa perspective théorique (ou de sa sensibilité théorique), c'est-à-dire de l'angle sous lequel il appréhende les phénomènes à l'étude » (*Ibid.* p.33). La méthode de recherche se base sur une approche compréhensive et inductive, visant un effort de compréhension à partir du point de vue et de l'expérience de chaque participant.e. Cette approche résolument exploratoire nous a permis une certaine flexibilité dans notre échantillonnage.

En effet, notre questionnement d'origine s'adressait aux parents de jeunes enfants créatifs sur le plan du genre. Bien que nous n'ayons pas déterminé une limite d'âge précise, nous envisagions de nous entretenir avec des parents d'enfants mineur.e.s de moins de 14 ans¹²⁹. Notre expérience de terrain nous a cependant menées ailleurs. Les six parents avec qui nous avons eu la chance de nous entretenir étaient parents d'adolescents, voire même de jeunes adultes. L'âge des enfants au moment de l'entretien s'étendait de 13 ans à 19 ans. Dû à notre difficulté à recruter des participant.e.s, nous avons décidé de conserver tous les entretiens dans notre corpus de données d'analyse tout en construisant progressivement et rétroactivement nos hypothèses de recherche (Bernier, 2007 *in* Enriquez, 2013 : 73). Il nous semble donc pertinent de s'attarder, dans un premier temps, à décrire brièvement les difficultés de notre entrée sur le terrain, puisque celle-ci a infléchi notre réflexion théorique. Par la suite, il convient d'aborder le déroulement des entretiens à proprement parler, en s'intéressant particulièrement à la composition de notre échantillon. Puis, nous présentons notre démarche analytique et les principales limites de cette recherche. En dernier lieu, nous réfléchissons à notre position

¹²⁹ Au Québec, la personne mineure de 14 ans peut consentir seule et de manière confidentielle aux soins de santé. La personne de 14 ans et plus, citoyenne canadienne et domiciliée au Québec depuis au moins un an peut présenter une demande de changement de nom et de changement de la mention du sexe pour elle-même au directeur de l'état civil (site du Directeur de l'état civil du Québec, novembre 2017).

personnelle sur le terrain concernant notre implication formelle au sein de l'organisme *Enfants transgenres Canada*.

3.2.1 Une entrée sur le terrain mouvementée

Le parcours de cette recherche a été parsemé d'embûches et de plusieurs moments d'adaptation. Tel que mentionné, notre recherche visait, dans sa première mouture, à récolter les propos de parents de jeunes enfants s'identifiant autre que selon la mention de sexe qui leur a été assignée à la naissance. Nous avions comme objectif de mettre en lumière les pratiques éducatives spécifiques des parents auprès de leur enfant transgenre. Nous souhaitons notamment interroger leur représentation de la binarité de genre : inscrivent-ils dans leurs pratiques éducatives une critique de la cisnormativité ? Afin de réaliser notre recherche, nous tourner vers l'organisme *Enfants transgenres Canada* s'est avéré une évidence. Notre premier contact avec l'organisme a eu lieu dès les tous débuts de notre maîtrise, lors d'une rencontre non-officielle avec la présidente de l'organisme. Nous y avons appris que les membres de l'organisme *Enfants transgenres Canada* se réunissent mensuellement dans les locaux de l'organisme familial *Famijeunes*. Nous voulions donc faire de l'observation lors de ces réunions, mais cela ne s'est pas avéré possible. Nous avons dès lors compris que les parents membres de cet organisme – et surtout leurs enfants – constituent une population particulièrement vulnérable et que notre position d'étudiante de maîtrise, étrangère du milieu et étrangère pour le milieu, n'était pas favorable à une présence lors de ces rencontres mensuelles.

Suite à ce premier contact avec l'organisme, afin de diversifier notre échantillon, nous avons contacté d'autres actrices et acteurs du milieu afin d'obtenir de l'information et d'évaluer les possibilités alternatives de recrutement de participant.e.s. Immanquablement, nous étions à chaque fois réorientées vers l'organisme *Enfants transgenres Canada* : il va sans dire que son rôle auprès des familles et de la communauté est indiscutable. En mars 2015, nous avons donc rencontré Annie Pullen-Sansfaçon, vice-présidente et membre fondatrice de l'organisme, professeure agrégée à l'école de travail social de l'Université de Montréal. C'est également elle qui a mené le projet de recherche en action sociale qui est au fondement de la création de l'organisme *Enfants transgenres Canada*¹³⁰. Lors de cette rencontre, Mme Pullen Sansfaçon s'est montrée ouverte à diffuser une invitation à participer à notre recherche aux parents membres

¹³⁰ Pullen Sansfaçon, Annie, (2012).

de l'organisme en temps et lieux. Au mois d'octobre 2015, certificat d'éthique et canevas d'entretien en main, nous avons contacté de nouveau la vice-présidente afin qu'elle diffuse notre lettre de sollicitation. Notre demande a dû être acheminée au conseil d'administration et son traitement a nécessité plusieurs mois : de longs mois d'attente silencieuse. Étant toujours sans nouvelle, nous avons relancé Mme Pullen Sansfaçon au mois de février 2016. Notre demande a finalement été acceptée par le conseil d'administration et notre lettre d'invitation à participer à la recherche a été diffusée exclusivement sur le groupe *Facebook* secret des membres de l'organisme, une seule fois, le 1^{er} mars 2016. La lettre de sollicitation se trouve à l'annexe 2.

Suite à cette diffusion, quatre mères sont rapidement entrées en contact avec nous afin de nous communiquer leur vif intérêt à participer au projet. Les autres participant.e.s sont entré.e.s en contact avec nous par des intermédiaires; un échantillonnage que l'on pourrait qualifier de « boule de neige » et d'opportuniste, une méthode préconisée également par la sociologue Krysti Ryan lors de sa recherche doctorale portant sur les mères d'enfants non-conformes à leur genre assigné à la naissance et qui se révèle efficace lorsque avec ce type de population :

« Due to the relatively small size of my target population, participant recruitment was opportunistic and achieved through a chain referral, or snowball, sampling method which has been proven to be useful in accessing difficult-to-locate or marginalized populations » (Lofland & Lofland, 1995 *in* Ryan, 2016 : 4)

Notre terrain s'est donc déroulé de la fin mars à la fin avril 2016. Un entretien *in extremis* a eu lieu au début du mois d'octobre. Alors que nous avons déjà procédé à la retranscription des verbatims et débuté l'analyse, nous avons néanmoins accepté ce dernier entretien puisqu'il apportait une hétérogénéité intéressante et peu présente à notre corpus : il s'agissait de l'expérience d'un père. Les entretiens ont duré entre une heure quinze et deux heures. Les participant.e.s habitaient toutes et tous la région de Montréal et ses environs. Les rencontres ont eu lieu dans des endroits choisis par les participant.e.s. Bien que nous proposons une rencontre dans un bureau de l'université – donc un environnement calme et intime – nous avons dû nous accommoder à l'horaire des participant.e.s. Un horaire chargé par le travail et les tâches de la vie quotidienne, et ponctué par l'accompagnement de leur enfant lors de fréquentes visites chez divers.e.s spécialistes. Ainsi, deux rencontres ont eu lieu sur les lieux de travail des participant.e.s, une rencontre a eu lieu directement chez la personne, deux autres ont eu lieux dans des bureaux réservés pour l'occasion (l'un directement à l'université de

Montréal et l'autre dans une bibliothèque près de chez la participante). La dernière rencontre a eu lieu dans un lieu public.

Le certificat d'éthique de la recherche, comportant les droits et l'implication du consentement, a été envoyé aux participant.e.s préalablement par courriel. Ce document a été imprimé en deux copies et lu avec les participants avant le début de l'entretien. Un guide d'entretien semi-structuré a été utilisé afin de retracer l'expérience du parent. La grille a été conçue selon des grandes thématiques, soit l'importance du genre dans le projet parental, l'éducation d'un enfant créatif.ve sur le plan du genre, le rapport aux autres, le rapport à la cause et l'écho de la situation de leur enfant avec leur propre situation¹³¹. Le but était de révéler la trajectoire personnelle des parents par rapport à l'identité de genre ainsi que la signification et les interprétations reliées à la situation spécifique : soit de définir leur lecture de la réalité et le changement opéré au niveau identitaire. Avec le consentement des participant.e.s, les entrevues ont été enregistrées numériquement en vue d'une retranscription intégrale.

3.2.2 Constitution de l'échantillon

Pour notre recherche, nous n'avions aucun autre critère spécifique que celui d'être parent d'un enfant transgenre/créatif.ve sur le plan du genre. Force est de constater la relative homogénéité du profil des participant.e.s s'étant porté.e.s volontaires pour notre recherche : tous les parents de notre étude sont cisgenres, s'identifient comme hétérosexuels, font partie d'une classe socio-économique moyenne à supérieure et ont un niveau d'éducation élevé. Plus précisément, trois des personnes participantes possèdent un diplôme universitaire d'études supérieures (deux ont une maîtrise et une détient un DESS) et deux sont titulaires d'un baccalauréat. Cette conjoncture n'est pas unique à notre recherche : Ryan rapporte des résultats semblables dans son recrutement: « [d]espite attempts to recruit a diverse array of respondents, participants in this study are a largely homogeneous and socially privileged group. All mothers in this study are cisgender, and the overwhelming majority are white, middle class, heterosexual and well educated » (Ryan, 2016: 4). Plus encore, cette homogénéité du profil des parents qui participent à ce type de recherche peut s'expliquer par le fait que leur statut social privilégié favorise une inclination à participer à une recherche universitaire :

« This demographic profile is reflective of the types of social privilege that would allow [parents] to devote time to participation in research on their child's gender experience on top of the additional demands that navigating childhood gender nonconformity places on

¹³¹Ces sous-catégories ont été rassemblées en trois grands axes, qui seront présentés dans la partie suivante portant sur la démarche analytique. Par ailleurs, le guide d'entretien se trouve en annexe 3.

parenting labor. Additionally, the demographics of parents in this study are consistent with parents who would be in the best position to access the resources and information necessary to support and advocate for their child's gender difference » (Ryan, 2016 : 4).

Il s'est également avéré que le sens de la transition des enfants de cinq de nos participant.e.s était d'une mention de sexe assignée à la naissance féminine (AFAB pour *assigned female at birth*) vers une identité affirmée masculine (FtM). L'âge moyen du *coming out* de l'enfant de ces cinq participant.e.s était 16 ans, le plus jeune ayant annoncé sa transidentité à son parent à 14 ans et le plus vieux à 19 ans. Une de nos participantes se démarque des cinq autres sur ces deux aspects : premièrement, le sens de la transition de son enfant est d'une mention de sexe masculin assignée à la naissance (AMAB pour *assigned male at birth*) vers l'affirmation d'une identité féminine (MtF). Deuxièmement, nous ne retrouvons pas la même idée de *coming out* de la part de son enfant : il s'agit plutôt d'une prise en charge médicale reliée au mal-être de son enfant dans son sexe assigné à la naissance. L'enfant était aussi nettement plus jeune - 8 ans - lors de la transition. Cette carrière de parents d'enfant transgenre est notablement différente des autres, mais similaire à ce que l'on peut trouver dans la littérature que nous avons présentée. L'entretien avec cette participante est analysé comme les autres et des points de comparaison sont dressés avec l'expérience similaire des cinq autres participants.

Les parents de jeunes enfants n'ont pas répondu à notre appel à participation¹³². Le fait d'avoir principalement des parents d'enfants adolescents et jeunes adultes permet de mettre en lumière l'expérience plus particulière des parents d'adolescents et de jeunes adultes au Québec, expérience dans laquelle nous trouvons une dynamique différente de celle de recherche portant sur l'expérience des parents d'enfants plus jeunes (Pullen Sansfaçon, 2013[2012]). Il est en outre intéressant de constater que notre corpus d'entretiens se constitue presque exclusivement (5 participant.e.s sur 6) de parents d'enfants dont le sens de la transition est d'un sexe assigné à la naissance féminin (AFAB) à une identité masculine (FtM). Tel qu'il en a été discuté au premier chapitre, les personnes trans FtM étaient complètement absentes et non-reconnues dans les premiers écrits sur le sujet et chez les filles, les comportements non-conformes au sexe assigné à la naissance lors de l'enfance n'étaient pas un sujet d'intérêt jusque très récemment. Là se situe peut-être l'une des forces de notre recherche : adresser une réalité encore bien peu traitée.

¹³² Dans l'analyse, nous réfléchissons tout de même à la particularité de la constitution de notre échantillon et nous tirons quelques filons explicatifs possibles.

3.2.3 La situation d'entretien

Méthodologiquement, nous avons privilégié une approche qualitative basée sur la passation d'entretiens individuels semi-directifs. Ce choix allait de soi, puisque le moment créé par la situation d'entretien permet d'instaurer un réel dialogue entre la chercheuse et le parent, et que c'est dans l'échange que l'expérience du parent se révèle :

« Ainsi, s'instaure en principe un véritable échange au cours duquel l'interlocuteur du chercheur exprime ses perceptions d'un évènement ou d'une situation, ses interprétations ou ses expériences, tandis que, par ses questions ouvertes et ses réactions, le chercheur facilite cette expression, évite qu'elle s'éloigne des objectifs de la recherche et permet à son vis-à-vis d'accéder à un degré maximum de sincérité et de profondeur » (Van Campenhoudt et Quivy, 2011 : 170)

En situation d'entretien, il s'est avéré que les questions précises de notre grille ont été peu mobilisées. Dans la mesure du possible, nous avons tenté de créer une situation similaire lors de chaque entretien mené¹³³. Pour ce faire, nous avons veillé à ne pas demander trop d'informations lors de la prise de contact initiale : lorsque le parent nous révélait quelque information pertinente via courriel ou conversation téléphonique, nous les prenions en note dans notre carnet afin de pouvoir y revenir subséquemment lors de l'entretien à titre de relance si nécessaire. Chaque entretien a débuté de la même manière : nous avons par exemple demandé au parent de nous « parler un petit peu de la situation », de « faire une petite mise en contexte générale ». En débutant le dialogue par une question aussi ouverte et évocatrice, nous souhaitons octroyer au parent une large marge de liberté lui permettant de déployer sa vision de la réalité et de nous l'offrir « dans les mots qu'il souhaite et dans l'ordre qui lui convient » (Van Campenhoudt et Quivy, 2011 : 171). Ce moment a été propice afin de voir comment le parent explique la situation dans ses propres mots et d'identifier l'information qui est jugée comme étant pertinente de nous partager. Cette narration introductive, appelant à une restitution biographique des évènements, nous a également permis de prendre conscience du vocabulaire employé par le parent et de repérer des éléments pertinents afin de relancer la discussion sur une thématique précise. Le fait de situer nos questions subséquentes dans le discours du parent et d'utiliser ses propres mots contribue également à forger le lien de confiance, puisque le parent se sent écouté.

Lors de nos entretiens, nous avons vite constaté que, non seulement nous étions en position d'observation de la personne participante, mais nous étions tout à la fois observée et analysée.

¹³³ Nous discutons des failles dans la section portant sur les limites de notre recherche.

Tey Meadow (2013), lors de son étude ethnographique auprès des familles comportant un enfant transgenre ou significativement non-conforme sur le plan du genre, a réfléchi à cette dynamique particulière où la chercheuse et la personne participante « [are] studying each other » :

« But it was clear to me that it mattered to my research subjects just who and what I am. They engaged in intentional labor to decipher my identity, relationship to communities with which they identified, and political perspective on their choices to facilitate gender nonconformity in their children. In short, they returned my gaze, and the ways they did so were themselves valuable data on how individuals make sense of gender in others, and how that sense-making affects interactions and relationships » (Meadow, 2013 : 472)

Cette observation du parent à notre égard était bien souvent formalisée en début d'entretien, alors que celui-ci nous demandait tout bonnement ce qui nous amenait à nous intéresser à cette question. Nous justifions à ce moment notre intérêt sociologique pour le sujet et mettons au clair que notre objectif n'était pas de chercher une cause à la transidentité de leur enfant, mais plutôt de s'intéresser à leur expérience personnelle en tant que parent. Les participant.e.s rencontré.e.s nous ont tous remercié de nous intéresser à la question et ont mentionné un intérêt à lire notre recherche une fois celle-ci complétée.

Notre position originelle d'*outsider*¹³⁴ nous a permis de nous mettre à distance avec des rôles d'intervenante ou de militante qui auraient pu nous être attribués par les parents que nous avons rencontrés. En effet, enquêtant sur une population vulnérable, les parents qui ont accepté de participer à notre recherche l'ont fait avec un enthousiasme marqué et une volonté de contribuer à faire changer les choses dans un domaine auquel ils accordent de l'importance (Van Campenhoudt et Quivy, 2011 : 168). Dès lors, nous étions en quelque sorte imputée de la responsabilité de rendre justice à la situation de leur enfant. Certains parents nous considéraient en outre comme détentrice de certaines réponses, d'ordre politique ou encore étiologique, quant à la non-conformité au genre de leur enfant. Il y a un danger de confusion des rôles lorsque la chercheuse devient un repère pour la personne participante (Lelubre, 2013 : 20). Nous avons donc veillé à nous mettre à distance de ce rôle social en réitérant notre statut d'étudiante et le fait que nous avons « plein de questions, mais aucune réponse ». De ce fait, nous avons adopté une posture de naïveté, laissant aux parents le soin de nous expliquer certains termes même si nous les connaissions déjà et d'ainsi révéler leurs propres savoirs et

¹³⁴ Nous entendons ici *outsider* au sens où nous n'étions pas connues par les parents avant la situation d'entretien. Nous ne sommes ni membre de ce groupe, ni impliquée dans ce groupe au moment des entretiens.

leur manière de les articuler. Cela a également permis d'éviter que le parent prenne pour acquis que l'on sait, ce qui aurait évincé une partie du discours sur l'implication du parent et du soutien offert par le parent (par exemple, les descriptions des rencontres chez les divers spécialistes ou les procédures administratives du changement de la mention de sexe au niveau légal).

Finalement, il convient de reconnaître que les entretiens ont donné lieu à des moments d'émotivité. Bien que nous n'ayons rencontré les parents qu'une seule fois et non à maintes reprises, le moment d'entretien a constitué tout de même un cadre relationnel où l'engagement émotionnel de la chercheuse et des participant.e.s est bien présent et ne peut être nié :

« Les émotions ont une place particulière, d'une part parce que l'analyse du jeu des émotions participe à la compréhension des interactions et, d'autre part, parce que ce qui est de l'ordre de l'affectif du chercheur est un élément occulté dans la plupart des recherches sociologiques, alors que les émotions tiennent une place majeure dans la formation de son raisonnement » (Fernandez, 2005 : 78).

Les moments d'émotivité de la part du parent se sont traduits en signes plus ou moins évocateurs, allant d'épisodes de sanglots ayant duré une dizaine de minute aux changements de l'intonation de voix et au menton qui se crispe. Ceux-ci furent de puissants indicateurs des thématiques qui viennent ébranler le parent. Cette émotivité nous a permis de guider notre analyse de chaque discours en en illustrant les points charnières.

3.2.4 Démarche analytique

Afin d'analyser notre corpus d'entretien, nous avons intégralement retranscrit chacune des six entrevues réalisées. Afin de s'assurer de l'anonymisation, nous avons retiré un détail qui, quoique pertinent pour l'analyse, aurait compromis la confidentialité de la personne participante et de son enfant.

Notre propre méthodologie s'inscrit dans une approche qualitative inductive. Le processus inductif de codification menant à la réduction des données comportent quatre grandes étapes (Blais et Martineau, 2006). Premièrement, il s'agit de préparer les données brutes à l'analyse en aménageant individuellement chacune des entrevues, puis, en deuxième lieu, il faut procéder à une lecture approfondie et attentive afin de se familiariser avec le contenu. Nous avons d'ailleurs dressé un bref profil de chaque participant.e, que nous avons joint aux notes de terrain rédigées à la suite de chaque entretien. La troisième étape appelle à l'identification et la description des premières catégories en repérant des unités de sens pour lesquelles une étiquette a été créée. Pour ce faire, nous avons préféré une méthode « artisanale », consistant

à travailler sur un grand tableau comportant nos pré-catégories¹³⁵. Nous avons imprimé intégralement chaque entretien et divisé chaque unité textuelle afin de pouvoir la manipuler à travers notre cartographie manuelle. Il est à noter que, bien qu'à l'ère des logiciels d'analyse de données qualitatives tels que Atlas-Ti, nous avons tout de même décidé de procéder à une cartographie manuelle de notre corpus de données, non par méconnaissance, mais par choix. La quatrième et dernière étape du processus de codification, nous avons raffiné nos données et recherché de nouvelles sous-catégories. Au terme de ce processus, les données brutes sont réduites et intégrées à l'intérieur d'un modèle qui les résume et leur donne un sens.

Pour créer ce modèle qui donne sens à notre corpus de données, nous avons utilisé des thématiques et des sous-thématiques, qui ont émergé d'un codage *in vivo* et ont généralement été créées à partir des phrases ou du sens trouvé dans les portions de textes (Blais et Martineau, 2006 : 8) et ont été inspirées de notre canevas initial. Le processus d'analyse s'est fait en deux temps. Dans un premier temps, nous avons réorganisé les sous-catégories de notre canevas initial d'entretien selon trois thèmes traitant d'un sujet en particulier. Ces derniers ont émergé à l'issue du processus de réduction des données. Le premier axe concerne l'importance du genre dans le projet parental et s'attarde à la place du genre pour le parent et aux comportements genrés de leur enfant lors de l'enfance; soit le *avant*. Le deuxième axe porte sur le changement de statut du parent en interrogeant la transition de l'enfant, soit le moment et le déroulement du *coming out*, le deuil¹³⁶ entamé par le parent et son interprétation personnelle de la situation vécue par son enfant. Ce deuxième axe vise à organiser le *pendant* tel que vécu par le parent. Le troisième et dernier axe traite de l'engagement du parent auprès de son enfant par son rapport à la cause, ses relations avec son propre entourage et celui de l'enfant, l'évolution de la relation parent-enfant et sa réflexivité sur la cisnormativité sociale, ce que nous qualifions d'*après*.

¹³⁵ Par pré-catégorie, nous entendons les catégories qui nous étaient apparues dès la situation d'entretien et le processus de retranscription : les catégories qui, intuitivement, nous sont apparues comme étant importantes. Bien que ces catégories aient évolué au fil du temps, ce sont quand même celles-ci qui ont guidé la première codification de notre analyse.

¹³⁶ Alors que nous éprouvions des réticences *a priori* à l'emploi du mot « deuil », ce sont les parents eux-mêmes qui l'ont utilisé d'emblée afin de nous décrire leur vécu. Bien que ce terme ne soit pas représentatif de l'expérience de tous les parents et que plusieurs pourraient être en désaccord avec son emploi, nous avons néanmoins pris la décision de le conserver pour l'analyse, puisqu'il ressortait comme un thème qui, quoiqu'inattendu, apparaissait très important pour les participant.e.s. Il s'agit d'un mot « indigène » (Beaud et Weber, 2003 : 267) qui revêt un sens profond pour le parent. Nous y reviendrons à la section 4.1.1.

Ainsi décontextualisés et recontextualisés, les extraits ont été amalgamés en un tout intelligible et porteur de sens (Descheneaux, 2007 *in* Enriquez, 2013 : 90). Parallèlement à ce processus de restructuration de l'expérience parentale en grandes thématiques, deux outils principaux d'analyse, soit les notions de « carrière » et d'« épreuve », ont émergé plus clairement. C'est ainsi que, dans un deuxième temps, nous avons organisé nos données autour de ces filons analytiques.

3.2.5 Limites de la recherche

Nous identifions deux limites principales à notre recherche. La première concerne la population de référence retenue dans notre recherche, soit la composition de notre échantillon. La deuxième concerne les situations d'entretien à proprement parler.

La première limite est la plus importante de notre recherche et comporte plusieurs aspects. Nous avons préalablement décrit la constitution de notre échantillon qui s'est trouvée à être plutôt homogène, tant au niveau des caractéristiques sociales de nos participant.e.s que de l'âge et du sens de la transition de leur enfant. D'emblée, nous reconnaissons que nos résultats sont situés dans une perspective qui n'est pas intersectionnelle et que l'analyse laisse de côté plusieurs facettes des systèmes d'oppression multiples qui produisent et reproduisent les inégalités sociales (Bilge, 2009). D'une manière non-intentionnelle, notre recherche contribue donc, d'une certaine part, à invisibiliser encore une fois une population déjà marginalisée et vulnérable.

Il nous faut également reconnaître, *a posteriori*, que la lettre d'invitation à participer à notre recherche était en soi révélatrice de notre posture et était beaucoup plus évocatrice pour un certain type de parent que pour un autre. L'emploi du terme « créatif.ve sur le plan du genre » se voulait de prime abord plus inclusif et représentatif de notre recherche, et nous semblait être la manière la plus respectueuse d'aborder cette réalité. Or, notre choix de termes n'est pas neutre et a pu influencer les personnes à nous contacter ou à ne pas le faire, comme Pyne le souligne également lors de sa recherche doctorale :

« [...] it is also likely that my use of terms such as gender independent in recruitment materials shaped the participants who chose to respond, just as the use of a different term (such as gender identity disorder) would have also done » (Pyne, 2016 : 29).

De plus, notre lettre de sollicitation a été publiée à une seule reprise dans le groupe de l'organisme *Enfants transgenres Canada*. *Facebook* est un outil de réseautage fort intéressant, mais ce ne sont pas tous les membres de l'organisme qui utilisent cette interface. Dû au flot d'information important qui défile sur ce genre de groupe, la publication annonçant notre recherche a pu rapidement ne plus se retrouver à la une et sombrer dans les archives peu – voire jamais – consultées du groupe. Cet aspect était par ailleurs hors de notre contrôle. Aussi, notre lettre de sollicitation a été conçue et diffusée dans sa version unilingue francophone. Or, *Enfants transgenres Canada* est un organisme bilingue et se nomme *Gender Creative Kids Canada* dans sa version anglophone. Notre implication nous a appris que plusieurs familles anglophones sont des membres actifs de l'organisme. Il aurait donc été pertinent de traduire notre lettre de sollicitation en anglais afin de diversifier notre échantillon.

Bien que cela ne se pose pas réellement comme une limite en soi, notre champ d'analyse se limite à la population de référence retenue dans notre recherche, soit des parents qui attestent l'existence de la variance de genre durant l'enfance et qui lui octroient sa consistance sociale. Les parents rencontrés affirment une croyance, un intérêt et un engagement qui se traduit par leur adhésion à une association spécialisée¹³⁷. En passant par l'intermédiaire d'un organisme engagé et militant afin de procéder à notre recrutement, nous nous intéressons *de facto* à des familles impliquées, qui font advenir socialement la catégorie d'enfant transgenre. « As such, this analysis is limited to only those parents who self-identify as supportive of their child's gender difference » (Ryan, 2016 : 4).

La deuxième limite est liée aux variations contextuelles présentes lors des entretiens. Notre tout premier entretien a eu lieu sur les lieux de travail de la personne participante, soit des bureaux à aire ouverte. Bien que la personne participante nous ait mentionné que ses collègues de travail étaient au courant de la situation de son enfant et qu'elle était très à l'aise de procéder à la réunion en ce lieu, nous ne nous sommes pas senties en pleine possession de nos moyens dans cet environnement que nous ne pouvions contrôler. De nombreux bruits sont venus parasiter notre enregistrement sonore et la retranscription s'est révélée parfois ardue. Une autre de nos rencontres a eu lieu dans un local que nous avons dû libérer avant la fin de l'entretien. Ce dernier s'est terminé dans un lieu public et il a donc été écourté. Une dernière situation d'entretien est venue nous ébranler : l'entretien s'est déroulé lors de la pause-dîner de la

¹³⁷ Nous retrouvons là un trait caractéristique de la recherche consacré par Wilfried Lignier aux enfants et aux parents d'enfants considérés comme intellectuellement précoces (Lignier, 2010 : 99).

personne participante, dans un restaurant achalandé. L'entretien fût donc ponctué des allées et venues du personnel de service et des conversations des tables avoisinantes. Le contexte particulier de ces entrevues peut avoir une influence sur le discours du parent et donc sur les résultats.

3.2.6 Implication au sein de l'organisme *Enfants transgenres Canada*

Je tiens à terminer cette section sur la méthodologie par un bref retour sur mon implication auprès de la population d'étude. En avril 2016, j'ai obtenu un poste de coordonnatrice des formations au sein de l'organisme *Enfants transgenres Canada*, qui constitue le premier poste rémunéré de l'organisme. Alors que l'ombre d'un « conflit d'intérêt » se dressait à l'horizon – cela d'autant plus que l'une de mes participantes était présente lors de notre entrevue de sélection – j'ai tout de suite adressé cette situation avec cette participante et nous avons convenu de procéder à l'entretien avant mon entrée en fonction officielle au sein de l'organisme. Il a été entendu qu'il n'était pas éthique de faire du recrutement de participant.e.s en se servant de mon titre au sein de l'organisme, ce qui n'a pas causé problème puisque mon terrain était clos¹³⁸.

La position d'*outsider*, préalablement décrite en situation d'entretien, s'est également révélée factuelle lors de mes débuts dans l'organisme. En plus d'être cisgenre, je suis également la seule personne impliquée au sein de l'organisme qui n'a pas d'enfant. Mes intérêts ont donc été parfois questionnés par certain.e.s membres, qui étaient curieux.ses de mon parcours et de mes motivations à m'impliquer dans l'organisme. Si j'étais étrangère à ce milieu aux débuts, le fait d'être employée à l'organisme, de m'impliquer au-delà des heures rémunérées et de côtoyer des parents et leurs enfants m'a amené à tisser des liens avec certain.e.s. Mon statut d'étrangère s'est graduellement estompé et je me suis sentie de plus en plus acceptée par ce groupe. Je me qualifie donc d'alliée, soit « un[e] membre du groupe dominant ou majoritaire, qui rejette ou questionne l'idéologie dominante et combat l'oppression par un travail de soutien avec et pour la population opprimée » (Washington et Evans, 2000 *in* Enriquez, 2013 : 72).

Il n'est pas peu commun que les chercheur.e.s cisgenres s'inscrivant dans le domaine des études trans adoptent une position engagée par rapport à leur objet de recherche (Alessandrin,

¹³⁸ Notre dernier entretien s'est déroulé en octobre 2016. Or, cette personne nous a été référée par l'entremise d'un contact et aucun des deux n'est membre de l'organisme. Il n'y a donc pas présence de conflit d'intérêt.

2012b; Enriquez, 2013). Ainsi, bien que mon engagement sur le terrain ne soit pas partie prenante de cette recherche, autrement dit, que je n'ai pas mené une ethnographie ou une recherche participante (Alessandrin, 2012b), mon implication au sein de l'organisme *Enfants transgenres Canada* signe mon investissement sur le terrain d'une certaine partialité et affirme sans contredire ma position de chercheure engagée.

CHAPITRE 4

SOUTENIR SON ENFANT TRANSGENRE : UN NOUVEAU RÔLE SOCIAL, UNE NOUVELLE IDENTITÉ PARENTALE

« In the feedback loop between parent and child, the transgender or gender nonconforming child may be shaping the parent far more than the parent is shaping the child »¹³⁹

L'expérience du parent d'enfant transgenre est éminemment reliée au contexte social actuel – qui dessine les grandes lignes de cette expérience – et aux dispositions individuelles de chacun.e. Comme nous l'avons exposé aux deux premiers chapitres, le changement d'un paradigme pathologique à un paradigme affirmatif afin d'appréhender la transidentité est ce qui a permis d'envisager la transidentité comme un phénomène ayant une consistance sociale dès l'enfance. Cette prise en considération est aussi liée, notamment, à l'individualisation de la famille et à l'émergence d'une nouvelle conception de l'enfance et, par extension, du rôle du parent. Les valeurs de l'individualisme moral influencent différentes sphères de la vie familiale et refondent la conception de l'enfant comme un être à part entière, encouragé à faire usage de son libre arbitre et délié, dans une certaine mesure, des contraintes extérieures (de Singly, 1996; Déchaux, 2007). Si l'enfant transgenre s'érige comme modèle de cette auto-détermination de soi, l'acceptation de la transidentité se révèle souvent difficile pour le parent. Dans ce quatrième chapitre, nous plongeons donc directement au cœur de l'expérience du parent d'enfant transgenre : en quoi le fait d'apprendre que son enfant est transgenre est-il difficile pour le parent? Comment le parent fait-il sens avec cet événement et en arrive à soutenir son enfant? Autrement dit, comment devient-on « parent d'enfant transgenre » ?

Dans un premier temps, nous nous intéressons à la notion d'épreuve comme une manière de « saisir les structures historiques au travers des situations individuelles » (Martuccelli, 2006 : 12). Si tous – ou la plupart – des individus ne sont pas confrontés à l'épreuve de la transidentité de son enfant au cours de leur vie, nous considérons que celle-ci s'inscrit plus globalement dans l'épreuve de la famille (*Ibid.*). Cette notion permet de mettre en lumière la tension fondamentale, pour le parent, entre la tradition – soit la transmission d'un rôle assigné – et la modernité – soit l'embrassement des valeurs de l'individualisme contemporain. Par son auto-détermination identitaire, l'enfant transgenre vient générer une discontinuité, pour l'un de ses

¹³⁹ Ehrensaft, Diane (2011) « Boys will be girls, girls will be Boys: Children Affect Parents as Parents Affect Children in Gender Nonconformity », *Psychoanalytic Psychology*, Vol. 28, n° 4, p. 536

rôles assignés, dans le projet parental initial. Pour diminuer la tension vécue, le parent doit produire du sens avec cet évènement biographique. Si avons choisi de débiter l'analyse par la section portant sur l'épreuve, c'est qu'elle constitue, en quelque sorte, la prémisse à l'engagement du parent dans une carrière de parent d'enfant transgenre. Ces deux notions peuvent d'ailleurs être mises en parallèle et permettent toutes deux d'étayer cette modification de l'identité parentale; cette « conversion de soi » (Darmon, 2008b) en montrant comment le parent fait sens avec l'évènement de la transidentité de son enfant, et comment cet évènement refonde le rôle social et l'identité même du parent.

Dans un deuxième temps, nous mobilisons le concept de carrière afin de saisir le processus d'engagement du parent dans sa temporalité et de séquencer l'expérience vécue. Permettant une articulation fine entre les dispositions individuelles et le contexte social, le concept de carrière offre une prise de vue panoramique du phénomène social et permet une analyse de la trajectoire du parent en termes de séquences; de phases. Cette manière de présenter l'analyse permet de restituer une chronologie à la trajectoire du parent et de révéler les processus qui se cachent sous l'apparence naturelle que revêt, pour le parent, de soutenir son enfant transgenre. En rien naturel, l'engagement dans une trajectoire de soutien s'articule à la convergence d'un contexte social favorable et de dispositions individuelles. Nous explorons le déploiement de cette carrière, à partir de l'entrée officielle dans la carrière – soit le *coming out* ou la découverte de la transidentité de l'enfant - au réajustement du parent à un nouveau rôle social qui passe par une nécessaire période d'apprentissage.

Avant de débiter la lecture du chapitre analytique, nous voulons adresser une note à la lectrice ou au lecteur : dans le souci de faciliter la compréhension et d'alléger le corps du texte, nous avons joint un tableau sommaire des enquêtée.e.s en annexe 4. Ce tableau indique le prénom anonymisé de l'enquêté.e, son référent dans l'analyse, l'âge de l'enfant lors du *coming out* transgenre ou de la découverte de la transidentité, le sens de la transition, la présence ou non d'un *coming out* d'une orientation homosexuelle antécédemment à la transidentité et si l'enfant était identifié par le parent comme étant non-conforme, durant l'enfance, au concept de sexe qui lui a été assigné à la naissance. Néanmoins, il arrive fréquemment que nous réitérions certaines de ces informations directement dans le texte lorsque la mise en contexte est nécessaire.

4.1 L'ÉPREUVE DE LA TRANSIDENTITÉ DE SON ENFANT

Pour tenir ensemble les deux aspects – social et individuel – du phénomène, nous avons décidé d'interroger, dans cette section « *l'épreuve* du parent d'enfant transgenre ». À la fois personnelle et sociale, l'épreuve est un défi historiquement et socialement produit (Martuccelli, 2009). Si la famille est l'une des huit épreuves constitutives de la modernité pour Martuccelli¹⁴⁰, la transidentité de l'enfant vient la décliner d'une forme assez particulière. Investi dans un rôle social fortement infléchi par le genre de son enfant, le parent vit la transidentité de ce dernier comme un événement marquant, un élément de rupture qui provoque une délimitation entre un « avant » et un « après » : une scission dans la biographie individuelle et dans l'expérience parentale. Il s'agit là de la manifestation de la tension constitutive de « l'épreuve du parent d'enfant transgenre ». Cette tension est constituée par la continuité/discontinuité du projet parental et elle rend saillante l'importance sociale et identitaire accordée au genre dans la relation parent-enfant. Cette tension traverse l'épreuve de la famille au sens où, particulièrement dans les sociétés individualisées où chaque membre est plus à même de ne pas respecter les rôles assignés et de s'autodéterminer, le projet idéalisé du parent (ici selon le « genre » en tant que rôle social assigné) et sa mise en acte génère une tension constitutive.

Dans un premier temps, nous explorons la tension vécue, au niveau individuel, entre la discontinuité et la continuité du projet parental initial. La notion de « deuil » est explorée : cette tension peut être vécue par le parent comme un « deuil » du projet parental initial, une discontinuité qui se matérialise plus concrètement dans l'acceptation du changement de prénom de l'enfant et le « deuil » du prénom donné à la naissance. Les concepts de carrière et d'épreuve peuvent être mis en parallèle dans notre analyse : ainsi, cette tension est ce qui caractérise principalement la première phase de la carrière, où le parent s'engage auprès de son enfant. Dans un deuxième temps, afin de réduire cette tension fondamentale, les parents tentent de remettre en continuité leur projet parental, soit de mettre en continuité la transidentité de l'enfant en créant un univers de sens. Nous mettons donc en lumière les

¹⁴⁰ On retrouve là peu ou prou la tension fondamentale qui traverse l'épreuve type de la famille telle qu'envisagée par Martuccelli (2006). La famille contemporaine est traversée par une tension entre les « obligations morales et les fidélités éthiques » (Martuccelli, 2006), que nous envisageons ici comme une tension entre le respect des rôles assignés et la valorisation des trajectoires individuelles de chacun des membres de la famille, dès lors toujours susceptibles de mettre à l'épreuve ces rôles assignés. Si la notion d'épreuve de Martuccelli est un outil d'analyse pertinent, la manière dont le sociologue caractérise les tensions nous paraît rigide et la manière dont nous en faisons usage se décale de cette conception plutôt rigide. Or, l'épreuve du 'parent d'enfant transgenre' s'inscrit néanmoins dans cette grande tension au sein de la vie familiale qui traverse et façonne l'individu moderne.

stratégies déployées afin de produire du sens avec la transidentité de leur enfant. Les stratégies de relecture biographique et de rationalisation peuvent permettre de résoudre l'épreuve vécue en créant de la cohérence. Ces stratégies sont d'ailleurs les principaux éléments des deuxième et troisième phases de la carrière, où le parent apprend et s'ajuste.

4.1.1 Le sentiment de deuil généré par la tension entre continuité et discontinuité

La notion de deuil (*grief*) est fréquemment rencontrée dans la littérature concernant l'expérience des parents d'enfants transgenres (Brill & Pepper; 2008; Pearlman, 2006; Wahlig, 2015; Wren, 2002). Si nous avons cherché à nous éloigner, en situation d'entretien, de ce terme pouvant être perçu comme péjoratif en l'absence de mort réelle de la personne aimée (Lavoie & Côté, 2015), chacune des personnes rencontrées dans le cadre de notre recherche a abordé cette thématique du deuil. Ces moments de partage étaient souvent chargés d'émotion, appelant à une sensibilité et une empathie singulières dans la conduite des entretiens et dans l'analyse subséquente qui en est faite.

Dès les tous débuts de l'analyse, le deuil est apparu dans les récits des individus interviewés comme l'un des grands éléments constitutifs de l'épreuve vécue (Martuccelli, 2006 : 13). Ce deuil, c'est d'abord celui de la représentation que le parent se fait de son enfant et de la relation parent-enfant; c'est le deuil du projet parental initial, tel qu'envisagé à l'aune du genre présumé de l'enfant. Plus concrètement, ce deuil est celui du prénom : choisir un prénom est l'une des premières tâches accomplies par le parent dans son nouveau rôle social. Comme nous l'avons déjà abordé, le genre est le plus souvent une composante majeure et déterminante de la relation parent-enfant, modifiant les attentes et la perception du parent par rapport à son enfant. En effet, « [...] dès sa naissance, et même avant, l'enfant est pensé, projeté, et agi en tant que fille ou garçon par ses parents, et plus largement par son entourage familial et extra-familial » (Rouyer et Zaouche-Gaudron, 2006 : 27). Le sexe assigné à la naissance devient un élément constitutif de l'identité de l'enfant, revêtant – souvent inconsciemment – une importance fondamentale pour le parent.

Deuil du projet parental initial

Plusieurs auteures se sont déjà intéressées au sentiment de perte, voire de deuil vécu par les parents (Brill & Pepper, 2008; Norwood, 2012; Pearlman, 2006; Wahlig, 2015; Wren, 2002), comme nous l'avons abordé au deuxième chapitre. Pour notre part, afin de questionner ce qui caractérise ce sentiment de deuil, nous avons, lors de nos entretiens, interrogé les attentes

genrées des parents lors de la grossesse. Chez la plupart des parents (cinq parents sur six), le sexe du bébé était ainsi une information connue en cours de grossesse. Pour trois parents en particulier, les attentes étaient fortement genrées, et le sexe assigné correspondait à ce qu'ils désiraient par rapport à leur projet parental :

« AA: Est-ce que quand vous avez eu vos deux filles, est-ce que ça a été important pour vous en tant que père, en tant que couple aussi, le sexe du bébé ?

A : Ouais, moi je voulais des filles, ouais, ouais. Ouais parce que je me disais bon, j'ai grandi dans un monde de cousines, j'ai pas beaucoup de cousins, surtout des cousines [...] je jouais beaucoup avec des filles dans la parenté, pis je me disais: "Ah, ça serait le fun comme père d'avoir des filles", c'est différent. On dirait que ça justifiait un peu plus la tendresse envers un enfant d'avoir une fille, d'exprimer plus ça » (Antoine)

« [M]oi, je voulais une fille. Je voulais une fille, et le papa voulait une fille. Je voulais une fille, r'garde, je priais pour une fille – en fait, je priais pour un bébé en santé – mais ma deuxième prière, c'était une petite fille. Pourquoi ? Parce que ma perception c'était qu'un gars, c'est pas mal plus compliqué, c'était plus turbulent, c'était plus rock and roll, ok. [...] Quand j'ai eu une fille là, j'étais super contente » (Élaine)

« [J]e voulais absolument avoir des filles, je voulais tellement pas de garçon, je faisais des jokes plates là-dessus, je disais: "Ah, je veux pas rater ma famille", je voulais rien savoir des petits garçons, je voulais des filles [...] pis mon mari me disait: "Non, je veux pas avoir de gars, je ne saurais pas quoi faire avec un gars, je voudrais avoir des filles" » (Claire)

Si l'on veut avoir un « petit garçon » ou une « petite fille », c'est bien parce que l'on considère qu'être un garçon ou une fille ne signifie pas la même chose. Élément constitutif du rôle social du parent, le genre infléchit donc très tôt les attentes du parent quant à son projet parental. Une seule de nos participantes n'a pas voulu connaître le sexe du bébé lors de la grossesse :

« [M]es deux grossesses, j'ai pas voulu savoir, je voulais que ce soit une surprise, comme je voulais le voir de moi-même. Pis t'sais, quand j'ai eu mes enfants dans mes bras, j'ai même pas pensé regarder là. T'sais, tu regardes y'a tous ses doigts, t'sais y'est correct, y'a tous ces morceaux, ah qu'il est beau, qu'il est beau! Ah, c'est vrai! C'est un gars ou une fille ? Pis tu regardes. T'sais, ça été super long avant que je regarde » (Andrée)

Alors même qu'elle ne souhaitait pas connaître le sexe de son bébé à naître, cette mère interprétait les mouvements intra-utérins de son enfant à la lumière du genre anticipé :

« Tout le temps de ma grossesse, j'étais sûre – ben quand qu'il a commencé à bouger, "C'est sûr c'est un gars", il jouait du football toi là, c'était fou. Faque elle, j'ai été étonnée que ce soit une fille. C'est drôle hein » (Andrée)

Ne pas connaître le sexe du bébé est donc, dans le cas d'Andrée, une mise en suspens provisoire, une « surprise » à venir plutôt qu'un désir de contourner les représentations « ordinaires » du féminin et du masculin (Pélage *et al.*, 2016 : 35).

De prime abord, c'est le parent qui sait, avant l'enfant lui-même, le genre de ce dernier. Le genre de l'enfant ne devient une composante de son identité qu'à travers ses relations interpersonnelles, façonnées par les univers socialement constitués du « féminin » et du « masculin ». Apprendre que son enfant est transgenre, pour un parent, c'est se trouver devant l'évidence que l'on s'est trompé : « Now the parents who thought they knew their child's gender status may be confronted with new information when they hear from their child that they have it wrong – I am not the girl (boy) you thought I was » (Ehrensaft, 2011 : 536).

Dans les mots d'Élaine, le sentiment de deuil est lié à la perte de l'idée entretenue à propos de l'enfant; cette idée au cœur du projet parental, façonnant les attentes :

« En bout de ligne, je pense qu'il faut que t'acceptes de laisser partir l'idée que t'avais de l'enfant pour accueillir l'enfant lui-même. Pis... l'idée, c'est fort, l'idée c'est fort. Parce que l'idée, c'est toute la romance que tu te mets avec. Pis c'est aussi la promesse » (Élaine)

Plus globalement, le parent peut se sentir endeuillé de la relation parent-enfant genrée qu'il partageait avec son enfant. Claire a dû faire le deuil de la « complicité mère-fille » qu'elle avait avec son enfant.

L'épreuve du deuil vécue par les parents est liée à la perte de l'image qu'ils avaient de l'enfant depuis sa naissance (Robinson *et al.*, 1989 *in* Wahlig, 2015 : 312). Cela rend pénible, chez certains parents, le fait de se remémorer des souvenirs d'enfance. En témoignent les photographies de son enfant qu'Antoine décide de ne plus regarder, trouvant cela trop éprouvant émotionnellement. Ève, quant à elle, en a jeté plusieurs alors qu'elle travaillait à « enterrer [son] garçon ». Ainsi, les concepts de sexe et de genre « are perhaps so integral to personal identity that a change in one or both of them causes family members to feel that the person has fundamentally changed » (Norwood, 2012 : 84). Penser un individu, en l'occurrence son propre enfant, en dehors de la catégorie de genre qui lui a été assigné à la naissance bouleverse la cohérence biographique du rôle social du parent.

« *Ton nom me manque* »

Élément central de l'identité personnelle (de Singly, 2014 : 30), le prénom n'est plus gage de transmission générationnelle dans les sociétés occidentales contemporaines (Lemieux, 2005). Le choix du prénom s'inscrit dans un processus d'individualisation de l'enfant et est associé au désir d'enfant, à la grossesse et à la naissance : « [à] travers la recherche du nom qui sonne bien et qu'on imagine en différents lieux, c'est déjà un ensemble de relations aux autres qui est

envisagé pour l'enfant dans l'espace et le temps » (Ibid. : 170). Il en va d'une forme de tradition que de nommer son enfant; la transmission d'une certaine lignée. Tous les parents rencontrés ont choisi un prénom genré, et non pas un prénom épïcène, pour leur enfant. Les prénoms correspondent nettement à un prénom masculin dans le cas d'Ève, dont l'enfant est AMAB et à un prénom féminin dans le cas des cinq autres parents, dont les enfants sont AFAB. Le choix du prénom, inhérent au travail de préparation du parent à son nouveau rôle social, est ancré dans une conception différentialiste des genres et agit comme opérateur de sexuation efficace (Pélage *et al.*, 2016 : 33). Lors de la naissance, l'appartenance du nouveau-né à l'univers masculin ou féminin est formalisée d'emblée par l'inscription du sexe envisagé comme « biologique »¹⁴¹ sur le certificat de naissance et elle est renforcée par le prénom même de l'enfant. Par la symbolique qui lui est attribué, le prénom performe (Butler, 2006[1990]) l'identité de l'enfant en sous-entendant une identité de genre. Ce processus de nomination catégorise socialement l'individu et institue une identité sociale :

« Par cette forme tout à fait singulière de *nomination* [sic] que constitue le nom propre, se trouve instituée une identité sociale constante et durable qui garantit l'identité de l'individu biologique dans tous les champs possibles où il intervient en tant qu'agent, c'est-à-dire dans toutes ses histoires de vie possible. [...] Le nom propre est l'attestation visible de l'identité de son porteur à travers les temps et les espaces sociaux, [...] » [Bourdieu, 1986 : 70] »

Le fait de changer de prénom vient donc modifier l'identité sociale de l'enfant et marque une rupture « à travers les temps et les espaces sociaux » pour le parent, reflétant cette tension entre la tradition et la modernité; entre le fait de nommer son enfant et le fait qu'il s'auto-nomme lui-même. « Hier » devient le temps d'une identité qui n'existe plus, mais dont les souvenirs sont constitutifs de l'identité du parent :

« “Je m'ennuie de [prénom à la naissance], je m'ennuie de ce qu'on a vécu, je peux pas rayer toute (*pleurs*), toute cette enfance-là, t'étais [prénom à la naissance], qu'on a choisi. Que quand on parle d'elle au passé, c'était [prénom à la naissance]. Aujourd'hui, demain, t'es [prénom actuel], y'a pas de problème avec ça. Mais hier, reste [prénom à la naissance]” (*pleurs*) Ça c'est quelque chose que j'arriverai pas à faire, de modifier mes souvenirs » (Véronique)

Ce deuil du prénom est inhérent au choix d'un nouveau nom. Chez Ève, mère de l'enfant le plus jeune de notre échantillon, le nouveau prénom est la version genrée féminine du prénom ayant été attribué à la naissance. Chez deux participant.e.s, le nouveau prénom évoque l'ancien (initiales, sonorité) alors que chez les autres, le prénom choisi par l'enfant ne fait pas écho à celui ayant été jadis choisi par les parents. Somme toute, ce nouveau nom marque un

¹⁴¹ Nous employons les guillemets puisque, comme nous en avons discuté au premier chapitre, le sexe dit « biologique » ne se réduit pas à la binarité socialement instaurée.

changement dans l'identité de la personne et appuie une distanciation d'avec ses attributs (concept de sexe dit « biologique », prénom donné à la naissance) appartenant maintenant à une autre vie, à un passé qui, sans devenir nécessairement tabou, reste derrière soi. Chez tous les participant.e.s interviewé.e.s, le choix du nouveau prénom a été fait par l'enfant lui-même, sans implication du parent :

« C'est lui qui l'a choisi. Quand on en a parlé, c'était [ce prénom-là], il n'y avait pas d'autre chose » (Claire)

« [J]e n'ai pas aimé le prénom, mais là je m'y habitue, et là, ça va [...]. C'est elle [qui a choisi le prénom]. C'est bizarre hein, ne pas avoir choisi le prénom de notre propre enfant. Je trouve ça bizarre, mais... ça aussi, ça va mieux maintenant, le deuil est fait » (Ève)

Par ce changement de prénom, les parents d'enfants transgenres « may also grieve a loss of family identity, particularly if their transgender child changes their surname or a birth name that has special meaning » (Zamboni, 2006 *in* Wahlig, 2015 : 313). Le prénom choisi par Ève pour son enfant avait une signification très forte, liée à un héritage familial et culturel. Pour elle, le changement de prénom « c'était, même aujourd'hui, c'est le plus grand deuil pour moi; le prénom que j'avais choisi pour mon enfant il est parti ». Éline, quant à elle, se rappelle avoir choisi le prénom de son enfant alors qu'elle n'avait que 7 ans. Plus qu'un changement de prénom, il s'agit également d'une modification des petits noms affectueux employés pour référer à l'enfant. Même si le parent rapporte que la relation avec son enfant est restée plutôt intacte suite à la transition, le changement du prénom et des surnoms affectueux participe au sentiment de deuil de l'ancienne identité de l'enfant et de la relation vécue :

« Tout est resté plutôt intact, on se voit aussi souvent, on parle vraiment à cœur ouvert autant qu'avant, mais je m'ennuie quand même de ce que j'avais avec ma fille [*pleurs, court silence*]. J'ai pas perdu un enfant, mais toute cette appellation-là, je ne sais pas pourquoi on y accorde autant d'importance. C'est vraiment spécial » (Véronique)

Ainsi, les parents ne sont pas confrontés à un deuil « réel » de leur enfant – et en sont conscients, comme on peut le voir dans le discours de Véronique –, mais au deuil des idées qu'ils s'en faisaient. Si le prénom a cette fonction d'instituer une identité sociale, il est également porteur du projet parental, comme le discours Éline tend à le suggérer :

« [L]e deuil du nom [...] c'est un deuil majeur. Pour toutes sortes de raisons, parce que dans le fond, je pense que le nom, tu le choisis, tu le rêves, tu passes des mois, des années voire, t'as un idéal, ok, pis cet idéal-là, tu finies par l'assigner à quelqu'un » (Éline)

Dès lors, le changement du prénom de l'enfant nous renseigne sur l'épreuve de la transidentité de l'enfant pour le parent. Pour Éline, « on fait tous le deuil du nom [...], le deuil du nom, il est dur à faire, il peut être un petit peu dur, ou ben ben dur, mais c'est un deuil majeur ».

Pourquoi le changement de prénom est-il un « deuil majeur » pour Éloïse et les autres parents interviewés? Par son auto-détermination et son autonominon, l'enfant transgenre renverse ce qui est vu comme étant le cours des choses, et dépossède le parent d'une tâche constitutive de son rôle social :

« [J'ai donné] beaucoup d'importance [...] au choix de ce prénom-là. Je le sens pas comme un refus pis un rejet, mais... j'ai pas participé au choix de [son nouveau prénom]. C'est la job des parents de donner un prénom à son enfant... » (Véronique)

« C'est un magnifique geste d'affirmation, mais il faut que t'aies la grandeur d'âme, je pense, ou l'humilité - pis c'est quelque chose qui vient un moment donné, de dire: "Ok, c'est pas un rejet de moi comme parent, c'est une affirmation de soi comme enfant". Pis ça, c'est merveilleux, mais c'est dur quand même » (Éloïse)

Le nouveau prénom se substitue à l'ancien, qui devient caduc, représentant dorénavant le tombeau¹⁴² d'une identité de genre que l'enfant met désormais à distance. Si l'enfant reste « le même », l'univers genré à travers lequel on l'envisageait depuis sa naissance (et même avant) a quant à lui changé. La scission opérée est nette : lors de l'entretien, la plupart des parents emploient le nom de naissance lorsqu'il est question du passé, d'« hier », du monde de « l'avant ». Pour deux mères – Claire, dont l'enfant débutait sa transition sociale, et Andrée, qui rapporte être encore dans le processus de « deuil » – on dénote d'ailleurs une certaine confusion dans l'emploi des prénoms. Nous y reviendrons lorsque nous exposerons la deuxième étape de la carrière, dans la prochaine section.

Plus concrètement, la transition légale, qui advient souvent des suites d'une demande formelle de changement de la mention de sexe et du prénom auprès du Directeur de l'état civil, marque une bifurcation (*turning point*) dans la nouvelle identité de l'enfant. Pour Éloïse, ce nouveau prénom « efface » l'ancien :

« D'avoir toute sa paperasse [au bon nom et au bon marqueur d'identité de genre], ça, c'est majeur... faque encore là, t'as un petit, t'sais en anglais, on dirait c'est *bittersweet*, parce que tu effaces, t'es en train d'effacer les traces de l'autre. Là, c'est ça que je suis en train de faire. Le certificat de naissance, y'écrase l'autre. Faque là, je suis en train d'effacer toutes les places où ce que [le nom donné à la naissance apparaît]... je l'efface pour le remplacer par [le nom actuel de son enfant] » (Éloïse)

Encore une fois, si l'enfant « reste la même personne », son ancien prénom devient le vestige d'une identité qui n'est plus; de cet « autre », comme le nomme Éloïse. Le nouveau certificat

¹⁴² Cette métaphore du tombeau nous est inspirée par le terme anglophone « *deadname* ». Employé comme nom, le « *deadname* » désigne le prénom de naissance d'une personne trans. Employé comme verbe, « *deadname* » désigne le fait de référer à l'ancien prénom de quelqu'un.e (« *deadnaming* », « *deadnamed* »).

de naissance se substitue à l'original : pris dans la binarité structurelle sociétale, les deux identités ne peuvent cohabiter que dans les souvenirs.

« [J]e vais pas me culpabiliser pour ça, mais... »

Si le sentiment de deuil est identifié comme la principale caractéristique de l'épreuve vécue par le parent, quelques-unes des personnes interviewées ont rapporté un sentiment de culpabilité sur lequel il nous semble pertinent de nous attarder brièvement. Suite à l'annonce de la transidentité, le parent cherche à donner sens à cette nouvelle. Cette tentative, que nous explorerons plus avant dans la prochaine section (4.1.2), peut conduire le parent à vivre un sentiment de culpabilité en s'imputant, notamment, la « faute personnelle »¹⁴³ de la transidentité de son enfant :

« [T]u te demandes si c'est ta faute, si... en tant que parent t'sais... qu'est-ce que t'as fait de mal... mais t'sais, moi je pense pas que... mais... j'ai entendu dire que c'était pas relié, mais je sais pas. Pis même si je savais, ça changerait rien, on peut pas revenir en arrière, on peut pas... [très émue] » (Andrée)

Les discours psychologiques dominants dessinent, depuis les années 1960 et 1970, le nouvel objectif des parents comme étant celui de révéler l'identité cachée de l'enfant (de Singly 2005 : 107). Si la « famille relationnelle » valorise un modèle de référence dont le primat du bien-être de l'enfant se pose comme impératif (*Ibid.*), le fait que l'enfant éprouve un inconfort dans son identité de genre peut générer, chez le parent¹⁴⁴, le sentiment d'avoir manqué à une partie de son rôle parental, et d'avoir failli à son objectif d'assurer l'épanouissement personnel optimal de son enfant¹⁴⁵. Pour Ève (E3), dont l'identité transgenre de l'enfant AMAB a été prise en considération dès 8 ans, la culpabilité est plutôt liée au fait de ne pas avoir soutenu son enfant d'emblée et d'avoir en quelque sorte réprimé – ou du moins, non encouragé – son identité affirmée. D'ailleurs, ce qu'Andrée (E4) a trouvé « le plus dur, c'est que ça faisait des années

¹⁴³ D'ailleurs, la notion d'épreuve comme opérateur analytique suppose, pour Martuccelli, « une conception particulière de l'acteur. Il est celui qui affronte l'épreuve, s'y mesure. [...] La vie sociale est de plus en plus marquée par des situations [...] qui, au-delà de leurs raisons structurelles, demandent aux individus de trouver la force et l'énergie nécessaires de faire face, au travers d'expériences d'autant plus douloureuses et solitaires qu'elles sont vécues comme des fautes personnelles » (Martuccelli, 2009 : 24).

¹⁴⁴ Si nous employons le terme « parent », nous tenons à spécifier que les personnes qui ont rapporté ressentir de la culpabilité sont trois mères.

¹⁴⁵ Ce que nous entendons ici n'est pas une condamnation du parent : au contraire, nous cherchons à mettre en lumière ce qui génère ce sentiment de culpabilité qui est constitutif de l'expérience de certains parents, en l'occurrence ici de certaines mères.

qu'elle [son enfant] était pas bien dans sa peau, t'sais ça faisait des années que mon enfant était malheureux [...] c'est ça dans le fond qui a été dur là [*pleurs*] ».

Le sentiment de culpabilité peut se fonder, dans le cas d'Ève et d'Andrée, sur une empathie pour la réalité de son enfant. Ce sentiment peut également être généré par la quête du parent de produire du sens avec la transidentité de son enfant. Ainsi, Véronique (E2), dont l'enfant AFAB a annoncé sa transidentité à 19 ans, affirme avoir choisi de « ne pas se culpabiliser pour ça », mais elle admet néanmoins s'être interrogée quant à l'impact de la réaction négative qu'elle a eue lorsqu'elle a appris qu'elle était enceinte d'une fille :

« [J]e crois qu'à cette première réaction-là - j'ai choisi de ne pas me culpabiliser - mais je crois qu'à cette première réaction-là, a sûrement modifié l'empreinte de mon enfant [...] peut-être que ça peut partir de là [...]. Je vais pas me culpabiliser pour ça, mais... peut-être » (Véronique)

Alors que cette causalité est assez improbable, cette mère a quand même vécu un certain sentiment de culpabilité relié à cette pensée qui, croit-elle, pourrait avoir influencé « l'empreinte » de son enfant.¹⁴⁶ Le fait qu'elle réitère à deux reprises qu'elle a « choisi de ne pas [se] culpabiliser », ne doit pas masquer l'essentiel : la lourdeur du « peut-être » qui vient terminer sa phrase et qui laisse planer un doute non-résolu quant à sa responsabilité, en tant que mère, d'avoir contribué indirectement à la non-cisnormativité de son enfant.

4.1.2 Produire du sens pour résoudre l'épreuve

Le lien entre le fait de faire du sens avec la transidentité de l'enfant et l'acceptation de la situation par le parent a été révélé dès les premières recherches : « the issue of acceptance (or not) is very closely bound up with how the parents make sense of their child's transgenderism » (Wren, 2002 : 389). La manière dont les membres de la famille produisent du sens quant à la nature et la cause de la transidentité du proche joue un rôle crucial dans leur bien-être personnel ainsi que dans l'acceptation et le soutien offert¹⁴⁷ (Lazarus & Folkman, 1984 *in*

¹⁴⁶ Le discours populaire sur les responsabilités de la mère quant à l'enfant à venir semble donc jouer un rôle dans ce sentiment de culpabilité : « [l]a médicalisation croissante de la grossesse [...] donne aux mères de multiples prises pour se persuader qu'elles ont commis une faute qui pourrait être responsable d'éventuels problèmes chez l'enfant » (Eidelman, 2010 : 95). Eidelman, Jean-Sébastien (2010), « Aux origines sociales de la culpabilité maternelle », *La revue internationale de l'éducation familiale*, no 27, p. 81-98

¹⁴⁷ Au niveau familial, les recherches montrent que la transidentité est vécue comme un facteur de stress familial (Hines, 2006; Zamboni, 2006 *in* Norwood, 2013 : 153) lié à un stigmat social. Dès lors, la manière dont le proche fait du sens avec la transidentité joue un rôle crucial dans l'acceptation du membre stigmatisé. Norwood s'appuie sur les recherches portant sur l'homosexualité : « [a]cceptance and supportive attitudes have been found to correspond to the belief that homosexuality is not a

Wren, 2002). Ce processus de mise en sens (*meaning-making*) de la transidentité par les proches de personnes s'identifiant comme trans a été étudié par la chercheuse en communication Kristen Norwood. S'appuyant sur les travaux de Bakhtin, Norwood (2013) s'intéresse à la mise en sens de la transidentité par les proches en tant que processus social. Nous envisageons ici la production de sens comme ce qui permet d'affronter l'épreuve de la transidentité de son enfant et de s'en acquitter. Cette production de sens prend forme dans le discours que le parent développe – pour lui-même et pour les autres – pour répondre au « pourquoi » ? Une question qui peut parfois, comme nous l'avons exposé, générer un sentiment de culpabilité.

Deux stratégies de résolution sont exposées; il convient de souligner que ces deux manières de mettre en sens la transidentité de son enfant ne se posent pas comme exhaustives ni mutuellement exclusives. Il ne s'agit pas de prescrire au parent d'adopter l'une ou l'autre des stratégies ou encore de proposer une typologie rigide catégorisant les parents selon leur type de stratégies, mais plutôt de mettre en lumière les processus de mise en sens tels qu'ils se sont révélés à l'analyse. Ces stratégies renvoient donc au concept wébérien d'idéaltype : n'ayant aucun sens axiologique ou normatif, les idéaux-types présentent les traits simplifiés d'une réalité dans un objectif d'intelligibilité et de compréhension. Si les idéaux-types simplifient donc la réalité, ils se rattachent toujours à des éléments de réel. Les idéaux-types que nous allons présenter font écho à deux des quatre récits (*accounts*)¹⁴⁸ élaborés par Wren (2002). Si Wren, psychologue, élabore ces « récits »¹⁴⁹ de manière assez brève afin d'illustrer l'acceptation des parents, l'approche sociologique permet d'opérer une distance avec ces « récits » et d'envisager plutôt leur production comme des stratégies résultant d'une

choice, but is beyond the individual's control » (Armesto & Weisman, 2001; Hewitt & Moore, 2002 in Norwood, 2013 : 155).

¹⁴⁸ Rappelons que, pour Wren (2002), ces « récits » (*continuity, child and parent's moral worth, unconditional love* et *biological causation*) sont ce qui permet au parent d'accepter la transidentité de son enfant en démontrant l'intelligibilité de la situation et en créant une légitimité pour l'identité sociale affirmée. Les « récits » de continuité et de causalité biologique se révèlent dans le discours des personnes interviewées. D'autre part, nous considérons l'amour inconditionnel (*unconditional love*) et la valeur morale partagée (*child and parent's moral worth*) en tant que facteurs motivationnels incitant le parent à s'engager dans une carrière de soutien et à surmonter l'épreuve de la transidentité de son enfant plutôt que comme récits menant à l'acceptation.

¹⁴⁹ Nous employons le terme « récit » entre guillemets, puisqu'il s'agit de notre traduction libre de « *account* », terme utilisé par Wren (2002). Puisque le terme « récit » a une connotation précise en sociologie, nous employons les guillemets afin de marquer que l'emploi n'en est pas ici sociologique. Les « récits » de Wren sont entendus comme l'histoire et/ou l'explication que le parent construit quant à la transidentité de son enfant et l'emploi que nous en faisons tient à son sens courant : l'« action de relater, de rapporter quelque chose » (Larousse); le récit comme la manière dont le parent fait sens avec la transidentité de son enfant.

construction sociale, qui permettent de répondre à l'épreuve vécue. Ces stratégies témoignent donc de processus sociaux plus larges.

La première stratégie de résolution est celle de la relecture biographique. Chez deux des parents interviewés, la transidentité de l'enfant est présentée comme quelque chose qui a toujours été présent. La mise en sens de l'expérience de ces parents se fait par la production d'un récit narratif, qui s'apparente au récit de vie ou au récit autobiographique. Structurant le fil conducteur de son « récit » autour d'expériences vécues choisies, le parent rend son histoire compréhensible – pour lui-même et pour l'autre – en explorant non seulement sa mémoire, mais « un contexte socioculturel dans lequel ces expériences acquièrent un sens, en provoquant la connexion des événements et des situations quotidiennes » (Lindón, 2005 : 57). Certains événements deviennent saillants à la mémoire du parent, qui construit une cohérence entre eux. C'est que « [l]a reconstruction de l'expérience a lieu grâce à l'exercice spontané et nécessaire entrepris par le narrateur [ou la narratrice] afin de donner une nouvelle forme aux événements du passé, à partir des schémas d'interprétation dont il dispose dans le présent » (*Ibid.*, p. 61-62). Si tous les parents rencontrés se prêtent à l'exercice de relire leur histoire passée afin de « trouver des indices » d'une transidentité latente, ces « indices » ne sont pas toujours présents. Ainsi, trois parents créent cette cohérence biographique en envisageant la transidentité de leur enfant comme une condition biomédicale (Norwood, 2013). Dès lors, la deuxième stratégie de résolution que nous avons repérée est celle de la rationalisation, où le fait d'être transgenre est perçu comme quelque chose qui ne relève pas d'un choix, mais qui est une condition intrinsèque à la personne et à sa biologie. Cette stratégie repose notamment sur les écrits scientifiques et de vulgarisation produits au sein du paradigme affirmatif, prônant la normalisation des identités trans. Les diverses ressources disponibles pour les parents jouent un rôle primordial dans cette rationalisation de la transidentité, offrant une assise solide à l'acceptation de la variation de l'identité de genre de l'enfant.

Ces deux modes de production de sens s'imbriquent souvent : les parents interviewés ont tous procédé à une certaine relecture biographique – parfois en établissant une cohérence forte, parfois en concluant sur une absence « d'indice » durant l'enfance. Par la mise en place de ces stratégies, la transidentité de l'enfant est cadrée comme une situation qui va de soi, qui a toujours été, ou encore comme étant une condition spécifique.

Sur les traces de l'enfance genrée : relecture biographique

La stratégie de relecture biographique s'apparente au « récit » de continuité (*continuity*) tel que formulé par Wren. La mise en place de ce « récit » permet d'envisager l'annonce de la transidentité comme quelque chose qui entre en cohérence avec l'histoire biographique de l'enfant :

« One kind of account makes the gender identity disorder intelligible by showing it to be the logical outcome of other behaviours in the young person's past. The parents can demonstrate how they might have anticipated this development, how their expectations of a typical boyhood or girlhood were already disrupted. By mapping the path to the possible endpoint of transsexualism, they can see and show to others their child's life to date having a shape, as following to some extent a patterned and ordered sequence » (Wren, 2002 : 386)

Par ce processus, l'individu crée du sens avec l'évènement et procède à une relecture de ses souvenirs : au fond, l'enfant a toujours été transgenre. Dans un « souci de donner sens », on dégage de cette création de sens une propension au parcours linéaire :

« On est sans doute en droit de supposer que le récit autobiographique s'inspire toujours, au moins pour une part, du souci de donner sens, de rendre raison, de dégager une logique à la fois rétrospective et prospective, une consistance et une constance, en établissant des relations intelligibles [...] entre les états successifs, ainsi constitués en *étapes* [*sic*] d'un développement nécessaire » (Bourdieu, 1986 : 69)

Certains évènements de l'enfance et certains traits de la personnalité de l'enfant sont ravivés à la mémoire du parent suite à l'annonce de la transidentité de l'enfant et réinterprétés au prisme de son identité de genre affirmée. Bien que ces souvenirs soient réels, le processus de construction de sens se fait par une sélection spécifique de certains éléments de l'histoire biographique qui établissent de la cohérence avec la situation actuelle et qui réduisent ainsi la tension générée entre le « avant » et le « après » ; cette tension constitutive de l'épreuve vécue. Si l'enfant n'avait pas affirmé une identité transgenre, il est fort probable que ces souvenirs n'auraient pas eu la même signification : la production de sens est subjective et se fait *a posteriori*.

La stratégie de relecture biographique est caractéristique du discours d'Élaine (E1), mère d'un enfant AFAB âgé de presque 18 ans au moment de son *coming out* transgenre. Dès les tous débuts de l'entretien, cette mère nous explique la situation à l'aide de cet exemple, qui donne d'emblée le ton à l'ensemble de son discours :

« Il avait deux ans, [...] t'sais il commençait à parler, je savais même pas qu'il avait tous ces mots-là dans son vocabulaire, pis je me rappelle encore, il m'a fait comme ça [*signe de main qui signifie de se rapprocher*] : 'Viens, viens me voir', pis du haut de ses deux pieds, il m'a dit, en chuchotant quasiment: 'Pas de robe, pas de jupe, pas de fleurs, pas de rose, pas de dentelle' » (Élaine)

Dès ses deux ans, donc, Éleine se rappelle que son enfant lui a exprimé qu'il ne voulait pas avoir une expression de genre féminine. Le « récit » qu'elle fait de l'enfance est empreint de cette transidentité latente et toujours présente chez son enfant. Si son enfant ne s'identifiait pas comme transgenre à cette époque, c'est simplement que ce mot n'était pas disponible en tant que référent. Ni son enfant, ni elle-même, ni l'entourage n'arrivait à identifier clairement cette particularité à l'aide du vocabulaire approprié, du bon « mot » :

« [M]aintenant, on l'a ce mot-là qu'on avait pas. On l'avait pas le vocabulaire. Mais c'est comme si c'était ben évident que c'était ça. Pis là c'est fascinant, parce que des fois, je revois des vieilles photos, pis je me dis: "Calique... Hello...Hello!". Ouin, quand tu le vois comme ça, c'est assez... [...] Là, en fait, tu remets un nouveau filtre sur tous tes souvenirs... *Check, check, check, check, check...* il me l'a dit 45 fois. Mais sans, sans... sans le dire. Il l'a exprimé, mais il ne l'a pas dit » (Éleine)

« [T]'sais, ce qu'ils disent avec les enfants transgenres, tu le sais si c'est insistant, persistant et y'a un autre quelque chose... Dans les faits, moi c'était ça, mais pas de mot » (Éleine)

Depuis l'annonce de la transidentité de son enfant, cette mère dit « mettre un nouveau filtre sur tous [s]es souvenirs ». Si elle avait « l'intuition » que son enfant était différent, elle n'avait « pas le vocabulaire » afin de mettre en mot cette réalité spécifique. Évoquant les critères de l'Association américaine de psychologie (APA), intimement liés au paradigme affirmatif, Éleine considère que son enfant a toujours été transgenre et que c'est le fait qu'elle ait accepté sa « différence » qui explique que ce dernier se soit affirmé transgenre tardivement :

« Donc nous, on a comme accueilli cette différence-là pis on l'a respectée, ce qui fait que y'a jamais eu l'enfant à se rebeller. C'est probablement ce qui a retardé sa sortie, je pense, parce que y'a jamais eu à se rebeller, on a jamais essayé d'en faire une fille; on acceptait que c'était une fille qui était gars » (Éleine)

Pour cette mère, son attitude d'ouverture face à la différence de son enfant a contribué à « retarder sa sortie » ; à ce que son enfant se déclare transgenre lorsqu'il était presque rendu à l'âge adulte. Ainsi, dans sa conception des choses, Éleine considère que si son enfant n'a pas transitionné plus tôt, c'est qu'il ne ressentait pas de pression sociale à se conformer à son sexe assigné à la naissance, qu'il n'était pas malheureux dans son identité de genre. En l'occurrence, elle rapporte de nombreux moments de conciliation durant l'enfance : lorsqu'elle organisait des fêtes d'enfants, elle prévenait les invité.e.s d'offrir un cadeau de garçon ou un cadeau neutre, par exemple. Bien que, à la différence d'Éleine, Véronique (E2) ne considère pas que son enfant ait toujours été transgenre¹⁵⁰, on note aussi dans son discours la présence de

¹⁵⁰ Cette mère a globalement une conception du genre plus subversive, s'éloignant de l'essentialisation des identités féminines et masculines.

moments de conciliation. Notamment, leurs enfants – tous deux assignés filles à la naissance – ne voulaient catégoriquement pas revêtir de maillots de bain féminins durant l'enfance. Comme Éleine, le côté « créatif » de l'enfant de Véronique a toujours été bien accepté :

« [Y]'avait définitivement pas de mal-être, y'a jamais fait d'automutilation, y'a jamais fait de dépression, y'a jamais été malheureux, y'a jamais... Pis on en parle de ça, parce que je lis souvent sur les gens transgenres que le jour qu'ils ont décidé de s'accepter, enfin ils se sont mis à sourire, alors que mon enfant n'a jamais démontré de tristesse ou de mal-être ou de... auparavant. [...] je n'ai jamais vu d'indice, jamais. Pis je me suis demandée t'sais si c'était parce que j'étais dans le déni... mais non, c'est parce que... on était bien aussi. Juste en étant créatifs dans notre personnalité, pas nécessairement dans notre genre [...] tout était tout le temps bien toléré pis accepté dans notre famille » (Véronique)

Déjà engagées dans un rôle parental qui défie le discours hégémonique dominant, ces deux mères ne reconnaissent pas l'expérience de leur enfant dans celle, souvent négative et souffrante, rapportée par d'autres personnes trans. Il est important pour elles d'expliquer – et de s'expliquer – pourquoi leur enfant ne s'est pas affirmé comme étant transgenre lors de l'enfance. Autrement dit, si leur enfant n'était pas triste ou ne vivait pas de mal-être apparent, comment expliquer ce changement identitaire à l'aube de l'âge adulte ?

« [T]a fille est tomboy... ça passe sous le radar »

Alors que plusieurs éléments d'ordre personnel¹⁵¹ entrent manifestement en jeu dans la mise en sens de la transidentité de l'enfant par le parent, la (sur)valorisation sociale des qualités envisagées comme étant inhérentes à la masculinité est un facteur qui agit sur l'expérience vécue. De manière générale, l'expression d'une identité de genre plus masculine chez les enfants assignés filles à la naissance (AFAB) bénéficie d'une acceptabilité sociale plus importante que l'expression d'une identité plus féminine chez les enfants assignés garçons à la naissance :

« Jusqu'à l'adolescence, ces enfants [AMAB] sont ciblés beaucoup plus fréquemment que les filles (ou enfants assignés le sexe féminin à la naissance), s'ils présentent une expression de genre non normative [alors qu'une] fille que l'on identifie comme 'garçon manqué' est non seulement tolérée [...] mais même valorisée, car elle exprime des valeurs d'indépendance et de force de caractère qui correspondent à ce qui est aujourd'hui encouragé chez les filles et chez les femmes (Peplau, Garnets, Spalding, Conley, & Veniegas, 1998) » (Susset, 2015 : 5)

Pour Éleine (E1) et Véronique (E2), le fait que leur enfant AFAB soit *tomboy* lors de l'enfance et que ce côté *tomboy*, voire créatif, soit toléré et accepté fournit un terreau dans lequel elles

¹⁵¹ Les disposition individuelles, envisagées comme des conditions d'ouverture, seront discutées plus spécifiquement lorsque nous aborderons la première étape de la carrière (4.2.1).

ancrent la compréhension d'un *coming out* tardif : ce n'est pas qu'elles n'ont pas été de bons parents et n'ont pas décelé un « mal-être » chez leur enfant; c'est que leur enfant ne sentait simplement pas le besoin de transitionner auparavant.

À titre comparatif, il est intéressant ici de mettre en parallèle l'histoire d'Élaine (E1) et celle d'Ève (E3). Rappelons que les enfants de ces mères ont tous deux, dès l'âge de deux ans, exprimé une identité de genre non-cisnormative. Alors que l'enfant d'Élaine (AFAB) a formellement fait l'annonce de sa transidentité à l'aube de ses 18 ans, l'enfant d'Ève (AMAB) a été prise en charge par le personnel d'une clinique spécialisée à l'âge de 8 ans et a entamé sa transition dès 11 ans. Tout comme Élaine, Ève considère que son enfant a toujours été transgenre :

« [Ç]a a toujours été de même. Pas une automobile, pas un petit camion, pas un truc typique de garçon, pas d'épée, pas de jeux de fusils, de pistolet "Pow, pow", cours dehors dans la rue. Rien de ça, il se collait à moi. Des gros bisous, il allait vers les gens, des câlins... » (Ève)

Si l'identité de genre non-cisnormative de l'enfant d'Élaine et de l'enfant d'Ève s'est révélée très tôt, force est de constater que cette situation n'a pas été vécue de la même manière par les deux familles. Alors que le côté *tomboy* de l'enfant d'Élaine est fortement accepté par l'entourage, l'expression de genre non-cisnormative de l'enfant d'Ève est quelque chose qui est pointé du doigt dans la famille, à la garderie et à l'école. Les attitudes plus féminines de son enfant dérangent et génèrent de nombreuses interrogations chez Ève – « j'en parlais à la pédiatre, j'en parlais à mon entourage, je me questionnais ». C'est d'ailleurs ces interrogations de la part d'Ève qui ont conduit à une prise en charge précoce. Les parents eux-mêmes sont conscients de ce traitement différentiel réservée enfants AMAB qui expriment des caractéristiques plus féminines. Dans les mots d'Élaine, une fille *tomboy* « ça passe sous le radar », alors que « [s]i ton gars veut tout le temps être en robe, tu vas aller chercher à consulter ». Les rapports sociaux de sexe façonnent la prime enfance et rendent certaines expressions identitaires plus problématiques que d'autres. Les caractéristiques masculines chez les petites filles sont non seulement tolérées, mais fréquemment encensées, témoignant de la survalorisation sociale de l'univers masculin.

« *On se rend compte que dans le fond, il est hétéro* »

Si Véronique reconnaît que son enfant est *tomboy* et créatif dans son genre dès son plus jeune âge, elle ne considère pas que son enfant était transgenre, en contraste avec Élaine (E1) et Ève (E3). Aujourd'hui encore, elle considère la transidentité simplement comme une phase et non

pas comme étant un état permanent : son enfant sera donc simplement un homme à l'issue de sa transition, et non pas un homme « transgenre ». Il faut dire que cette mère est à la base critique des catégories de genre et se considère elle-même comme étant hors-norme¹⁵². Si elle ne considère pas que son enfant a toujours été transgenre, un processus de relecture biographique se révèle néanmoins lorsqu'elle aborde la question de l'orientation sexuelle. Alors que son enfant lui a annoncé, dès l'âge de 12 ans, une orientation homosexuelle – se qualifiant à l'époque de lesbienne –, et que cette orientation non-hétérosexuelle a pris une importance considérable dans son identité de mère, Véronique se remémore des souvenirs qui concordent avec l'identité de genre actuelle de son enfant :

« Quand elle jouait, tous ses toutous et Barbies, y'étaient tous hétéros, y'avait jamais rien d'homosexuel - on se rend compte que dans le fond il est hétéro aussi là t'sais [...] Lui, ça tout le temps été les hétéros pis c'est ça, dans sa façon de jouer. C'était tout le temps un gars une fille, c'était jamais deux filles ou deux gars » (Véronique)

« [O]n a réalisé que toutes tes blondes, c'étaient des hétéros avant [...] [s]on but, c'était pas de convertir des hétéros, c'est juste que [y]'est tellement masculin que [ses blondes] étaient attirées par le gars en [lui], t'sais clairement là, y'est romantique, y'est... vraiment beaucoup! Mais c'est ça qui attirait les filles, t'sais. Bon, ça venait avec une paire de seins, faque y'ont dû s'habituer à ça, mais bon avec tout le genre... féminin, mais la personnalité, c'est ce qui se dégageait le plus, pis je le voyais pas, mais clairement maintenant je le comprends » (Véronique)

Cet extrait de l'entretien de Véronique montre bien la réinterprétation à l'œuvre dans le processus de production de sens. Si cette mère rapporte qu'elle ne « voyait pas », *auparavant*, la personnalité masculine de son enfant, elle dit *maintenant* comprendre que son enfant dégageait une personnalité masculine qui attirait les filles hétérosexuelles. C'est *a posteriori* qu'elle prend conscience de cet aspect « tellement masculin » de son enfant, qui lui était inconnu avant le *coming out* trans. De plus, alors qu'elle cherchait, avant, à défendre l'orientation homosexuelle de son enfant, elle est maintenant prompte à défendre les droits des personnes trans et porte fièrement son macaron symbolisant les luttes trans. Sa « lesbienne *butch* [sic] » étant devenue son garçon, l'orientation sexuelle de son enfant constitue le fil conducteur et son repère identitaire.

« C'est sûr qu'elle a toujours aimé le bleu [...] t'sais, c'est un détail »

Certains parents – Claire, Andrée et Antoine – ne trouvent pas, rétrospectivement, des indices ou des pistes d'une transidentité latente dans l'enfance. Néanmoins, l'inclinaison à produire une cohérence biographique est palpable et une relecture des souvenirs s'opère. En cherchant

¹⁵² Nous y reviendrons lorsque nous aborderons la première étape de la carrière (4.2.1).

à mettre à sens la transidentité de leur enfant, ces parents revisitent des éléments biographiques pouvant témoigner d'une dérogation aux comportements socialement attendus selon le sexe assigné leur enfant. C'est ainsi qu'Andrée (E3) fouille ses souvenirs à la recherche d'indices : « [c]'est sûr qu'elle a toujours aimé le bleu, elle a jamais aimé le rose, t'sais, c'est un détail ». Claire (E5) repense à une période – qui a duré environ trois ans – où son enfant éprouvait de la réticence à se laver sous la douche :

« Aujourd'hui quand j'y repense, je me dis il y avait quelque chose sous-jacent à ça certainement, une difficulté avec le corps et elle n'était même pas capable elle-même de le nommer, donc... Mais je n'ai pas vu d'autres signes [...] même que mon enfant n'aimait pas les petits garçons [...] j'étais d'autant plus surprise quand j'ai appris ça » (Claire)

Si Claire n'a pas vraiment vu de « signe » durant l'enfance, la transidentité de son enfant vient néanmoins expliquer rétrospectivement une « tristesse » et un inconfort avec le corps qu'elle dit avoir toujours perçu. Des suites d'épisodes dépressifs où l'enfant s'automutilait, l'annonce de la transidentité vient cadrer ce profond mal-être et offre une interprétation nouvelle aux difficultés de son enfant, voire une réponse. Antoine (E6) a, quant à lui, passé en revue les activités jadis aimées par son enfant pour tenter de trouver des indices :

« [S]a mère pis moi, on en a cherché [des indices], mais on en a pas trouvé. Moi c'était vraiment... c'est sûr qu'il n'a jamais trippé sur les Barbies, les poupées un peu, mais pas très... il était peut-être plus jeux de société, casse-tête, dessin, coloriage, mais y'avait pas d'indices... on en a cherché... C'est pour ça que ça nous a surpris qu'il nous annonce ça à 16 ans » (Antoine)

Bien qu'elle n'ait pas relevé d'indices d'une transidentité sous-jacente durant l'enfance, Andrée qui, rappelons le, était convaincue d'être enceinte d'un garçon lors de sa grossesse, établit un lien entre son ressenti des mouvements intra-utérins¹⁵³ et l'identité de genre actuelle de son enfant :

« Tout le temps de ma grossesse, j'étais sûre – ben quand qu'il a commencé à bouger – , “C'est sûr c'est un gars”, il jouait du football toi là, c'était fou. Faque elle j'ai été étonnée que ce soit une fille. C'est drôle hein. Faque finalement, je me suis pas trompée, c'était vraiment un gars » (Andrée)

Établissant une connexion entre deux événements forts éloignés dans le temps, Andrée diminue la tension liée au « deuil » de sa fille en se disant qu'au fond, elle le savait et rétablit une forme de continuité identitaire. Mais le fait de procéder à une relecture biographique

¹⁵³ Les études effectuées par plusieurs chercheur.e.s grâce à l'échographie obstétricale n'ont observé aucune différence entre les sexes – ni pour la fréquence, ni pour l'intensité des mouvements (Eliot, 2011[2009] : 75), corroborant le fait que le genre agit comme une lunette normative, et ce avant même la naissance de l'enfant.

génère un sentiment de culpabilité chez cette mère, puisqu'elle en vient à se dire que c'est « peut-être [elle] qui lui a transmis l'idée [...] “Ah c'est ma faute, parce que je me suis dit que c'était un gars !” ».

Si ces parents n'ont pas trouvé d'indices tangibles de la transidentité de leur enfant en revisitant leurs souvenirs du passé, tous en ont néanmoins cherché : s'il n'aboutit pas toujours à la même cohérence *a posteriori*, le processus de relecture biographique est présent chez l'ensemble des parents interviewés.

Rationaliser pour mieux accepter

Les recherches sur l'homosexualité peuvent nous éclairer quant à l'acceptation de la transidentité d'un proche : « [a]cceptance and supportive attitudes have been found to correspond to the belief that homosexuality is not a choice, but is beyond the individual's control (Armesto & Weisman, 2001; Hewitt & Moore, 2002) » (Norwood, 2013 : 154). Ainsi, le fait d'envisager la transidentité de son enfant comme une condition, et non comme un choix personnel, offre un socle solide à l'acceptation de la situation par le parent :

« Most tolerant and accepting parents voiced a belief in the biological causation of gender problems and rejected a psychological explanation. This seemed to free them to support their child with fewer misgivings and to face the world with less shame because psychological explanations tended to be understood in terms of holding someone to blame » (Wren, 2002 : 387).

D'ailleurs, Norwood (2013) constate, dans sa recherche réalisée auprès de proches de personnes s'identifiant comme trans, que « [t]rans identity was predominantly constructed as a biological or medical condition – often in contrast to another meaning, which was not the transgender discourse » (Norwood, 2013 : 161). La transidentité est donc souvent envisagée comme une condition biomédicale, permettant de cadrer cette différence, qui ne relève plus d'un choix mais d'un état, comme légitime.

Le processus de rationalisation est particulièrement saillant chez Antoine (E6) et Ève (E3) – les deux parents les plus scolarisés de notre échantillon. Le statut socioprofessionnel des enquêté.e.s – identifié comme condition préalable d'ouverture à l'engagement dans une carrière de parent d'enfant transgenre comme nous l'aborderons à la section 4.2.1 – joue donc aussi un rôle dans leur manière de produire du sens sur la transidentité de leur enfant. Ève

comprend ainsi la transidentité de son enfant comme une dysphorie de genre, le diagnostic psychiatrique qui prévaut dans le DSM-5¹⁵⁴ :

« [M]oi je me dis : “Il y a quand même quelque chose, on lui a imposé un sexe, ça ne marche pas, il y a une dysphorie disons le”, moi, ça ne me dérange pas. C'est un diagnostic des fois qu'on cherche, pis c'est parce qu'on cherche une réponse, ça me donne de quoi, dans mon cas [...]. Mais y'en a beaucoup qui sont très mal à l'aise avec ça, mais moi je me dis : “C'est ça, c'est une dysphorie, pis c'est le cerveau et le cerveau a dit que c'est une fille, alors ça finit là”, et moi j'ai besoin de ça peut-être pour m'appuyer, peut-être c'est un côté scientifique, peu importe, c'est correct pour moi » (Ève)

Notons que la configuration interactionnelle (contacts avec professionnel.le.s de la santé, documentation lue) peut être favorable à cette forme de mise en sens : c'est grâce aux lectures qu'elle a faite qu'Ève a réalisé « que c'était dans le cerveau ». Cadrant la différence de son enfant comme une condition biomédicale, Ève dissocie le « cerveau » du corps dit « biologique ». Si elle reconnaît que le diagnostic peut être perçu comme négatif par certains parents, elle soutient que ce n'est pas son cas : au contraire, le diagnostic lui permet de trouver la « réponse » qu'elle cherchait et d'en finir avec son ambivalence à accepter la situation. C'est ainsi qu'elle a cessé de remettre en question l'identité affirmée et qu'elle s'est appuyée sur le diagnostic afin de soutenir son enfant, comme elle le fait, nous dit-elle, avec son autre enfant, qui a reçu un diagnostic de TDAH. Ève et son enfant font donc face *ensemble* à cette « condition ».

Bien qu'il n'y ait pas de cause connue de la transidentité, Antoine (E6), quant à lui, s'explique la situation de son enfant en partant de ce qu'il connaît en tant que scientifique :

« [L]a diversité de genre, ça, on le voit un peu chez les animaux aussi : y'a certains insectes qui sont soit masculin ou féminin, les crocodiles aussi, dépendamment de la température [...] à laquelle ils sont dans le sable, ils vont devenir soit des hommes – des crocodiles mâles ou femelles. Donc il y a des facteurs environnementaux qui viennent définir si tu vas être un mâle ou une femelle [...] j'essaie de rationaliser le pourquoi ça existe et de le comprendre au niveau scientifique plus que social. Ben ça doit exister parce que... les chromosomes là, juste homme et femme, c'est normal qu'il y ait peut-être de quoi entre les deux [...] » (Antoine)

Fouillant dans les références qui lui ont été proposées par la sexologue de l'organisme que lui et son enfant fréquentent, Antoine a orienté ses lectures sur les explications biologiques de la variance de genre. Pour fonder son raisonnement, Antoine laisse de côté la partie « plus comportementale et sociale » afin de « se rattacher au niveau génétique ».

¹⁵⁴ Il faut dire que son enfant, contrairement aux enfants d'Élaine (E1) et de Véronique (E2), a vécu une détresse cliniquement significative, caractéristique de ce diagnostic et est suivi par une équipe médicale spécialisée.

S'il conçoit lui-même son raisonnement comme un « genre de facteur de protection », la production de sens qu'il opère met en lumière la tension caractéristique de l'épreuve de la transidentité de son enfant : la contradiction entre l'identité affirmée par son enfant et sa manière de concevoir le genre crée chez lui une situation de dissonance cognitive (Ehrensaft, 2011b). Alors que la remise en question du « féminin » et du « masculin » est difficilement envisageable pour ce père, le fait de comprendre la transidentité comme une condition génétique lui permet d'accepter la situation. Cela lui permet également de maintenir plutôt intactes les catégories du féminin et du masculin telles qu'il les conçoit : son enfant est en quelque sorte une exception à la règle.

« Il y a comme une part de mystère chez l'être humain »

L'histoire d'Andrée (E3) témoigne de l'importance cruciale de créer du sens avec l'expérience vécue. Si la transidentité de l'enfant est cadrée comme un élément qui advient selon une certaine logique – l'histoire d'Élaine (E1), de Véronique (E2) et de Claire (E4) – ou comme une condition biomédicale que l'enfant n'a pas choisie – Ève (E3) et Antoine (E6) –, Andrée n'arrive pas à faire du sens avec cette situation. De tous les parents interviewés, Andrée est celle qui rapporte le plus de souffrance par rapport à la situation qu'elle vit. Elle réfère également à son enfant selon son sexe assigné à la naissance, témoignant que son épreuve personnelle n'est pas résolue.

Pour cette mère, il est « difficile d'accepter quelque chose quand tu ne peux pas comprendre », ce qui génère une forte émotivité, caractérisée par un sentiment de culpabilité qu'elle peine à surmonter. Andrée aurait aimé, lors de sa rencontre avec le psychiatre de son enfant, que celle-ci « parle plus comme des causes ou des... Mais j'imagine que personne le sait encore... ». Devant une absence de « réponse », une question douloureuse tracasse Andrée : celle de savoir, « en tant que parent [...], qu'est-ce que t'as fait de mal ». Elle explique avoir trouvé particulièrement difficile d'apprendre, lors du *coming out* de son enfant, que ce dernier souffrait. Ayant le sentiment d'avoir failli dans son rôle parental, elle développe un fort sentiment de culpabilité.

Dans son processus de résolution de l'épreuve, Andrée accepte que la transidentité de son enfant est quelque chose qu'elle ne peut comprendre, une chose « qu'on ne peut pas expliquer dans la vie ». Le fait d'envisager la transidentité comme quelque chose qui est « spécial », « mystéri[eux] » et, qu'au fond, « ça donne rien de comprendre » est présent dans le discours de trois parents :

« [T]'essaie de faire des liens, mais... Un moment donné, je me suis rendu compte qu'on peut pas comprendre, ça donne rien de comprendre, faut juste être là pour l'enfant pis le suivre là-dedans t'sais, que c'est pas grave de pas comprendre pourquoi ci, ça » (Andrée)

« [I] y a une part que je réalise qu'il y a des choses qu'on ne peut pas expliquer dans la vie pis ça, ça en est une, vraiment... tout comme on ne peut pas expliquer l'orientation sexuelle, c'est tu biologique t'sais...? Pis c'est correct, je me dis : "Il y a comme une part de mystère chez l'être humain" » (Claire)

« Y'a vraiment quelque chose à travers ça qui est spécial » (Véronique)

Cette forme de rationalisation de la transidentité de l'enfant permet au parent d'accepter de ne pas comprendre en rangeant cet événement du côté des choses qu'on ne peut s'expliquer de la vie et qui ne relève ni de soi ni de l'enfant.

Le « passing way » : une stratégie particulière de production de sens

Embrassant le côté « spécial » de cet événement de vie, Véronique (E2), mère d'un enfant âgé de 19 ans s'identifiant en tant que FtM, a décidé d'organiser une cérémonie bien particulière pour son enfant : un « *passing way* ». Le « *passing way* » est directement inspiré par la cérémonie prénatale du « *blissing way* », un rituel indien servant à souligner la transition de rôle de la femme qui devient mère. Pour cette mère, la cérémonie du « *passing way* » est un rite de passage spirituel servant à marquer la transition de son enfant :

« J'ai décidé d'organiser un « *passing way* » pour aider la transition de ma fille qui va passer au garçon. J'ai aussi besoin d'un rite de passage pour dire adieu à ma fille, que je m'ennuie énormément... [très émotive]. [J'invite] tous ses amis de la communauté trans, mais les adultes qui la connaissent depuis qu'il est [petit], tout ceux qui sont là pour lui. [...] [C]a peut être important ce rite de passage là de dire "Au revoir" à l'enfant qu'on a mis au monde pis qu'on a aimé pendant plein d'années; pas que le nouveau on l'aime pas pis que c'est un nouvel enfant, mais il y a clairement quelque chose dans ça qui... pour le parent... en tout cas, y'a une résistance là, c'est sûr »

Stratégie particulière de production de sens, le « *passing way* » est une manière unique de marquer symboliquement le « avant » et le « après » et illustre d'une manière très concrète l'importance de l'identité de genre de l'enfant dans la relation parent-enfant. Si le « *blissing way* » est à l'origine un rituel qui s'adresse à la mère, le « *passing way* » est ici envisagé comme la célébration de la propre mise au monde de l'enfant, selon l'identité de genre qu'il ressent et le prénom qui lui convient. Cette cérémonie arrive, pour Véronique, à l'issue de ce travail de soi – qui sera exploré dans la prochaine section portant sur la carrière – et lui sert à accueillir de nouveau son enfant, cette fois-ci en étant adéquatement ajustée à son identité¹⁵⁵. Elle offre la possibilité de résoudre le sentiment de deuil généré par la tension entre continuité et discontinuité de

¹⁵⁵ Le processus de réajustement du parent à son nouveau rôle social est d'ailleurs ce que nous envisageons comme la troisième phase de la carrière de parent d'enfant transgenre : nous y reviendrons.

l'identité de l'enfant en célébrant le passage entre les deux et en le marquant d'une connotation spirituelle. Plus globalement, le « *passing way* » est la reconnaissance suprême de l'individualité de l'enfant – au sens de filiation – par la célébration des valeurs d'autodétermination et d'affirmation de soi (de Singly, 1996).

En somme, si, à l'issue de la mise en sens opérée par les diverses stratégies, la transidentité de l'enfant devient un événement pourvu de sens pour le parent, n'en reste pas moins que cette construction de sens reste partielle et que certains éléments échappent à la compréhension du parent. L'acceptation se produit le long d'un processus complexe, à la fois socialement partagé et profondément subjectif, produit d'une rencontre entre des dispositions individuelles et un contexte favorable, notamment au niveau de la disponibilité de l'information et des ressources. L'épreuve du parent, qualifiée par une tension fondamentale entre continuité et discontinuité du projet parental, se résout donc au sens d'une carrière. La prochaine section nous permet de saisir le processus dans sa temporalité en séquençant l'engagement du parent auprès de son enfant en plus d'avoir l'avantage de mettre en lien les dispositions individuelles et le contexte social qui permet le déploiement de la carrière du parent.

4.2 LA « CARRIÈRE DE PARENT D'ENFANT TRANSGENRE »

Il est dit dans la littérature que la transition n'advient pas uniquement pour la personne trans, mais s'opère également au niveau de la famille, en termes d'émotions et de dynamiques relationnelles (Conolly, 2006 *in* Norwood, 2013 : 153-154). Pour notre part, nous envisageons l'expérience du parent d'enfant transgenre comme une véritable transition en soi : une réorganisation de l'« ordre du genre » (Clair, 2008). Ainsi, l'emploi de la notion de carrière¹⁵⁶ nous sert à proposer l'analyse de ce « travail de soi » (Darmon, 2008b). Un travail de transformation s'opère chez le parent à travers son expérience et mène à un réajustement de son rôle social auprès de son enfant et à l'endossement d'une nouvelle identité parentale. Travailler sur la carrière de parents d'enfant transgenre revient donc à « s'inscrire dans une analyse sociologique des transformations de l'identité et des modes de vie » (Darmon, 2011 :

¹⁵⁶ La notion de carrière est utilisée ici comme un outil descriptif des trajectoires de vie qui se focalise sur les cas individuels vécus par les parents. Le parent ne s'inscrit pas dans une carrière « déviante », mais l'usage de cette notion nous semble néanmoins pertinent afin de rendre compte des trajectoires de soutien individuelles des parents d'enfants transgenres. Les parents font l'expérience d'une certaine forme de déviance de la part de leur enfant, au sens où ces derniers subvertissent la cisnormativité sociale. Nous n'emploierons pas le terme de déviance, mais nous ferons usage de la notion de carrière.

65), et d'insister sur la manière dont la conversion s'inscrit dans une durée (*Ibid.* : 13) et des configurations spécifiques.

En se basant sur la classification parentale de Ryan (2016), nous pouvons dire que les parents que nous avons rencontrés correspondent majoritairement au type « *gender-expansive* » et que c'est par leur rôle de parent que leur apprentissage de la transidentité s'est fait. C'est ce qui est particulièrement intéressant ici : le changement qui s'opère chez le parent et qui modifie son expérience parentale. Les parents rencontrés ont développé une approche novatrice de l'identité de genre en tant que résultat de leur rôle parental :

« As a result, gender-expansive parents report having come to understand and support their child's gender diversity through their parenting. Often referring to their experience as "child led", these parents are prompted, and sometimes pushed, into adopting trans-affirming understandings of gender in response to their child's persistent, insistent and consistent articulations that their assigned gender did not align with their sense of self » (Ryan, 2016 : 7)

Toujours selon cette typologie de Ryan, deux de nos participantes correspondent à un modèle qui se situe à mi-chemin entre « *gender-expansive* » et « *gender-subversive* »¹⁵⁷, ayant permis à leur enfant de s'exprimer d'une manière créative, voire non-conforme aux attentes sexospécifiques liées à leur sexe assigné à la naissance. L'absence de parent typiquement « *gender-subversive* » pourrait s'expliquer par le fait que nous avons procédé à notre recrutement par l'entremise de l'organisme *Enfants transgenres Canada*. Il est effet possible que les parents qui s'inscrivent dans des pratiques de type « *gender-neutral parenting* » ou, pour reprendre la typologie de Ryan, « *gender-subversive* », ne ressentent pas le besoin de devenir membres de l'organisme et d'obtenir des ressources advenant le cas où leur enfant dévie de son identité de genre assignée à la naissance.

La carrière de parent d'enfant transgenre, telle que nous l'envisageons, se déroule en trois grandes étapes. Le dévoilement de celles-ci nous permet d'articuler de manière fine le singulier et le commun, et de faire émerger la carrière de parent d'enfant transgenre comme une expérience à la fois unique et socialement enracinée.

- i. La première étape est l'engagement du parent dans une posture de soutien auprès de son enfant. Cet engagement débute nécessairement par l'annonce de la transidentité de l'enfant, qui se déroule sous la forme d'un *coming out* chez cinq de nos six participant.e.s. Cette première étape marque le point de départ de la

¹⁵⁷ Rappelons que, selon la typologie de Ryan (2016), les mères « *gender-subversive* » sont celles dont l'engagement idéologique de résister à la transmission des rôles sexospécifiques est présent avant leur entrée dans le rôle social de parent.

transition parentale. Souvent le premier pas dans l'univers de la transidentité, il relève en partie de configurations familiales et personnelles antérieures. Le fait de reconnaître son enfant comme étant transgenre octroie une consistance sociale au phénomène et amorce un parcours de réajustement pour le parent.

- ii. Afin de s'impliquer auprès de son enfant, le parent doit apprendre : il s'agit là de ce que nous identifions comme la deuxième étape de la carrière. Alors que la réalité transgenre est souvent bien peu connue de la part des parents rencontrés, le fait de s'engager auprès de son enfant nécessite un processus d'apprentissage qui est double. D'une part, la relation entre le parent et son enfant favorise le développement d'un « savoir relationnel » (*relational knowledge*) (Pyne, 2016) qui correspond aux besoins et aux désirs de l'enfant quant à ce qui entoure son identité de genre : le parent apprend *par* l'enfant. D'autre part, le parent s'engage dans un processus d'apprentissage personnel afin de trouver des ressources pour son enfant et pour lui-même et de s'éduquer face à cette nouvelle réalité, notamment par l'incorporation d'un nouveau vocabulaire relié au genre et l'entraide à travers des groupes de soutien: le parent apprend *pour* l'enfant.
- iii. La troisième et ultime étape consiste en un réajustement du rôle social parental : en s'engageant auprès de son enfant transgenre et en se socialisant à cette réalité particulière, le parent s'adapte à son enfant et change lui-même. Passant de parent d'un enfant cisgenre à parent d'un enfant transgenre, il se produit une redéfinition des normes de genre et, plus encore, un réajustement au sein même de la relation parent-enfant. Amené à se questionner sur la cisnormativité sociale, le parent produit une réflexion et un discours qui rendent intelligible son vécu et se positionne comme allié ou encore comme militant afin de veiller au bien-être de son enfant.

4.2.1 S'engager

Avant même la naissance de son enfant, le parent est déjà engagé dans un rôle parental qui est infléchi par le genre présupposé de l'enfant. C'est entre autres cette inclinaison du parent à interpréter la personnalité et les comportements de l'enfant à travers une lunette normative genrée qui fait advenir le genre. Le fait d'être parent d'une fille ou d'un garçon évoque deux univers souvent bien distincts qui façonnent les relations familiales et les attentes, et qui

marquent l'identité du parent. Ainsi, le fait d'entrer dans une carrière de parent d'enfant transgenre vient modifier le rôle du parent par un travail de conversion de soi.

Cette entrée suppose le repérage, par le parent, d'un « commencement ». Ce repérage advient le plus souvent, comme l'explique Darmon, de manière rétrospective, en s'appuyant sur un moment vécu comme particulier par le parent : « [s]'il y a une reconstitution d'un commencement, il faut au moins pouvoir le définir à partir d'une discontinuité – un événement extérieur, un changement de pratiques » (Darmon, 2008a : 104-105). Si, dans le cas particulier de la carrière anorexique étudiée par Darmon, cette discontinuité paraît parfois peu évidente, elle apparaît en revanche très marquée chez la plupart de nos participant.e.s. Dans presque toutes nos entrevues (cinq parents sur six), c'est l'enfant lui-même qui a annoncé sa transidentité à son parent, à la manière d'un *coming out*. Chez ces cinq parents, c'est cet événement de dévoilement qui a marqué l'entrée dans la carrière de parent d'enfant transgenre. Cette particularité est notamment liée à l'âge des enfants de ces cinq participant.e.s lors du *coming out* (entre 14 ans et 19 ans). Pour ces parents, l'annonce est faite sous la forme d'une déclaration formelle, d'un énoncé sans équivoque de l'enfant par rapport à son identité et ne vise pas à susciter l'approbation du parent ou à obtenir son avis sur la question. La mère d'un enfant qui a fait son *coming out* transgenre quelques jours avant son 18^{ième} anniversaire rapporte d'ailleurs lui avoir directement posé la question :

« Je lui avais dit : “Qu'est-ce que t'aurais fait si je l'avais pas pris ?”, il m'a dit : “Je serais parti” [du domicile familial], parce que rendu là, c'était rendu : “R'garde, c'est ça”. Quand il est arrivé, c'était ça » (Élaine)

Le *coming out* marque une entrée dans la carrière de parent d'enfant transgenre qui est qualitativement différente de celle qui se produit chez les parents d'enfants plus jeunes. Quoiqu'il en soit, le fait d'apprendre la transidentité de son enfant, par une annonce formelle de sa part ou à l'issue de rencontres avec des professionnel.le.s de la santé, marque une rupture dans le rôle social du parent. L'engagement du parent auprès de son enfant signe le début d'une conversion identitaire complexe, orientée vers un changement des pratiques, un langage nouveau et une remise en question de la cisnormativité afin de rendre intelligibles les représentations identitaires non-cisgenres.

« Maman, je suis transgenre »

Chacun de nos entretiens a débuté avec la même question d'ouverture : nous avons simplement invité le parent à nous « parler de la situation », laissant de la liberté dans l'amorce de son discours. Dès les premières minutes d'entretien, les parents nous ont parlé du moment

d'annonce de la transidentité. Chez les cinq parents d'enfants adolescents et jeunes adultes, il s'agit d'un moment précis. Véronique (E2) se souvient de la date exacte où, lors d'un rassemblement avec la famille très proche, son enfant âgé de 19 ans a fait son *coming out* et a annoncé à sa famille sa transition imminente : « Je m'en vais rencontrer un endocrinologue puis voilà, j'ai décidé de suivre mon rêve d'être un vrai petit garçon » », relate la mère. Cette annonce, qui a été très bien acceptée par la famille, n'a pas constitué un choc majeur pour Véronique : « je m'y attendais quand même... ben je m'y attendais, pas précisément comme ça, mais je voyais bien les choses arriver, se transformer ». Si, suite à l'annonce, tout le monde s'est mis à utiliser le nom choisi par l'enfant, Véronique avoue que c'est probablement elle qui a eu le plus de difficulté : son enfant a été sa fille durant 19 ans, avec tout le vocabulaire que cela implique. Dans le cas d'Élaine (E1), c'est par écrit que son enfant, quelques jours avant son 18^e anniversaire, a choisi de faire son annonce : « Faque je l'ouvre [la lettre], je vois ça. Là, c'est le choc. C'est vraiment... c'est LE choc ». Or, bien qu'elle considère que cette annonce est un « choc » et qu'elle rapporte avoir vécu une période de déni qui « a duré deux heures », elle n'est pas une surprise totale : « dans le groupe de parents avec qui je suis en communauté [Enfants transgenres Canada], y'en a pour qui c'est une surprise : c'est pas mal plus *tough* ça. Pas mal plus *tough* je pense sur le coup ».

Le cas de ces deux mères est semblable en plusieurs points : leurs enfants ont fait leur *coming out* à un âge similaire (19 ans pour l'autre et presque 18 ans pour l'un), tous deux AFAB et s'identifiant en tant que FtM et ont dévoilé, lors de l'adolescence, une orientation homosexuelle¹⁵⁸. Comme nous en avons déjà discuté, l'annonce par leur enfant de sa transidentité n'est pas une surprise en soi pour ces deux mères. Si certains parents, comme Élaine et Véronique, étaient préalablement conscients que leur enfant n'était pas conforme sur le plan du genre et que cette annonce ne les prend pas totalement par surprise, le *coming out* trans de l'enfant vient marquer l'inscription du parent dans une carrière particulière et rend bien réelle cette différence en lui offrant une consistance sociale :

« Même moi, régulièrement, jusqu'à temps qu'il... finalement qu'il se déclare, je disais toujours : "Ma fille, c'est un gars" [...] Mais t'sais, entre dire : "Ma fille, c'est un gars", pis faire comme : "Shit, ma fille, C'EST un gars", il y a quand même... t'sais... il y a une nuance »
(Élaine)

Dès lors, ce moment formel d'annonce marque la concrétisation de l'identité transgenre : il ne s'agit plus d'être parent d'un enfant créatif dans le genre – d'un garçon efféminé ou d'une fille

¹⁵⁸ Nous reviendrons sur le rôle du *coming out* homosexuel dans la section analysant les conditions préalables d'ouverture familiale.

tombay – mais bien d’être le parent d’un enfant qui souhaite entamer une transition au niveau de son identité de genre. Une différence, donc, qui s’actualise dans un processus identitaire complexe et qui dépasse la simple expression de genre.

Pour Antoine, père d’un enfant AFAB et s’identifiant FtM, le moment d’annonce a eu lieu alors que son enfant était âgé de 16 ans. S’il s’attendait à un dévoilement d’orientation homosexuelle de la part de son enfant, il ne s’attendait pas à un *coming out* transgenre :

« [J]e me doutais qu'il se passait quelque chose dans sa vie, t'sais son secondaire 4-5, y'avait des changements physiques je te dirais... une volonté d'avoir les cheveux courts, pis il s'habillait un peu à la garçonne [...]. Je m'attendais plutôt à un *coming-out* d'homosexualité, mais pas un *coming-out* de transgenre, t'sais, ça m'a comme beaucoup... Ben en fait, moi je suis une personne en général qui n'a pas beaucoup d'émotions. Faque j'ai pas accueilli ça avec ni grande joie, ni grande colère, ni grande tristesse, j'étais comme un peu curieux » (Antoine)

Ces exemples illustrent que si l’annonce de la transidentité constitue un moment qui marque un changement de statut dans leur rôle parental, certains parents ne la vivent pas comme un événement qu’ils mettront du temps à digérer et à accepter, en partie parce que les parents réussissent à créer de la cohérence biographique avec cet événement et à l’inscrire dans leur histoire et celle de leur enfant.

Pour d’autres parents, le *coming out* de l’enfant arrive d’une manière inattendue et constitue un événement particulièrement ébranlant. Dans le cas d’Andrée (E4), c’est sur la messagerie instantanée du réseau social *Facebook* que son enfant, alors âgé de 14 ans, lui a fait l’annonce, s’assurant préalablement de son amour inconditionnel. Elle ne s’attendait pas du tout à ce *coming out* :

« “Ah non, je suis trop gênée pour te le dire au téléphone. Va sur Facebook, on va *chatter*” [...] là, moi je commence à être inquiète, je me dis “Mon dieu, elle est enceinte”, t’sais... [*rires*]. Là, elle dit : “Est-ce que tu vas m’aimer peu importe qu’est-ce qui arrive ?”. J’y dis : “Ben oui, c’est sûr t’sais, c’est un amour inconditionnel, c’est sûr que je vais toujours t’aimer”, pis là : “Je suis transgenre” là, elle dit : “Transsexuelle là, t’sais”. “Tu veux être un garçon?” Elle dit : “Oui”. Faque là, c’est comme *Bang* ».

Andrée ne s’attendait pas du tout à cette annonce. Au contraire, elle pensait que sa fille allait lui annoncer une grossesse non-désirée. Presque un an après le *coming out* de son enfant, ce sujet est d’ailleurs encore sensible pour elle, très émotive dès le début de l’entretien.

Chez les deux autres participantes, le dévoilement de la transidentité a eu lieu dans un contexte de prise en charge médicale. L’enfant de Claire (E5) a fait son *coming out* à l’âge de 13 ans, aux termes de plusieurs années de souffrances psychiques durant lesquelles l’enfant s’automutilait et avait des pensées suicidaires. Suite à un épisode suicidaire, l’enfant a été hospitalisé en milieu

fermé dans un hôpital psychiatrique. À l'occasion d'une rencontre avec les parents et le psychiatre, l'enfant a fait son *coming out* :

« Donc... ben voilà, hospitalisation 24 heures sur 24, du lundi au vendredi, sans droit de visite sauf de temps en temps les parents [...] Donc au bout de 3 semaines finalement, elle a ouvert son jeu pis elle nous a dit : "Je suis transgenre. Je me sens comme un gars" » (Claire)

Claire rapporte que son enfant lui avait déjà parlé de ce sentiment auparavant, mais qu'elle avait fait « la sourde oreille » et ne l'avait « pas pris au sérieux du tout », croyant que c'était « peut-être juste l'adolescence, où t'es à la recherche de ton identité, ta sexualité et tout ça ». Pour cette mère, le cas de son enfant ne correspondait pas avec la représentation qu'elle se faisait des personnes transgenres. Ce moment d'annonce en milieu hospitalier a marqué un tournant décisif :

« Mais là, c'était vrai, vraiment, elle nous parlait pis fallait qu'on l'écoute. Mais on a bien réagi, même que les psychiatres étaient enchantés, ils disaient : "Ah ben, c'est vraiment bien comme réaction". Son père et moi, on a été tout les deux... tout de suite, on a bien réagi je pense » (Claire)

Finalement, le cas d'Ève (E3) est significativement différent de celui des autres participant.e.s : non seulement son enfant est-elle la plus jeune de notre échantillon, âgée de 11 ans lors de sa transition sociale, mais elle est également la seule personne AMAB de cette recherche. Plus encore, la variance de genre de l'enfant d'Ève est quelque chose qui a toujours été présent, puisqu'elle a été repérée dès l'âge de 1 an. En ce sens, le discours d'Ève correspond davantage à ce que l'on peut retrouver dans la littérature entourant la transidentité durant l'enfance, par de la cohérence, de la persistance et de l'insistance (APA : 2016) dans l'affirmation et l'expression de genre et les comportements genrés non-cisnormatifs.

Loin d'être une annonce formelle de l'enfant, à la manière d'un *coming out*, la situation particulière d'Ève et de son enfant résulte davantage d'une prise en charge des suites d'un rendez-vous à une clinique spécialisée en variance du genre, consultation proposée par la pédiatre de l'enfant :

« Et là, à l'âge de 7 ans et demi, la pédiatre m'a donné une carte d'affaire avec le nom d'un médecin à la clinique d'enfants trans, ça m'a fait réagir... parce que quand on le regardait, ben, on lui avait rasé les cheveux, c'est un petit gars là, les cheveux courts, pantalons, chandail, t-shirt, très souriant. Et là, ça a pris quelques mois que je me décide, que j'aille au rendez-vous, c'est à 8 ans qu'on a été pour la première consultation »

Chez l'enfant d'Ève, l'identité féminine était quelque chose d'omniprésent et qui a pris plusieurs années à se matérialiser en tant qu'identité trans. Le moment d'entrée dans la carrière de parent d'enfant transgenre est donc, dans le discours de cette mère, énoncé avec moins de

clarté que chez les cinq autres parents participants : plus qu'un évènement de *coming out*, il s'agit d'un processus. Soulignons également la présence d'autres personnes qui entourent l'enfant et qui ont souligné sa différence, comme cette éducatrice de pré-maternelle qui rapporte à la mère qu'« il aime les jeux de rôles, [qu'] il veut être la princesse ». Cette différence est notée à nouveau à la maternelle, où Ève se souvient s'être fait dire que son enfant « aime beaucoup les choses de filles, [qu'] il joue beaucoup avec les filles », ou encore que « c'est drôle, il marche comme s'il était une petite fille ». Le rôle des autres – que ce soit le personnel de la garderie ou du milieu scolaire de l'enfant, ou encore le pédiatre ayant proposé d'aller consulter dans une clinique du genre – est non négligeable dans le discours d'Ève, ayant contribué à concrétiser et à faire advenir comme réelle une différence perçue chez son enfant. Éline (E1) et Véronique (E2), rapportent également avoir eu des commentaires de la part d'autres parents, par exemple, concernant la non-conformité au genre de leur enfant lorsqu'il était plus jeune. Or, dans le cas de ces deux mères, cette différence était davantage valorisée et socialement acceptée par l'entourage de l'enfant, alors que dans le cas d'Ève, la non-conformité au genre de son enfant était montrée du doigt comme étant quelque chose de problématique et d'anormal.

Il faut également mentionner le contexte particulier qui entoure l'histoire d'Ève : à cette époque, soit au début des années 2000, la variance de genre et la transidentité durant l'enfance étaient des notions peu débattues socialement et encore largement appréhendées dans un paradigme « pathologique ». Comme nous en avons discuté au chapitre précédent, nous situons le changement de paradigme vers les années 2010, avec l'avènement de plusieurs ouvrages prônant une approche affirmative de la variance de genre durant l'enfance. Le *coming out* des enfants des cinq autres parents de notre corpus d'entretien a eu lieu à partir de l'année 2014¹⁵⁹. Rappelons d'ailleurs la cinquième édition du DSM, où on réfère à la variance sur le plan du

¹⁵⁹ Le premier centre académique pédiatrique à ouvrir une clinique médicale pour les adolescents transgenres en Amérique du Nord a été fondé en 2007. Diane Ehrensaft cofonde, l'année suivante, le *Child and Adolescent Gender Centre* à l'Université de Californie. En 2009, l'*Endocrine Society*, la plus prestigieuse association d'endocrinologues, publie l'*Endocrine Treatment of Transsexuals Persons*, recommandant la suppression de la puberté chez les jeunes transgenres. La dépathologisation de la transidentité dans le DSM-V (2013) donne le coup d'envoi aux unités d'endocrinologie pédiatrique et de médecine adolescente afin de créer des cliniques médicales spécialisées. En 2015, l'Amérique du Nord compte déjà plus de 50 programmes étant dédiés aux enfants et aux jeunes transgenres, [dont notamment la clinique de variance de genre de l'hôpital de Montréal pour enfants et le MUSIC (The McGill University Sexual Identity Center)]. (Traduction libre de la préface de Spack in Ehrensaft, 2016 : xv)

genre en termes de « dysphorie de genre », mettant l'accent sur la dysphorie comme étant le problème clinique et non plus l'identité non-cisgenre en soi.

Soutenir : la « job » du parent

Pour tous les parents rencontrés, le fait de soutenir son enfant ne s'est pas posé comme un choix : cela allait de soi. Aucun des parents rencontrés n'a menacé son enfant d'être rejeté du domicile familial ou n'a verbalisé à son enfant être déçu ou insatisfait de la situation. Or, le besoin de soutenir fortement son enfant n'est pas nécessairement corrélé avec une acceptation de la transidentité : pour certain.e.s, l'acceptation de la situation s'est posée comme un impératif dès le *coming out* alors que pour d'autres, le temps d'acceptation est plus long. Par ailleurs, chez l'entièreté des participant.e.s, le fait de s'engager dans une trajectoire de soutien auprès de son enfant transgenre est vu comme inhérent au rôle social parental :

« T'sais nos enfants, c'est nos enfants, faut les accompagner dans toutes leurs difficultés. Ça [la transidentité], ça en est une importante, faque je choisi plutôt d'aller dans le sens du courant plutôt que d'aller à contre-courant : l'accompagner dans les différentes étapes » (Antoine)

« [L]a job première d'une mère, c'est de protéger pis de soutenir son enfant, faque je vais faire ma louve jusqu'à la fin. Je vois qu'il est capable de se défendre tout seul, de prendre ses décisions, de faire son chemin, je l'admire beaucoup, parce que je le trouve plutôt jeune pour y arriver, mais au cas, je veux qu'il sache que je suis là » (Véronique)

« [I]l n'y a pas d'autre option [que de soutenir son enfant] » (Claire)

Cette inclinaison « naturelle » pour le parent à soutenir son enfant s'apparente à l'« acceptation inconditionnelle » (*unconditional acceptance*) identifiée par Hill et Menvielle (2009) comme étant la voie de l'acceptation de la transidentité de son enfant. Si, chez certains parents, l'acceptation inconditionnelle advient très rapidement, voire dès l'annonce de la transidentité, d'autres parents sont particulièrement éprouvés et ébranlés au niveau personnel, vivant une grande tristesse et de l'incompréhension. Mais ce moment difficile ne remet pas en question l'amour parental et le soutien apporté :

« [M]oi j'ai trouvé ça très difficile l'année passée, t'sais j'ai pleuré là... Là, ça va mieux, depuis quelques mois, mais t'sais sur le coup, t'sais c'est sûr que ça n'a jamais remis en question mon amour que j'avais pour elle - pour lui - pis t'sais le soutien que j'allais lui apporter et puis t'sais je l'ai toujours accepté là-dedans, mais euh... en cachette, j'ai pleuré t'sais » (Andrée)

Au cœur de cette citation se trouve l'essence même des configurations familiales qui permettent l'affirmation et la prise en considération sociale de la transidentité chez les enfants et les jeunes : la reconnaissance profonde, par les parents, de l'individualité de leur enfant et l'importance de s'y ajuster afin de favoriser son bien-être. Si cela est difficile et génère de la

souffrance chez le parent, c'est, pour cette mère, « en cachette » que cette peine est vécue. Par cette expression, Andrée (E4) reconnaît une forme d'incitation sociale à l'acceptation de la transidentité de son enfant. Le paradigme affirmatif se déploie au niveau familial : le véritable problème de la non-conformité au genre réside dans l'absence d'acceptation sociale (Isay, 1997; Ghosh, 2012 ; Saketopoulou, 2011 *in* Pullen Sansfaçon, 2015). Les propos d'Antoine sont ici éloquents : pour lui, le fait d'être parent d'un enfant transgenre « c'est comme avoir un enfant handicapé dans le fond; ce n'est pas un handicap, mais c'est comme un handicap social... d'intégration sociale ». Cette citation reflète bien l'appropriation, par les parents, du discours produit par ce paradigme: la problématique de la transidentité n'est pas imputable à l'enfant lui-même, mais à la société cisnormative.

La transidentité est donc perçue comme un obstacle social et la volonté de s'assurer du bien-être de son enfant est un élément fondateur de la carrière de parent d'enfant transgenre, aux côtés d'autres motivations telles que l'amour parental (Brill & Pepper, 2008, Ehrensaft, 2011b, Hill & Menvielle, 2009) et des conditions d'ouverture préalables (Ryan, 2016). Les principales craintes rapportées par les parents se situent au niveau de l'intégration sociale et de la discrimination basée sur l'identité de genre, les encourageant fortement à offrir un soutien actif à leur enfant. Pour certains parents, le fait d'associer l'étiquette « transgenre » à son enfant est un puissant incitatif au soutien. En effet, loin d'être sémantiquement neutre, ce terme est associé à une grande vulnérabilité sociale :

« [Q]uand tu vois le mot “transgenre”, ton enfant te dit qu'il est “transgenre”, tout de suite, ton cerveau s'en va comme : “Il va avoir une vie de merde, ça va être épouvantable”, c'est là que ton cerveau de parent s'en va. Il s'en va dans : “Ça va être excessivement dur, il va avoir beaucoup de discrimination, il est à risque de violence, il est à risque de se faire tuer”. On a tous vu *Boys don't cry* là avec Hilary Swank... ça fini pas bien... [...] là où le cerveau s'en va, c'est pas un bel avenir, et c'est ça qui est traumatisant » (Élaine)

Pour d'autres parents, cette crainte de la transphobie se matérialise au fil de lectures personnelles et d'échanges et vient consolider l'importance du soutien parental et l'implication dans la carrière. La popularisation de l'approche affirmative et des récits qui promeuvent le soutien parental de la non-conformité au genre a eu un impact sur le discours des organismes de soutien et des professionnel.le.s de la santé, incitant les parents à supporter l'autodétermination identitaire de l'enfant. La deuxième étape de la carrière porte d'ailleurs précisément sur le processus d'apprentissage du parent et nous permet d'approfondir l'importance de l'apprentissage du parent sur le soutien offert à son enfant.

Ici encore, il convient de souligner que, bien que l'expérience identitaire parentale soit similaire chez les parents de jeunes enfants et les parents d'adolescents, voire de jeunes adultes, le fait de soutenir son jeune enfant lors de sa transition nécessite une implication parentale différente, puisque l'enfant n'a pas la même autonomie. Lorsque l'enfant est jeune, le parent, en tant que tuteur légal, est responsable de la transition sociale, légale, voire de sa prise en charge médicale. Il s'agit donc d'un soutien qui se déploie différemment. S'il prend la forme de l'accompagnement d'une volonté reconnue comme personnelle de la part de son enfant chez les parents d'enfants adolescents et jeunes adultes, ce soutien s'apparente, chez les parents de jeunes enfants, à un travail permanent d'affirmation identitaire, relevant souvent d'une certaine militance. Le discours d'Ève, la mère de l'enfant le plus jeune de notre échantillon et du seul enfant AMAB, est ainsi fortement imprégné de ce rôle social qu'elle compte jouer dans la vie de son enfant : s'assurer que le personnel scolaire est formé et outillé sur cette réalité, entamer les démarches législatives de changement d'identité, prendre en charge l'ensemble des rendez-vous médicaux, s'assurer du respect de l'identité « *stealth* »¹⁶⁰ de son enfant, trouver des stratégies vestimentaires notamment en ce qui concerne le maillot de bain de son enfant¹⁶¹. Le support qu'elle offre fait désormais partie intégrale de son rôle de mère. Plus encore, c'est ce support qui a permis la reconnaissance subséquente d'une transidentité menant à une transition sociale, légale et médicale. On retrouve, notamment chez Claire, dont l'enfant est âgé d'à peine 14 ans, une implication semblable au niveau du milieu scolaire et des démarches législatives et médicales, quoique son enfant ait été assez autonome pour réclamer lui-même, auprès de ses pairs à l'école, d'être appelé par le prénom qu'il a choisi. L'âge de 14 ans peut marquer une rupture pour les enfants, parce qu'il est l'âge auquel les enfants peuvent se passer du consentement de leurs parents afin d'entamer les procédures de changement de la mention du sexe à l'état civil et d'entreprendre une prise en charge médicale comportant notamment la prise de bloqueurs d'hormones ou le début d'une hormonothérapie.

Le désir de soutien de son enfant s'inscrit dans de nouvelles normes familiales traversées par l'individualisme et la promotion de l'autodétermination identitaire et vise avant tout le bien-être de l'enfant. Si les situations diffèrent donc en fonction de l'âge de l'enfant, l'entrée dans la carrière de parent d'enfant transgenre – menant à l'endossement d'une nouvelle identité

¹⁶⁰ Rappelons que « *stealth* » est un mot communément employé par certaines personnes trans afin de référer à leur mode de vie, soit de vivre selon leur identité actuelle sans divulguer l'identité qui leur a été assignée à la naissance. En opposition, une personne trans peut décider d'être *out*.

¹⁶¹ Nous reviendrons sur le réajustement du rôle social du parent lorsque nous aborderons la troisième étape de la carrière parentale.

parentale et un réajustement au sein du rôle social du parent – est mue par l'importance générale accordée au bien-être de l'enfant et, plus encore, par l'importance, pour le parent, d'être ajusté à son enfant dans son individualité propre et reconnue.

Conditions préalables d'ouverture

L'entrée dans une carrière de parent d'enfant transgenre requiert, comme toute conversion, des conditions sociales de possibilités (Darmon, 2011 : 16). Le contexte sociétal actuel est façonné par plusieurs changements majeurs. Au niveau législatif, les droits des personnes trans, adultes et enfants, sont publiquement entérinés par plusieurs actrices et acteurs sociaux et s'enchaînent progressivement dans la loi, à coup de pétitions et de projets de loi émanant d'une militance soutenue. Cette reconnaissance est rendue possible, plus globalement, par une plus grande ouverture à la diversité sexuelle et par la promotion d'une éducation positive incitant à une « parentalité bienveillante » (Gravillon, 2017), un style éducatif permettant la reconnaissance de l'individualité de l'enfant et la promotion de son autonomie. Cette évolution des mœurs se matérialise ici par une prise en considération et un respect de l'autodétermination identitaire de son enfant. Les dispositions d'ouverture des parents à la transidentité de leur enfant tiennent à des effets d'interaction, mais aussi à des facteurs plus structurels, tel que la classe sociale et le genre¹⁶² du parent.

Au niveau macrosociologique, l'idée même de l'individualisme n'est pas aussi forte selon les classes sociales. En s'appuyant sur les travaux de psychologie sociale (Lorenzi-Cioldi, 1995), nous pouvons dire que le sentiment d'individualité est plus important dans les classes supérieures que dans les classes populaires et signe une émancipation face aux catégories de genre qui est plus marquée. Le statut social du parent a donc un impact sur la perception des clivages genrés :

« La mise en avant de clivages entre les deux sexes est plus marquée auprès de population placée vers le bas de l'échelle sociale; la dichotomie sexuelle est davantage à l'œuvre dans la perception de cibles ayant un statut social inférieur ou subordonné. La discrimination sexuelle s'enracine de cette manière très profondément dans la structure sociale, et elle y apparaît comme la conséquence de l'occupation par les hommes et les femmes de lieux plus ou moins privilégiés dans cette structure » (Lorenzi-Cioldi, 1995 : 149)

¹⁶² Il est dit dans la littérature que les pères éprouvent plus de difficulté à accepter la transidentité de leur enfant que les mères (Hill et Menvielle, 2009). Dû à la composition de notre échantillon (cinq mères et un père), nous n'analyserons pas la variable du genre du parent comme une condition préalable d'ouverture. Or, le fait que nous ayons majoritairement interrogé des mères lors de notre recherche illustre l'investissement souvent plus marqué de celles-ci auprès de l'éducation et des soins aux enfants et, plus globalement, le surinvestissement féminin dans les domaines du *care* et de la parentalité.

La variable socioprofessionnelle de nos enquêté.e.s est ici prise en compte : les parents rencontrés sont plutôt issus de classe aisée et ont un niveau de scolarité majoritairement universitaire¹⁶³, faisant jouer des capitaux culturels favorisant une vision plus positive de l'individualité et permettant une représentation du genre plus fluide et moins binaire, où l'individualité de l'enfant domine sur la catégorie sociale du sexe assigné. Rappelons également que la répartition des modèles éducatifs connaît l'influence d'un certain marquage social et que le style « négociateur » (Kellerhals & Montandon, 1991) – style éducatif favorisant l'autonomie et la prise en compte de l'individualité de l'enfant – est plus à même d'être défendu par les parents cadres ou occupant des professions intellectuelles. Prenons à titre d'exemple le cas d'Ève (E3) : ayant elle-même une formation de deuxième cycle universitaire en intervention, Ève a entrepris des recherches quant à la variance de genre durant l'enfance et rapporte avoir, à plusieurs reprises, mis son « chapeau d'[intervenante] » afin d'adresser la situation de son enfant :

« Une fois que j'avais les notions, je pense que je mettais mon chapeau de professionnelle autant que mon chapeau de mère : je l'expliquais à tout le monde [...] le fait que je sois allée chercher les ressources toutes seules: c'est moi qui est allée à McGill, je serais jamais allée à McGill moi, je sais même pas c'est où [...] PFLAG¹⁶⁴, c'est moi, après avoir vu quelque chose à la télé [...] c'est mon côté [intervenante] »

Ainsi, la catégorie sociale d'Ève a constitué un facteur de prédisposition à l'acceptation de la transidentité de son enfant. Plus encore, la disposition à l'ouverture d'Ève a eu un rôle majeur en termes d'identification d'une « dysphorie de genre » chez son enfant, de par la mise en place de conditions personnelles et familiales qui rendent le diagnostic « disponible et pertinent » (Lignier, 2010 : 98). Sans entrer dans les détails biographiques des enquêté.e.s, nous pouvons dire qu'il en va de même pour les autres parents rencontrés : leur place privilégiée dans la structure sociale les prédisposant à l'acceptation de la transidentité de leur enfant par une valorisation de l'individualité et un style éducatif tourné vers la négociation¹⁶⁵.

Par ailleurs, au niveau plus microsociologique, certaines dispositions individuelles et familiales modulent la réaction du parent suite à l'annonce et son engagement dans une « carrière de

¹⁶³ Cette composition de l'échantillon n'est pas particulier à notre recherche : les mères de l'étude de Ryan tendent à être « *well educated* » et à se définir comme étant « *feminist* » or « *liberal* » (Ryan, 2016 : 6).

¹⁶⁴ PFLAG Canada est un organisme américain à but non-lucratif fondé en 1972 visant à offrir du soutien aux personnes en questionnement par rapport à leur orientation sexuelle ou leur l'identité de genre, et soutenant leurs familles d'enfants non-hétérosexuels.

¹⁶⁵ Notons que la classe sociale a un double effet : d'une part, elle agit sur les dispositions à accepter l'enfant dans son individualité et, d'autre part, elle joue un rôle sur l'effet de l'enquête, constituant une disposition méthodologique à participer à l'enquête.

parent d'enfant transgenre ». Chez tous les parents rencontrés, des conditions préalables d'ouverture à la diversité sexuelle étaient présentes dès un jeune âge dans la relation parent-enfant. Certains parents ont manifesté clairement à leur enfant une ouverture à ce niveau durant l'enfance :

« En fait, nous [notre enfant] était petit pis on lui disait : “T’sais, quand tu vas être grand là, gars ou fille, ça nous dérange pas en terme de [...] t’sais ‘ton amour là, ça va être un gars ou une fille, ça nous dérange pas” » (Élaine)

« C'est sûr que je leur ai déjà parlé [à mes enfants] aussi t'sais de, qu'il n'y avait pas juste des hommes pis des femmes dans la vie, qu'il y en avait qui étaient entre. T'sais que l'hétérosexualité pis l'homosexualité, ben y'a pas juste ça non plus, t'sais, y'a tout entre aussi. Faque ils ont été aussi sensibilisés à ça » (Andrée)

Pour tous les parents interrogés, le fait d'avoir un enfant d'orientation non-hétérosexuelle n'est pas perçu comme étant quelque chose de problématique. La moitié des enfants de notre échantillon (soit 3 sur 6) ont dévoilé à leurs parents leur orientation homosexuelle préalablement au dévoilement de leur transidentité. Dans tous les cas, le parent rapporte avoir très bien réagi à l'annonce et n'a pas identifié cela comme une annonce déstabilisante en soi¹⁶⁶. D'une part, le dévoilement d'une orientation homosexuelle peut être perçu comme un « moindre mal », ce que suggère Élaine (E1) : « Pis quand elle m'a finalement annoncé: “Je suis gay”, ma première réaction, ça a été “Fiou, est juste gay”, c'est incroyable hen ? ». Elle rapporte que ce premier *coming out* a été bien reçu dans la famille, comme quelque chose de non-dit mais d'implicitement su. L'entourage de l'enfant d'Élaine avait en effet noté une variance dans l'expression du genre de l'enfant depuis un jeune âge : « [Q]uand a 16 ans, [mon enfant] s'est déclaré homosexuel, ben tout le monde chez nous, c'était comme: “Ben oui”, t'sais c'est comme: “Ok”, faque *no problem*, ok ».

D'autre part, le dévoilement d'une orientation homosexuelle peut positionner d'emblée le parent comme soutenant et célébrant son enfant dans cette identité non-hétéronormative :

« En secondaire 1, elle m'est arrivée, elle m'a dit : “Maman, j'ai quelque chose à te dire : j'ai une blonde”, ben là, j'ai bien réagi. J'ai dit : “Ben écoute, c'est merveilleux, vive l'amour !” » (Claire)

Une disposition à l'ouverture est ainsi créée par ce premier dévoilement et par la réaction favorable du parent qui le reconnaît et l'appuie dans ce qu'il est. Le second *coming out* a pu en

¹⁶⁶ La question se pose ici à savoir si le dévoilement d'une orientation homosexuelle n'a réellement pas été un événement déstabilisant pour le parent ou si plutôt, *a posteriori*, une relecture biographique s'opère à la lumière de l'annonce de la transidentité.

être facilité, l'enfant se sentant déjà en confiance et supporté dans une identité non-hétérosexuelle.

Plus encore, et tel qu'il en a été discuté au deuxième chapitre, le dévoilement d'une orientation homosexuelle peut agir comme une véritable disposition individuelle à l'ouverture, faisant advenir, pour le parent, une nouvelle identité (Lavoie & Côté, 2014). L'endossement de cette nouvelle identité parentale contribue à sensibiliser le parent à la diversité sexuelle et prépare le terrain pour l'annonce de la transidentité. Les parents dont l'enfant avait fait un premier dévoilement d'orientation homosexuelle sont ceux pour qui le temps d'adaptation au second *coming out* a été le plus court. Le fait que leur enfant se situe déjà sur le large spectre LGBT semble avoir joué un rôle préparatoire à l'acceptation subséquente de la transidentité :

« Donc depuis qu'il a 12 ans, mon apprentissage, ma tolérance, mon amour pour elle a pas changé, pis je l'ai vu... donc c'est une gradation, je me suis comme un peu fait à l'idée que bah, ben t'sais, à la blague j'aimais bien dire que c'était ma *butch*... t'sais, elle avait tellement pas l'air d'une fille, pis elle était tellement bien comme ça » (Véronique)

Dans le cas de Véronique, le soutien offert à son enfant depuis le dévoilement de son orientation homosexuelle a d'ailleurs suivi une évolution : si elle était plus prompte à défendre l'orientation sexuelle avant le *coming out* transgenre, elle dit être maintenant plus à défendre l'identité transgenre. Une évolution qui témoigne d'un changement dans le rôle social du parent.

L'histoire d'Andrée, mise en parallèle ici avec celle de Véronique, témoigne en creux du rôle préparatoire que peut jouer le dévoilement d'une orientation non-hétérosexuelle par l'enfant. Lorsque son enfant a fait son *coming out* transgenre, Andrée (E4) ne s'attendait pas du tout à cette nouvelle, ayant d'abord une crainte que sa fille lui annonce une grossesse non-désirée. Se situant en dehors des possibilités envisageables, cette nouvelle produit un véritable choc chez la mère puisque « [r]ien, y'avait rien rien rien qui pouvait nous laisser croire ça ». Le travail d'acceptation est alors plus ardu, l'histoire de l'enfant et du parent n'ayant que peu de points d'ancrage favorisant une construction de sens. Or, Andrée rapporte être ouverte à la diversité, ayant des connaissances qui ont effectué une transition et des ami.e.s d'orientation non-hétérosexuelle, ce qui peut l'avoir incité à soutenir d'emblée son enfant, bien qu'elle vivait une grande souffrance personnelle.

Si la plupart des parents se disaient ouverts à la diversité sexuelle, ayant des ami.e.s et membres de la famille homosexuel.le.s, ils ne connaissaient pas la réalité des personnes transgenres avant l'annonce de la transidentité de leur enfant. Il est su que certaines inclinaisons personnelles

constituent des conditions d'ouverture à la transidentité, tel le fait de se dire féministe (Hill & Menvielle, 2009). En entrevue, deux mères se sont dites féministes : pour Éline (E1), qui se définit comme étant hyperféministe, le fait d'avoir un enfant qui, durant l'enfance, ne correspondait pas au modèle féminin classique ne l'inquiétait pas du tout. Elle se dit d'ailleurs qu'elle est critique des rôles sociaux genrés, se rappelant avoir affirmée lorsqu'elle était jeune adulte que « la définition du prince charmant, c'est quelqu'un qui te fait vivre pis qui t'amène à d'autres places : c'est une bonne job pour un char ». Pour Véronique (E2), qui se dit féministe, l'équation entre l'identité féminine et le fait d'être une victime est inacceptable et a teinté sa manière d'éduquer son enfant : « je crois que dans ma façon de l'élever, ça l'a été ça aussi : “On ne sera jamais des victimes parce qu'on est des filles, faque accepte pas de te faire traiter de fille” ». Bien que ces mères acceptent et soutiennent la créativité de leur enfant – qu'elles ont repéré avant l'annonce formelle de la transidentité – elles n'ont jamais cherché à faire advenir cette créativité et à subvertir les frontières du genre comme tel. Néanmoins, leur manière de concevoir les rapports sociaux de sexe défie, d'une certaine manière, le discours hégémonique dominant.

Le fait d'accepter et de soutenir la transidentité de son enfant peut également être le fait de caractéristiques personnelles du parent, reliées à son histoire de vie. Par exemple, Véronique a toujours été très proche de son enfant; une relation qu'elle décrit comme « fusionnelle ». Se qualifiant elle-même de personne « hors-normes » et « punk », elle a toujours permis à son enfant de s'exprimer et d'être créatif dans l'expression de sa personnalité. Travaillant en médecine parallèle, Véronique adopte une posture critique face au système médical actuel et aux « étiquettes » accolées aux différences des individus : elle traite d'ailleurs ses enfants de façon homéopathique depuis leur jeune âge. Elle-même *tombboy* durant l'enfance et tout au long de sa vie, Véronique n'a jamais réprimé l'expression de genre de son enfant, qui ne correspondait pas aux attentes genrées normatives. Il en va de même pour Éline, qui ne se décrit pas comme une « fille fille » lorsqu'elle était enfant. Ces deux mères sont celles qui ont rapporté le temps d'acceptation le plus court : le fait d'être soi-même non-conventionnelle quant à son rapport aux normes genrées favorise l'acceptation de la transidentité puisqu'une certaine socialisation à la déconstruction des normes genrées est déjà amorcée.

4.2.2 Apprendre

Les sociologues interactionnistes, au premier chef desquels Horward Becker dans son livre *Outsiders*, ont bien montré comment l'engagement dans une carrière nécessitait une série

d'apprentissages (de techniques comme de rôles) nécessaires à intégrer une nouvelle réalité. Les données que nous avons recueillies confirment cette hypothèse. Ainsi, à mesure que le parent s'investit dans une trajectoire de soutien auprès de son enfant, il lui faut apprendre sur cette réalité qui lui est souvent étrangère : il lui faut « réapprendre le genre » (Ehrensaft, 2014 *in* Pullen Sansfaçon, 2015). En s'engageant dans une carrière de parent d'enfant transgenre, le parent entame un processus d'apprentissage : *par* et *pour* son enfant, il élargit sa compréhension du genre et se socialise à un thème qui lui est nouveau – ou du moins dont la proximité lui est nouvelle – et qui bouscule ses habitudes. Dans une forme de « socialisation secondaire », le parent apprend à devenir un.e allié.e en assimilant un nouveau vocabulaire et en se renseignant sur ce qui entoure la réalité trans. Si les produits de la socialisation genrée du parent ne sont pas nécessairement « démantelés » et « désintégrés », à la manière d'une resocialisation (Darmon, 2011 : 5), n'en reste pas moins qu'il s'agit d'un changement profond, pour l'individu en question, dans sa manière d'envisager le genre qui, bien qu'elle puisse rester binaire, ne peut plus être uniquement envisagée selon une présomption cisnormative. Il faut rappeler que les parents interviewés dans le cadre cette recherche, se décrivant parfois comme « féministe », « *tomboy* » et « hors normes », ne s'inscrivaient toutefois pas dans des pratiques parentales qui, prônant la neutralité de genre, cherchaient à subvertir l'idéologie dominante genrée (Ryan, 2016).

Au sein du paradigme affirmatif et au cœur des nouvelles normes familiales, le rôle du parent n'est plus tourné vers l'autorité absolue, mais vers une valorisation de l'autonomie de l'enfant. Ainsi, dans notre recherche, l'apprentissage du parent prend racine dans une relation parent-enfant qui tend à être plus égalitaire qu'autoritaire et où la famille est un lieu de révélation identitaire, tant pour le parent que pour l'enfant (de Singly, 1996). C'est donc l'enfant qui détient le savoir au sujet de son identité de genre : dans un processus qui est double, le parent apprend dans la relation qu'il noue avec son enfant (Pyne, 2016). Dans un premier temps, et dans le cas des parents d'enfants adolescents plus particulièrement¹⁶⁷, l'enfant apprend au parent qui il est réellement et comment il se sent. Au terme de discussions et d'échanges, l'enfant initie son parent à son nouvel univers, comportant un ensemble de nouveaux objets matériels et symboliques. Dans un deuxième temps, le parent entreprend par lui-même un processus d'apprentissage afin de trouver des ressources, de se familiariser avec ce milieu et d'ainsi devenir un parent d'enfant transgenre; un parent qui soutient son enfant et qui endosse

¹⁶⁷ La situation des parents d'enfants plus jeunes sera abordée dans une sous-section, puisque le processus d'apprentissage du parent est ce qui octroie une certaine consistance sociale à la transidentité du jeune enfant.

un nouveau rôle social généré par cette expérience partagée et, ultimement, une nouvelle identité parentale¹⁶⁸.

Apprentissage *par* l'enfant

Chez cinq de nos six enquêté.e.s, l'apprentissage débute à la suite du *coming out* formel de l'enfant au sujet de sa transidentité, moment qui signe de prime abord l'engagement dans une carrière de parent d'enfant transgenre. La relation d'apprentissage n'est pas ici envisagée comme structurée hiérarchiquement, puisque c'est l'enfant qui détient le savoir au sujet de son identité profonde et de ce qu'il désire en termes de transition, de prénom et de pronom et d'interventions médicales. C'est par sa relation que le parent en vient à reconnaître l'identité affirmée de son enfant et à acquérir des connaissances quant à ses besoins spécifiques (Pyne, 2016 : 43).

Bien que nous n'ayons pas discuté avec les enfants eux-mêmes, le discours des parents révèle l'importance de l'espace numérique dans la définition identitaire des adolescents et jeunes adultes transgenres. Ainsi, le rapport de l'adolescent ou du jeune adulte à sa transidentité se fait de manière autonome : l'enfant accumule des savoirs issus de forums, de sites internet, de communautés virtuelles, parfois d'ami.e.s déjà présent.e.s dans sa vie et en vient à se définir lui-même comme étant « transgenre ». Lors du *coming out*, il s'agit donc pour l'enfant de partager ces informations à son parent et de l'introduire à la réalité des personnes trans. Pour Antoine (E6), c'est un véritable « travail de préparation » de soi que son enfant a entrepris avant de lui faire son *coming out* :

« [...] aussitôt qu'il m'a abordé ça il y a deux ans, il m'a dit : "Je vais te montrer des affaires sur *Youtube*" pis là il dit : "Sur Internet, j'ai vu telle affaire, j'ai vu telle affaire", faque y'avait déjà lui fait son travail de préparation » (Antoine)

Cette idée de « préparation de soi » est également présente dans le discours d'Élaine (E1) et d'Andrée (E4). Dans sa relation avec son enfant, le parent fait ses premiers dans cet univers qui lui est souvent inconnu :

« [Y]'avait déjà des contacts, il avait déjà fouillé, pis informé pis tout ça, t'sais c'est comme : "Wow!" [*rires*]. Faque il nous en a appris beaucoup » (Andrée)

¹⁶⁸ L'étape d'apprentissage appelle à la notion de parentalisation « qui met l'accent sur la socialisation parentale par les enfants (entre autres), apparaît chez les psychiatres et psychanalystes dans les années 1960, à la suite de celle de « parentalité » (Neyrand, 2001 in Céroix, 2006 : notes de bas de page).

« [Y]'a plein de vidéos; r'gardes, quand tu te mets à fouiller là, t'as plein plein plein de vidéos pis d'informations pis de cas vécus pis de : “Voici où je suis rendu”, pis de documentation, faque... Quand il a fait son *reveal* à moi, y'avait déjà fait ses devoirs depuis un bout » (Élaine)

Le fait pour l'adolescent d'être « informé » et d'avoir « fait ses devoirs » est ce qui permet de pourvoir le parent d'un cadre de compréhension quant à l'évènement vécu. En effet, puisque la réalité des personnes trans est souvent peu connue chez les parents de notre recherche avant l'annonce de la transidentité, ce « travail de préparation » fait par l'enfant est nécessaire afin d'accorder légitimité et cohérence au *coming out*. Si, au moment du *coming out*, le parent apprend que son enfant *est* transgenre, c'est dans la phase d'apprentissage qu'il apprend *ce qu'est* être transgenre, et ce que cela signifie pour son enfant. En montrant à son parent des vidéos illustrant des cas vécus, l'adolescent ou le jeune adulte crée un contexte qui rend intelligible son expérience. Dans ce savoir que l'enfant lui transmet, le parent apprend qu'être transgenre ou non-binaire est une possibilité identitaire plausible. Ce moment de partage peut également être l'occasion, pour l'enfant, d'introduire le parent aux divers changements qu'il pourrait vivre en lui montrant des vidéos de personnes ayant transitionné :

« Il m'a montré aussi beaucoup de vidéos *Youtube* de transformation : des américains qui se filment périodiquement, qu'on voit la transformation, pis ça m'a impressionné beaucoup de voir que, après... il m'a montré beaucoup de photos aussi de gens qui ont fini leur transformation, soit des hommes ou des femmes, pis c'est assez difficile de voir la différence » (Antoine)

« [E]lle s'était beaucoup informée, elle avait fait beaucoup de recherches sur Internet, elle avait trouvé des vidéos d'hommes trans qui avaient déjà fait la transition pis qui parlaient de comment qu'ils avaient vécu ça pis tout ça, faque t'sais elle avait aussi trouvé mettons des pages *Facebook* de jeunes trans qui discutaient ensemble [...] Faque elle a – lui – il m'a montré beaucoup de vidéos par rapport à ça, quand il m'a apporté le sujet, pour que je comprenne mieux cette réalité-là, c'est ça elle m'a dit qu'elle voulait vraiment toute faire la transition : l'opération mastectomie, hormones » (Andrée)

S'il s'agit pour le parent d'en apprendre sur un sujet qui lui était jusqu'alors peu connu, le processus d'apprentissage nécessite un changement profond et difficile – que nous avons identifié comme caractéristique de l'épreuve du parent d'enfant transgenre – : celui du prénom de l'enfant et des pronoms d'usage. Le discours d'Andrée (E4) révèle bien ici la difficulté de faire l'usage de pronoms correspondant au genre de l'enfant et du prénom choisi. De « elle » à « il », se reprenant – mais pas tout le temps –, cette mère est en pleine période d'apprentissage quant à l'emploi des termes appropriés afin de référer à son enfant : elle « [se] pratique avec le “il” [et] essaie le plus possible de l'appeler [par] son nom choisi ». Chez les cinq parents d'adolescents voire de jeunes adultes, c'est l'enfant qui a choisi son prénom et qui a fait la demande formelle à son parent d'en faire usage et de parler de lui en utilisant des pronoms

masculins. Pour Antoine (E6), la transition du « elle » au « il » est un processus qui lui a nécessité de s'accoutumer : « le “elle” était là au début. Ça m’a pris quand même un an, peut-être un an, 6 mois à m’habituer à parler de lui au masculin ». Pour Ève (E3), dont l’enfant a entamé la transition à un plus jeune âge, il s’est agi d’ajouter un *-a* au prénom masculin afin de le féminiser. Faire la transition au niveau du prénom et des pronoms a été un véritable effort pour Ève, qu’elle s’est forcée à faire lors d’un événement précis :

« [On] fait un voyage [...] avec des personnes qui ne savaient pas que mon enfant était trans; on a dit que c’était une fille. Et là moi et [sa fratrie], on était obligés d'utiliser le bon prénom, on a été forcés. Ce fût la meilleure chose; tout de suite après, on est revenues [...] ça a été le nouveau prénom tout le temps ».

Ainsi, l’emploi des pronoms et du prénom qui correspondent à l’identité affirmée de l’enfant est partie prenante de ce processus d’apprentissage initié par l’enfant et nécessite un effort conscient chez le parent.

Le parent doit également faire l’apprentissage d’un nouveau vocabulaire qui lui est souvent inconnu : un vocabulaire pour référer à son enfant et à son identité de genre et une terminologie propre aux réalités trans. C’est entre autres par ses échanges avec son enfant et les vidéos que celui-ci lui a montrés qu’Antoine (E6) intègre ce nouveau vocabulaire : « le vocabulaire est venu après, avec tous les échanges qu’on a eus ensemble sur le sujet, les vidéos qu’il m’a montrés sur *Youtube* ». Par des échanges avec son enfant, le parent intègre à son vocabulaire courant des mots tels que « *packing* », « *stealth* », « FtM », « MtF », « *binder* » et « *blocker* ». En intégrant ces termes nouveaux à son vocabulaire, le parent peut maintenir une relation de proximité avec son enfant et comprendre sa réalité.

Apprentissage *pour* l’enfant

Si le parent apprend de prime d’abord *par* son enfant, le processus d’apprentissage nécessite souvent d’aller chercher des ressources extérieures, favorisant ainsi un contexte de reconnaissance de l’expérience vécue. Pour Pyne, il s’agit d’ailleurs de la première étape pour les parents de son étude :

« Yet Honneth (Fraser & Honneth, 2003) noted that human beings require a context of recognition in order to thrive—a context in which the dignity of their person is upheld. Parents in this study sought this context by searching for affirming communities, expertise and language. For many, the first step was finding other families like their own » (Pyne, 2016 : 34)

Rappelons toutefois que la recherche de Jack Pyne (2016) a été réalisée auprès de dix familles canadiennes « who had parented a gender non-conforming child of 12 years of age or younger

in the past five years » (Pyne, 2016: 27) et que la situation de dévoilement de la transidentité de l'enfant est en ce point différente pour les parents de jeunes enfants que pour les parents d'adolescent.e.s et de jeunes adultes. Si, dans le cas des parents d'enfants plus jeunes, le fait d'aller chercher des ressources extérieures constitue la première étape du processus d'apprentissage, elle représente, pour les parents d'adolescent.e.s et de jeunes adultes, la deuxième étape, puisque la première étape est initiée lors de l'annonce de la transidentité par l'enfant et de l'échange qui s'en suit. Abordons, dans un premier temps, l'importance du groupe de soutien et du processus d'apprentissage chez les parents de jeunes enfants par le cas singulier d'Ève.

Pour plusieurs des parents rencontrés, ce processus d'apprentissage s'amorce par la recherche de ressources via internet ou par la référence, de la part d'un.e professionnel.le de la santé offrant des soins à leur enfant, de groupes de soutien. À ce niveau, l'organisme *Enfants transgenres Canada* a constitué un pilier pour la plupart des parents dans leur processus d'apprentissage¹⁶⁹. L'organisme tient des rencontres mensuelles en plus d'offrir du soutien via son site web ainsi que par un groupe Facebook privé. Pour certains parents, le fait de côtoyer un organisme comme *Enfants transgenres Canada* peut briser l'isolement en donnant le sentiment de partager une expérience avec d'autres :

« [J]'ai commencé à aller voir *Enfants Transgenres [Canada]*, ma première rencontre c'était en janvier : je n'ai fait que pleurer tout le long, mais ça m'a fait du bien au moins de voir d'autres parents. Y'a des parents qui m'ont écrit, y'en a qui m'ont appelé, ça, ça a été mon premier support » (Claire)

« Faque en septembre, je suis allée à la réunion pis ça m'a fait vraiment beaucoup de bien même si j'ai pleuré tout le temps de la réunion là [*rires*]. Mais t'sais, ça a comme sorti pis ça a fait du bien de rencontrer d'autres parents qui vivaient la même chose parce que t'sais, j'en parlais à mes ami.e.s, ma famille, pis tout ça, mais si tu le vis pas, tu peux pas comprendre c'est quoi, t'sais » (Andrée)

Dans ce milieu trans-affirmatif, les parents peuvent socialiser avec d'autres familles ayant vécu une expérience semblable. D'ailleurs, lors de sa prise de contact avec l'organisme, Éline (E1) a été mise en relation avec un jeune garçon transgenre de l'âge de son enfant et sa mère, ce qui a donné lieu à une rencontre permettant d'offrir un cadre positif afin d'envisager la transidentité. Auparavant, Éline rapporte que ce qu'elle connaissait des personnes trans était lié aux médias américains où les représentations étaient principalement issues de films comme « *Boys don't cry*, où elle se fait battre à mort, ok, pis ensuite, c'est *Silence of the Lambs*, où le

¹⁶⁹ Il convient de spécifier à nouveau que notre recrutement s'est fait par l'entremise de l'organisme *Enfants transgenres Canada*, qui a publié notre lettre de sollicitation à ses membres.

transgenre, c'est un meurtrier en série. Faque là tu fais comme: "Ok, c'est pas très positif" ». Alors qu'elle considère que les représentations sociales des personnes transgenres disponibles dans les médias et la culture populaire dépeignent un portrait négatif, Éleine considère que le fait de côtoyer ces familles lui a offert des référents sociaux non-cisgenres qui ont contribué à recadrer la transidentité de son enfant de façon positive :

« [À] partir du moment où tu t'aperçois que t'es pas toute seule, y'a d'autre monde qui vivent la même affaire que toi, pis que c'est pas des martiens, c'est du vrai monde, qui se peuvent, pis que les enfants qui sont... à qui on permet de vivre authentiquement sont parfaitement épanouis, pis que tu peux rencontrer des jeunes qui ont fait leur transition officielle, qu'elle soit sociale, civile, physique, *all of the above*, mais tu les rencontres, tu fais comme : "Ok, ça se peut. Ça se peut d'avoir une belle vie; ça se peut d'avoir une vie normale, finalement". Pis là, tu fais: "Ok, fine". Faque là, la pression a tombe » (Éleine)

Dès lors, la transidentité, phénomène souvent éloigné et méconnu¹⁷⁰ pour les parents, devient un événement possible, vécu par d'autres enfants et adolescent.e.s et partagé avec d'autres parents. Si Éleine ne connaissait aucun homme trans, elle affirme en connaître maintenant plusieurs. En créant une communauté de soutien et d'échange d'expériences et de ressources, l'organisme *Enfants transgenres Canada* peut constituer un véritable pilier pour des parents comme Éleine, contribuant à concrétiser l'évènement vécu et le cadrer de manière positive et affirmative. Or, Véronique (E2), dont l'enfant a entamé sa transition lorsqu'il était à peine plus âgé que l'enfant d'Éleine, n'a pas retrouvé son expérience d'être mère d'un jeune adulte. Elle considère que le groupe est « vraiment pour les jeunes enfants [...] les enfants de 5 à 8 ans ». Véronique affirmera par ailleurs qu'elle n'a pas ressenti le besoin d'assister aux rencontres d'*Enfants transgenres Canada* afin de l'aider à accepter la transidentité de son enfant. Néanmoins, elle dit lire les documents publiés sur le groupe *Facebook* privé de l'organisme, ce qui contribue à son apprentissage de l'univers trans. Il faut dire qu'elle était déjà inscrite dans une trajectoire de soutien auprès de son enfant qu'elle décrivait comme une « lesbienne *butch* » avant l'annonce de la transidentité et que son enfant comptait, préalablement à l'annonce de sa transition, plusieurs ami.e.s trans, dont une amie d'enfance bien connue de Véronique. Défiant déjà la matrice hétéronormative et ayant déjà endossé une identité de « parent d'enfant d'orientation homosexuelle » (Lavoie & Côté, 2014) – deux conditions d'ouverture préalables – Véronique ne s'est pas sentie démunie et isolée dans cette expérience vécue. De façon autonome, elle a fait des lectures afin de mieux comprendre la réalité de son enfant :

¹⁷⁰ Rappelons que les transitions FtM sont largement invisibilisées (Guillot et Beaubatie; 2011) et qu'il s'agit du sens de la transition des enfants de cinq de nos participant.e.s.

« [J]e suis allée voir toute... bon les opérations... parce que mon fils est assez assuré qu'il va se rendre jusqu'à la fin, jusqu'à la phalloplastie. Et là moi, je voulais savoir, comprendre, être capable d'entendre les médecins parler [...] je voulais voir c'est quoi tous les défis qu'il choisit de relever pour être bien » (Véronique)

Pour d'autres parents, le fait de côtoyer l'organisme *Enfants transgenres Canada* permet de fournir des ressources à l'enfant et de l'appuyer dans sa démarche :

« Lui, c'était clair dans sa tête, y'avait déjà choisi son nom, il s'était déjà informé sur qu'est-ce qu'il a à faire en termes de potentielles opérations, il savait juste pas où, par où partir. Faque moi, ma job, ça été de l'aider à l'aligner pour lui trouver des bonnes places où aller » (Élaine)

Finalement, c'est aussi par le processus d'apprentissage que le parent concrétise son implication auprès de son enfant et en apprend sur l'importance du soutien autour de son enfant. Par les groupes de soutien, les rencontres avec des professionnel.le.s de la santé et les lectures personnelles, le parent en vient à apprendre sur la vulnérabilité accrue des enfants et des jeunes transgenres et la nécessité de les accompagner :

« [C]'est sûr qu'on le lit aussi, c'est des gens qui sont plus susceptibles de tomber dans la drogue, des déprimés, des dépressions, des suicides et tout ça, donc la maladie mentale peut s'en suivre s'il n'est pas bien accompagné. Ouais, ça faisait partie de mes inquiétudes principales » (Antoine)

« [Q]uand t'es éduqué et que tu t'éduques, je te dirais que quand t'apprends que le taux de tentative de suicide dans cette population-là, c'est 41%, tu fais comme : "Ok, moi mon enfant, il ne fera pas partie des 41%" » (Élaine)

Ce discours produit au sein du paradigme affirmatif actuel incite fortement le parent au soutien, puisqu'il y est affirmé que le bien-être de l'enfant est largement tributaire du soutien offert par le parent (Travers *et al.*, 2012). Pour Antoine (E6), le processus d'apprentissage – qui passe notamment par la lecture d'articles scientifiques – mène directement à l'acceptation, et si sa conjointe a de la difficulté à accepter la situation, c'est qu' « elle n'a pas autant investi de temps dans la lecture et la compréhension, faque des fois y'a encore, t'sais des préjugés ou des notions acquises là ». La documentation fournie par les différents organismes offrant du soutien aux enfants et jeunes transgenres ainsi qu'à leur famille joue un rôle prépondérant dans le processus d'apprentissage du parent et dans la manière subséquente dont il envisagera l'identité de son enfant, en particulier chez les parents qui, comme Antoine, ne participent pas aux rencontres d'organismes tels qu'*Enfants transgenres Canada*.

Apprendre à être parent d'un jeune enfant transgenre

L'âge de l'enfant est une variable qui marque une différence dans l'apprentissage du parent. Plutôt que d'être formellement révélée à la manière d'un *coming out* – comme il en a été le cas

pour les parents d'adolescents et de jeunes adultes –, la transidentité du jeune enfant est découverte et prise en compte par le parent¹⁷¹. Le rôle social du parent en est donc un agent d'identification de la différence de son enfant. Pour Ève (E3), dont l'enfant a entamé une transition MtF à l'âge de 11 ans, l'engagement dans une carrière de soutien est intimement lié au processus d'apprentissage qu'elle a entamé lorsqu'elle a dénoté une différence chez son enfant. Dans un premier temps, c'est le fait de lire par elle-même des récits de familles ayant un enfant transgenre ainsi que des textes plus académiques qui lui a permis d'envisager la situation de son enfant comme étant similaire; soit d'envisager son enfant comme étant transgenre¹⁷² :

« [L]a lecture de différents auteurs, de différents textes et de parents, de parents qui ont écrit sur internet, que ce soit des petits vécus, que ce soit des petites bandes sonores, des petits clips vidéo. Ça là, avoir écouter ça, ça m'a beaucoup aidé. Le parent qui appuie, le parent qui écoute son enfant, le parent qui consulte, le parent qui accepte. Je regarde ça je dis : “Wow, ils sont bien eux-autres... ok... ok... ok... Ben j'ai pas le choix, c'est ça qu'il faut que je fasse”. Et oui, la lecture et les petites émissions, mais ça n'a pas été personne d'autre parce qu'il n'y a personne d'autre... y'a pas de réseau, y'a pas quelqu'un qui dit : “Ah oui! Ma cousine, mon amie”, y'en a pas. J'aurais ben aimé rencontrer quelqu'un d'autre qui dit : “Oui, j'ai fait ça pour mon enfant” » (Ève)

Lorsqu'on est parent d'un jeune enfant transgenre, le fait de côtoyer ou de lire des récits de familles vivant une réalité semblable peut contribuer au processus d'apprentissage et ainsi faire advenir la transidentité de l'enfant. D'ailleurs, c'est à l'occasion de la recherche-action qui a mené à la création de l'organisme *Enfants transgenres Canada*¹⁷³ qu'Ève a rencontré d'autres mères étant dans la même situation qu'elle. Lorsque ces pionnières se sont rencontrées, elles étaient déjà engagées dans une carrière de soutien auprès de leur enfant créatif.ve sur le plan du genre, se servant d'organismes alliés afin de trouver des ressources :

« Quand j'ai connu le groupe, on était toutes pareilles [...] y'avaient pas transitionné notre enfant là. Faque... y'avait personne, vraiment, je ne connaissais personne à part peut-être à la télé, j'avais vu Jazz, mais même à ça, *that's it. That's it* » (Ève)

Ainsi, le fait de rencontrer d'autres parents a marqué, pour Ève, la concrétisation de l'identité transgenre de son enfant. La relation qu'elle entretient avec ces autres parents est donc paradoxale : d'une part, cette mère trouve du soutien et du réconfort auprès de ces autres

¹⁷¹ Bien que l'enfant l'exprime parfois clairement, encore faut-il que le parent soit à l'écoute de cette demande de la part de l'enfant et la fasse advenir comme étant quelque chose à prendre en compte.

¹⁷² Ève est l'une des membres fondatrices de l'organisme *Enfants transgenres Canada* : le groupe n'existait pas lorsqu'elle a commencé à chercher des ressources sur le sujet.

¹⁷³ Pullen Sansfaçon, Annie (2012)

mères, mais d'autre part, le fait de les côtoyer fait advenir la différence de son enfant en tant que condition identitaire réelle. Plus qu'une simple différence, la créativité dans le genre se concrétise et prend une véritable consistance sociale. Pour Ève, l'apprentissage est intimement relié à son l'engagement dans la carrière de parents d'enfants transgenres :

« [J]e souhaitais que ça disparaisse. Et ça n'a pas disparu. Et j'ai fait des recherches et je me suis trouvée 2-3 autres parents, et quand j'ai trouvé les deux autres parents, c'était d'une part rassurant, mais encore y'avait le sentiment de : "Ah, c'est vrai han... *Oh my god*, c'est vrai. Ouais, mon enfant est... Toi aussi, ton enfant est ambivalent?... Toi aussi... Oh... Oh non... Oh oui...". Alors, c'est une peur, on a hâte d'avoir le diagnostic et d'avoir des pistes "que faire, comment agir", mais en même temps... "Ah non... non..." » (Ève)

Une autre forme d'apprentissage entrepris par le parent d'un.e jeune enfant transgenre, est mis en lumière dans le discours d'Ève, soit l'apprentissage d'une habileté à camoufler la différence de son enfant – autrement dit son stigmaté potentiel (Goffman, 1963). Le niveau d'autonomie des enfants des cinq autres parents rencontrés joue un rôle décisif : ce sont eux qui ont annoncé leur transition à leur parent. Ce sont aussi eux qui font leur choix de tenue vestimentaire et du matériel qu'ils ont envie d'utiliser. Si le parent peut être impliqué dans ces achats, ce n'est pas lui qui les initie. Or, dans le cas d'Ève, c'est elle-même qui a dû faire preuve de créativité afin de dissimuler certaines caractéristiques non-désirées par son enfant. L'exemple le plus éloquent est le maillot de bain. Un sujet qui, nous dit Ève, est discuté lors des toutes premières rencontres de soutien du groupe *Enfants transgenres Canada* :

« J'ai passé une année, une année juste là-dessus. Pis y'en a qui disait qu'on peut mettre une semelle en caoutchouc pour "arrondir le tout" disons. Hey, moi ma fille, on a mis ça pis... [bruits d'inconfort] "Mmm... Non!" Cibole... qu'est-ce qu'on va faire. Elle marchait comme un canard. [rires] [...] c'était pas facile. J'ai fait beaucoup de recherches, là y'avait des choses en ligne... je voulais rien commander en ligne, si ça fait pas, elle est menue, elle est mince [...] J'ai essayé plein d'affaires [...] Là j'ai trouvé des shorts en genre de... brodées quasiment, pis ça a marché, faque elle met en dessous son bikini, elle porte son [appuie sur les mots] bikini, et elle met le short à l'épreuve de l'eau qui est genre tricoté et ça passe, "Hourra !" »

Apprendre, donc, comment faire pour que son enfant soit « comme tout le monde », nous dit Ève, notamment par l'échange d'astuces avec d'autres parents. C'est par l'intégration de stratégies éducatives que la transidentité de son enfant se matérialise. Pour le parent d'un.e jeune enfant, l'engagement et l'apprentissage sont partie prenante du bien-être de l'enfant et de son *passing*, tributaire d'un ensemble d'éléments (rendez-vous au salon de coiffure, achat de vêtements, savoir à quel.le.s professionnel.le.s de la santé s'adresser, etc.) que l'enfant ne peut gérer seul. Plus qu'un soutien, Ève est le point tournant du processus de transition de son enfant et de la gestion de son potentiel stigmaté. Ainsi, on retrouve dans son parcours plusieurs des défis associés au fait d'être un parent d'enfant transgenre, tels que des difficultés à trouver

de l'acceptation en milieu scolaire, un sentiment d'isolement social et de honte ainsi que de l'épuisement émotionnel relié aux multiples défis parentaux (Hill *et al.*, 2007; Johnson & Benson; 2014; Menveille & Tuerk, 2002; Pullen Sansfaçon, 2013 [2012]). Claire (E5), dont l'enfant a annoncé sa transidentité à 13 ans, des suites d'une hospitalisation reliée à un état dépressif, évoque d'ailleurs le sentiment d'avoir été « vidée émotionnellement » de cette situation :

« [T]'es en aval; c'est toi qui va chercher l'information, qui communique avec les médecins, tu as toute ta peine à toi, la peine de la famille... t'es comme un gardien de but aussi, tu vois venir les coups... c'est vraiment un gros gros tsunami, vraiment. Pis tu vois pas le bout non plus, parce qu'il n'y a pas beaucoup d'aide pour les parents, on est beaucoup tout seul. Si ça n'avait pas été du groupe, je pense que vraiment ça se serait vraiment mal passé, beaucoup plus mal »

Être parent d'un enfant transgenre, particulièrement un enfant dont l'autonomie ne permet pas l'auto-prise en charge, c'est donc être un « gardien de but », comme le souligne Claire : il faut apprendre à parer les coups de la transphobie sociale. Ainsi, suite à l'engagement du parent auprès de son enfant transgenre, le processus d'apprentissage est une étape nécessaire pour le parent, permettant d'acquérir des notions préalables sur la transidentité et de comprendre la réalité de son enfant. Le fait d'avoir accès à des ressources est essentiel pour soutenir les parents dans le processus de transition et les aider à mieux comprendre la situation vécue par leur enfant (Susset, 2014; Grossman & D'Augelli, 2007; Wren, 2002 *in* Pullen Sansfaçon, 2015). Pour Antoine, le fait d'être parent d'un enfant transgenre, c'est « une opportunité d'apprendre aussi, t'sais des choses sur la société, la différente mouvance ».

4.2.3 Se réajuster

Suite à l'annonce ou à la découverte de la transidentité de leur enfant, chacun des six parents rencontrés s'est engagé dans ce que nous avons identifié comme une « carrière de parent d'enfant transgenre ». Le parent entame alors un processus d'apprentissage, s'initiant à un univers et un langage peu connus et faisant l'acquisition d'un vocabulaire et de pratiques nouvelles. C'est ainsi qu'un changement identitaire se produit : le parent se réajuste à son enfant, modifiant certaines de ses habitudes pour devenir un.e allié.e. Si la nouvelle de la transidentité peut avoir un effet de choc, c'est par la première étape qu'est l'engagement et la deuxième étape qu'est l'apprentissage que le parent en vient à adopter un autre point de vue et à performer un rôle social parental qui, quoique pouvant rester semblable, est néanmoins différent. La troisième étape marque donc ce travail de transformation de soi, soit le réajustement du rôle social du parent par l'endossement d'une nouvelle identité : celle de parent d'enfant transgenre.

Avant même la naissance de l'enfant, le parent entame un « travail de préparation de soi » (Pélage *et al.*, 2016 : 31) infléchi par l'identité sexuée présumée de l'enfant à venir. Bien que la plupart des parents rencontrés considèrent avoir éduqué leur enfant sans imposer de restrictions formelles relatives au genre assigné¹⁷⁴, les conceptions genrées alimentent la relation parent-enfant et constituent une lunette normative à travers laquelle la personnalité et les comportements de l'enfant sont envisagés. Si l'enfant grandit dans un univers matériel et symbolique opéré par le genre, le fait de transitionner amène un univers nouveau et nécessite un réajustement du parent. Il s'agit donc, pour le parent, de repenser cet univers afin qu'il concorde avec la réalité actuelle. Ainsi, c'est par l'engagement du parent dans une carrière de soutien que la relation parent-enfant se modifie et se restructure au vu de l'identité affirmée de l'enfant. Plus encore, le parent est amené à produire un discours sur la cisnormativité sociale, réflexion inhérente à son rôle social parental qui se redessine au gré de l'expérience vécue.

Modification au sein de la relation parent-enfant

Le réajustement du rôle social parental met en exergue la prégnance de l'identité de genre dans la relation parent-enfant. Si être parent est un rôle social que l'on performe, on le performe selon certaines règles qui sont régies, entre autres, par le genre présumé de l'enfant. L'identité de genre affirmée crée donc une nouvelle lunette normative à travers laquelle le parent appréhende sa relation avec l'enfant. Au vu de la transition de l'enfant et du soutien offert, la perception de certains traits et comportements peut se modifier, étant réinterprétés à l'aune de l'identité de genre affirmée, qui agit comme une nouvelle grille d'analyse. Éline (E1), mère d'un enfant AFAB âgé de 19 ans, modifie ainsi son interprétation des agissements de son enfant, quand elle intériorise que celui-ci est un « garçon » et non une « fille ». Plus encore, elle (ré)interprète ce qui la dérangeait lorsque son enfant était une « fille » comme un signe d'affection de la part de son « garçon » :

« Étant donné que c'est un gars et pas une fille, pis y'est pas du type *touchy-feely* mon gars; y'aime pas ça se faire prendre en caresse pis se faire coller, pis donner des becs [...] Faque quand tu penses que c'est une fille, ça te fatigue un peu : quand tu réalises que c'est un gars, pis que sa façon de te montrer de l'affection, c'est de faire semblant de te pogner par la gorge pis te battre, ben maintenant je le laisse faire, parce que je sais que ce qu'il est en train de faire, c'est de me donner un *bug* [...] c'est une preuve d'affection. [...] » (Éline)

¹⁷⁴ Rappelons que notre échantillon est principalement constitué de parents d'enfants AFAB et s'identifiant comme des personnes FtM et que, comme nous l'avons déjà abordé, le niveau de tolérance sociale des comportements non normatifs diffère chez la fille et le garçon.

Pour Éloïse, la transition de son enfant a contribué à améliorer sa relation avec ce dernier « d'une façon étonnante », ayant le sentiment non pas d'avoir « perdu une fille » mais plutôt d'avoir « trouvé [...], retrouvé un gars, c'est ça ». Les attentes qu'elle se faisait de la manière dont une fille doit démontrer son amour à sa mère ne sont pas les mêmes que celles qu'elle se fait concernant les démonstrations affectives d'un garçon. Les qualités masculines et féminines sont donc supposées comme intrinsèques (Octobre, 2015) et la transition de l'enfant vient à expliquer les disparités vécues auparavant.

Véronique (E2), dont l'enfant se présentait en tant que lesbienne *butch* avant la transition, considère que la relation avec son enfant n'a pas changé, bien qu'elle remarque que ce dernier a modifié ses comportements sociaux dans ses interactions avec les autres :

« La relation que j'ai avec lui est la même, quand on se voit on se fait des conneries, on est vraiment gamins... on se fait des câlins autant qu'avant. C'est drôle, parce que lui maintenant, avec tous les autres, ils donnent la main comme un garçon, mais moi je suis celle qui peut continuer de lui faire des câlins. Tout est resté plutôt intact, on se voit aussi souvent, on parle vraiment à cœur ouvert autant qu'avant, mais je m'ennuie quand même de ce que j'avais avec ma fille » (Véronique)

Si la plupart des parents rapportent, comme cette mère, que la relation parent-enfant n'a pas changé en soi et est restée plutôt intacte, voire s'est améliorée en créant de la proximité, un « pincement au cœur » ou un sentiment de « s'ennuyer » de la relation antérieure est rapportée par plusieurs, témoignant d'un changement au sein de cette relation et de la représentation que s'en fait le parent.

Nombreux sont les codes sociaux entourant les relations parent-enfant, et la transition de l'enfant appelle à une modification de ces codes. Pour rester en concordance avec l'identité affirmée par l'enfant, le parent doit parfois revoir sa manière d'interagir, particulièrement dans un contexte public. Pour Antoine (E6), les codes sociaux liés au fait d'être parent d'une fille ou d'un garçon sont fortement genrés. Ils sont d'ailleurs encore bien présents et cette conception a nécessité un profond réajustement dans la manière de se comporter avec son enfant :

« [C]'est difficile, les codes comportementaux, on dirait qu'il faut que je les change avec [mon enfant]. Des fois je me dis : "Non, non, reste pareil, c'est la même personne", mais dans un sens, ça va, mais la société face aux autres, il me semble que je peux pas agir avec mon grand gars de 18 [ans] comme si c'était ma grande fille de 18 [ans], c'est pas la même... Y'a une façon de toucher, on est encore aux accolades là, mais avec ma plus vieille, c'est les petits becs sur les joues, pis une belle accolade d'un père avec une grande fille, pis là avec [mon gars], ça l'a changé, c'est plus au niveau des épaules, t'sais une claque sur les épaules, *shaker* plus que le bec [...] » (Antoine)

Cet extrait met en lumière la nécessité qu'éprouve Antoine d'être socialement ajusté à son enfant. Il entre en écho avec sa crainte que son fils vive de la stigmatisation. Pour lui, il est clair qu'il « ne peu[t] pas agir avec [son] grand gars de 18 [ans] comme si c'était [sa] grande fille de 18 [ans] ». Le genre agit donc, chez certains parents, comme un véritable opérateur de différenciation sociale, signant une relation qui, si elle est semblable dans sa nature, se concrétise différemment dans l'ensemble des codes sociaux qui entourent la parentalité. Ainsi, la reconnaissance de l'identité non-cisnormative advient souvent dans le système bicatégoriel genré, opérant comme « diviseur universel » (Bereni *et al.*, 2012 : 116) de l'humanité. Bien entendu, le fait d'être parent d'un enfant transgenre vient ébranler les conceptions genrées cisnormatives antérieures au *coming out* de l'enfant et remettre en question le genre en ouvrant les possibilités identitaires. Par ailleurs, pour certains parents tel qu'Antoine, dont les conceptions genrées sont assez rigides, la transition de l'enfant implique un nouveau rôle social qui s'actualise concrètement dans des comportements stéréotypés. Ainsi, il en revient maintenant au père de montrer à son enfant certains gestes relevant de l'univers du masculin :

« Quand il m'a appris ça, la nouvelle, c'est la première affaire que j'ai pensé, j'ai dit : "Eille, se raser, va falloir que je lui montre à se raser !"... C'est comme des gestes que t'as pas à apprendre à une fille, c'est sa mère qui s'en occupe [...] C'est particulier je trouve » (Antoine)

La première chose à laquelle Antoine a pensé lorsqu'il a appris la transidentité de son enfant, c'est qu'il allait devoir lui apprendre à se raser. Le rôle social de ce père se performe donc par le partage, avec son enfant, d'un univers dorénavant commun : celui de la masculinité. D'ailleurs, la prise d'hormones engendre des modifications corporelles concrètes : le corps et la pilosité de l'enfant se transforment, confrontant parfois le parent dans ses notions acquises du « féminin » et du « masculin » (entendues comme constructions sociales). Éline (E1) – qui s'inscrit dans une trajectoire de soutien depuis l'annonce de la transidentité et qui rapporte avoir eu un moment d'adaptation assez bref – est confrontée à la pilosité nouvelle et plus abondante de son enfant, qui vient ébranler ses conceptions genrées :

« T'sais quand tu dis les codes qu'on a de genre... je pense que ce qui me traumatise le plus, c'est le poil sur les jambes [...] parce qu'on dirait que là, j'interprète. Mon code fille, il revient. C'est comme : "Eh, tabarnouche, t'es poilu !" ; ben non, c'est un gars, il est poilu normal » (Éline)

Cette perception différentielle de la pilosité chez l'homme et chez la femme illustre la représentation de l'univers masculin et féminin qu'ont certains parents et le fait que « les codes

sociaux sont très ancrés »¹⁷⁵, comme le dit Éleine. La présomption cisnormative est remise en question, mais les catégories du masculin et du féminin restent cerclées par des pourtours relativement définis.

Reconnaissance identitaire [binaire] : difficulté avec l'ambiguïté

Un réajustement s'opère dans le rôle social parental suite à l'engagement dans une carrière de parent d'enfant transgenre. L'ordre du genre se réorganise à l'issue d'un travail de soi; d'une socialisation du parent à un univers non-cisgenré. Or, si la transition de l'enfant est acceptée et soutenue, il persiste, chez certains parents, une difficulté à envisager la non-binarité ou l'ambiguïté au niveau de l'identité de genre. Il faut dire que, s'il existe une pluralité de possibilités au niveau identitaire à l'extérieur de la binarité, peu de parents rapportent que leur enfant s'identifie à l'extérieur des catégories d'homme et de femme¹⁷⁶. L'identité reste souvent envisagée selon une compréhension binaire : si le parent vit une perte de repères suite à l'annonce de la transidentité de l'enfant, le fait que l'enfant transitionne et affirme une des deux identités socialement reconnues contribue à offrir un cadre clair afin de penser cette identité nouvelle.

Ainsi, le parent d'un enfant qui exprime une identité tantôt plus féminine, tantôt plus masculine peut accepter difficilement cette réalité. D'ailleurs, la sociologue Krysti Ryan (2016) identifie les mères « *gender-expansive* » de son étude comme perpétuant souvent une logique qui essentialise le genre et qui renforce la binarité des identités. Le réajustement du parent peut donc s'opérer comme une inversion : de parent d'une fille, on devient parent d'un garçon et vice-versa. Rappelons que, selon la typologie de Ryan, nous avons identifié deux participantes, Éleine (E1) et Véronique (E2), toutes deux mères de jeunes adultes AFAB s'identifiant en tant que personne FtM, comme se situant à mi-chemin entre « *gender-expansive* » et « *gender-subversive* » : pour elles, la représentation des possibles identitaires est nettement plus ouverte. Ces deux mères ne perçoivent pas nécessairement comme péjoratif le fait que leur enfant soit plus androgyne. Il faut dire que leur enfant, assigné « fille » à la naissance, a toujours exprimé un côté *tomboy* durant l'enfance et a affirmé une orientation homosexuelle lors de l'adolescence. Véronique se montre d'ailleurs critique de cet encouragement pour la binarité, promue entre

¹⁷⁵ La pilosité est un aspect qui, socialement, façonne le féminin et le masculin. Vu comme un signe de virilisme, la présence d'une forte pilosité chez la femme est une condition médicale nommée hirsutisme et peut nécessiter un traitement médical.

¹⁷⁶ Il faut souligner que nous n'avons rencontré que des parents dont les enfants s'affirment en tant que personnes trans et non *queer*, non-binaire ou encore neutre.

autres par des associations de soutien aux parents. Cette mère considère que « c'est correct qu'[un enfant ne soit pas] bien comme un garçon, mais il est tu obligé d'être tant que ça fille ? ». Il faut dire que son expérience avec son enfant déjà adulte au moment du *coming out* et ses conditions d'ouverture préalable à la diversité et la non-normativité permet une acceptation de la transidentité qui ne se confine pas aux catégories binaires.

L'ambiguïté peut être liée à un moment de la transition, comme dans le cas d'Ève (E3). Son enfant a vécu une période d'ambiguïté qu'elle a identifié comme étant difficile : un entre-deux avant la transition officielle où elle avait « un garçon aux cheveux longs qui était un peu gauche parce qu'il cachait, il supprimait... ». Pour deux autres parents, Antoine (E6) et Claire (E5), le fait que leur enfant puisse exprimer une identité plus ambiguë est difficile à accepter, puisqu'ils considèrent que cela constitue une entrave à l'intégration sociale.

« Mais socialement, j'ai de la misère par exemple à... t'sais [mon enfant] des fois, il dit : "Là, je suis un gars, mais..." [...] il met des photos de lui habillé en fille, plus féminin... pis pour lui, ce n'est pas féminin ou masculin, il est vraiment à dire qu'il n'y a pas de stéréotypes aux vêtements pis c'est là-dessus qu'on se confronte un peu. "Ben, je lui dis, dans notre société nord-américaine, un gars au travail, ça porte un veston, pis une fille, c'est en robe ou en pantalon". Il dit : "Non, mais t'sais, tu pourrais aller au bureau...". J'ai dit : "Ben non, je pourrais pas aller au bureau habillé de même, parce que y'a un rôle social qu'on a professionnel, pis tu peux pas te déguiser" » (Antoine)

« AA : Est-ce que c'est quelque chose qui est exploré avec lui, cette possibilité-là de rester un peu plus *queer* ?

C : Ben, je lui en ai parlé, mais en même temps, il est peut-être aussi un peu victime de mes préjugés là... J'ai un peu de misère avec l'entre-deux. Souvent, je lui dis : "Être unique, c'est merveilleux. Mais se marginaliser volontairement, ça peut devenir un peu problématique pour... pour faire partie de la société active" » (Claire)

Ces deux parents ont offert une éducation qui, bien qu'ouvrant les possibles à leur enfant assigné fille à la naissance, reste soutenue par des conceptions genrés plus rigides. Antoine perpétue d'ailleurs une éducation différenciée avec son plus jeune fils, considérant que le fait d'être père d'un petit garçon est une expérience parentale différente du fait d'être père d'une petite fille.

Ainsi, si ces parents acceptent et soutiennent la transidentité de leur enfant, ils incitent leur enfant à choisir, à transitionner, à ne pas rester dans cet « entre-deux », à performer formellement une identité sans se « déguiser » ; en bref, à ne pas rester socialement illisibles, pour reprendre des propos butlériens. Les conceptions genrées sont prises dans le carcan de la binarité sociale, où les identités alternatives sont effacées au profit d'identités qui, si elles ne

sont pas cisnormatives, restent binaires¹⁷⁷. C'est là le nœud de ce que constitue la transidentité et les identités alternatives : ce qui cause problème n'est pas l'identité en soi, mais le manque d'acceptation sociale. Si la transidentité de son enfant vient remettre en question la présomption cisnormative sociale, elle ne fait pas nécessairement éclater les catégories de genre et peut laisser intact les frontières de celles-ci, modifiant l'expérience du parent qui passe de « l'un à l'autre ».

Gestion de l'information : le parent investi d'un nouveau rôle social

La gestion de l'information au sujet de sa nouvelle identité de parent d'enfant transgenre et de l'identité trans de son enfant est un aspect inhérent au réajustement du parent à son nouveau rôle social. Chez les parents d'enfants plus jeunes, cette dynamique est particulièrement marquée puisqu'ils sont responsables de s'assurer de l'ouverture de chaque milieu que leur enfant côtoie, en plus de respecter le désir personnel de l'enfant¹⁷⁸. Dans le cas d'Ève, son enfant tient à être *stealth*, donc à ce que personne ne sache qu'elle est trans. Cette mère doit donc sensibiliser l'école et les divers milieux de l'enfant afin de réduire la stigmatisation potentielle pouvant être vécue; remplir un devoir de protection de l'identité de son enfant. Cette position en amont de la discrimination nécessite un contrôle de l'information par le parent : Ève (E3) – mère du plus jeune enfant de notre échantillon – a d'ailleurs mis au point une stratégie afin de détourner une potentielle situation compromettante si jamais quelqu'un se rend compte que ce n'est pas le bon marqueur de genre qui est inscrit sur ses papiers officiels. Être parent d'un jeune enfant transgenre, c'est être investi activement dans un rôle de protection de l'identité potentiellement stigmatisée de l'enfant, ce qui passe par une gestion quasi-constante de l'information sociale.

¹⁷⁷ Pour la sociologue Ann Travers, cet effacement des identités alternatives au profit de la visibilité des identités normatives binaires est entre autres généré par la couverture médiatique nord-américaine. Elle formule brillamment sa critique : « Gender self-determination is significantly limited by the options available; it is impossible to know whether many trans children and youth would choose binary-normative transformation if ambiguity were normalized and a full gender spectrum was proudly and publicly on display. As this is not the current reality, hormone blockers at puberty followed by cross-sex hormones in adolescence may be a crucial intervention for some youth in order to decrease their visibility as transgender or gender-variant and therefore the likelihood of discrimination and violent assaults; and some youth will undoubtedly choose this path on the basis of a clear identification with a traditional sex category » (Travers, 2014 : 60).

¹⁷⁸ Encore une fois, la variable de l'âge, donc de l'autonomie de l'enfant, marque une différence dans l'engagement auprès de l'enfant et le rôle social qui sera performé. Bien que nous n'ayons qu'une seule participante ayant un jeune enfant, nous trouvons tout de même intéressant d'en présenter les particularités, d'autant plus qu'elles entrent en écho avec ce qui est retrouvé dans la littérature.

S'il va de soi que la tâche de divulguer l'information à l'entourage de l'enfant revient au parent d'un jeune enfant transgenre, le parent d'enfant adolescent, voire jeune adulte est également investi d'un nouveau rôle social en termes de gestion d'information. Il arrive en effet souvent que ce dernier soit mandaté par son enfant afin de faire l'annonce à la famille et aux proches :

« Pis là l'automne passée, ben là elle m'a dit de le dire à tout le monde, toute la famille, tout... t'sais, que ce soit vraiment clair pour tout le monde » (Claire)

« [E]lle m'a demandé de le dire à son père, elle était pas à l'aise, elle dit : "J'ai peur de sa réaction et tout ça" [...] » (Andrée)

Investi du rôle de gérer la diffusion de l'information à l'entourage de la famille et d'assurer la protection de l'identité de son enfant, le parent en vient à défier le discours hégémonique cisnormatif et à se positionner comme défenseur des droits et de la parole de son enfant. La gestion de cette information, c'est la gestion du stigmatisme potentiel que constitue l'identité trans de l'enfant et des enjeux reliés à la différence, au fait de « l'exposer ou ne pas l'exposer; la dire ou ne pas la dire; feindre ou ne pas feindre; mentir ou ne pas mentir; et, dans chaque cas, à qui, comment, où et quand » (Goffman, 1963 : 57).

Afin d'informer son entourage et celui de son enfant, le parent développe des stratégies d'annonce, parfois avec son enfant, parfois d'une initiative personnelle. Ces stratégies sont souvent mises de l'avant sur les réseaux sociaux, endroits privilégiés pour l'annonce à l'entourage :

« Là, on va se faire un plan lui et moi bientôt pour voir comment est-ce qu'on fait ça, comment on amène ça. "Est-ce que tu veux qu'on publie sur *Facebook* ?" parce que *Facebook*, c'est juste nos amis, c'est très exclusif, c'est la famille t'sais. J'ai dit : "Est-ce que tu veux qu'on prenne une photo de nous deux pis qu'on écrive un beau texte pour te présenter ?", t'sais on va essayer de trouver une façon de gérer le média social » (Claire)

« J'ai décidé de leader l'information, dans le sens que j'ai fait un message [sur *Facebook*] qui disait : "Ben voici, on a quelque chose à vous annoncer, [prénom donné à la naissance] a choisi de vivre pleinement sa façon d'être et on veut vous annoncer qu'il sera [prénom choisi] à partir d'aujourd'hui. Il va être enfin heureux comme ça. Je vous invite à continuer de le soutenir pis de l'aimer comme je le fais. Si vous avez des questions, si pour vous c'est difficile, écrivez-moi en privé, mais si vous êtes pas capables de soutenir mon enfant dans ça, ben on vous remercie de vous avoir croisé dans la vie". Faque c'était clair que ça, c'était le message privé que moi j'ai envoyé aux gens importants de ma famille, pis que je lui ai demandé à lui d'ajouter les gens qui était importants pour lui mais qu'il voyait pas souvent » (Véronique)

« [À] sa fête, [...] j'ai fait un statut *Facebook* vraiment plus [avec son nom choisi]. Faque là j'ai eu des messages privés : "Han, comment ça t'as un fils, c'est tu le fils à ton chum ?" [...], faque là je leur ai expliqué. Pis l'automne passé, j'avais aussi écrit un texte sur ce que je vivais, pis je

l'ai publié aussi sur mon *Facebook*. Le titre c'était : "Ma fille est un garçon"¹⁷⁹, faque, t'sais les gens ont vraiment été au courant » (Andrée)

Décidant de « leader » l'information, le parent se positionne clairement face à son acceptation de la transidentité de son enfant. Au fil de ces annonces et de ces conversations, le parent est amené à réfléchir et à justifier, auprès de certaines personnes, le désir, voire la nécessité de transition de son enfant : il développe une expertise dans la manière d'aborder le sujet et peaufine son d'explication de la situation, discours qui est nécessairement en lien avec la manière dont le parent produit du sens avec cet événement précédemment abordées :

« C'est ce que j'aime expliquer aux gens : "Regardez les étapes : étape 1, étape 2, étape 3, étape 4 : 4a, 4b, 4c, ok. Pensez pas qu'il s'embarque dans tout ce processus-là juste parce que c'est une lubie qui lui a pogné là, c'est parce qu'il a un mal-être, ou c'est parce qu'il a un désir d'être... de plénitude, d'être complet", t'sais » (Véronique)

« Récemment, j'ai ouvert la discussion avec justement des oncles [...] j'ai dit : "Quand vous voyez un homme dans la rue, d'abord vous ne savez pas, il a peut-être pu de pénis parce qu'il a eu un cancer, y'a peut-être pas de testicule, y'a peut-être pu d'érection suite à une maladie, t'sais, pis ça en fait pas moins un homme" [...] je fais des analogies comme ça pour les amener à réfléchir sur l'identité de genre » (Claire)

En amont de cette capacité d'affirmer l'identité de son enfant, il y a l'étape d'apprentissage qui est essentielle. Comme nous venons de l'aborder, c'est en s'engageant auprès de son enfant que le parent apprend et se socialise à cette réalité nouvelle. Les moments d'annonce à l'entourage soldent la concrétisation de ce changement qui s'est opéré chez le parent; cette transition qu'il a lui-même vécu. C'est par l'apprentissage que le parent devient outillé quant à la réalité de son enfant et qu'il verbalise un discours affirmatif, voire trans-affirmatif qui défie la cisnormativité sociale. Ces interactions sociales au sujet de la transidentité de son enfant contribuent à ce que le parent intègre complètement son nouveau rôle social parental.

Par ailleurs, nous avons avancé que le parent d'enfant transgenre endosse une nouvelle identité. Partager la situation aux autres revient à faire son propre *coming out* de « parent d'enfant transgenre » : un moment où il intègre ce statut à sa propre identité. Il s'agit donc de devenir officiellement « parent d'un enfant transgenre », aux yeux des autres et à ses propres yeux. D'ailleurs, pour Antoine, la perception des autres est un élément majeur de son processus d'acceptation :

¹⁷⁹ C'est d'ailleurs un extrait de ce texte qui a été choisi en guise d'introduction à notre mémoire.

« [I] a fallu que j'accepte le changement d'image dans le fond... le changement d'image : comment les autres vont percevoir que mon enfant est trans ? Au début, c'est un peu égoïste, tu te dis : "Bon... je vais apprendre à plein de monde que j'ai un enfant trans, pis là ça va être compliqué à expliquer, ils ne comprendront pas, j'vais me retrouver à être un parent de *coming out* là, un père qui fait le *coming out* de son enfant" » (Antoine)

Ce « changement d'image », dans les mots d'Antoine, c'est ce passage de parent d'enfant cisgenre à parent d'enfant transgenre; c'est ce qui marque la transition de son enfant et, à un niveau plus personnel, la sienne également.

Pour les parents, il devient commun de se retrouver dans des situations d'éducation populaire. Gérer l'information relative à la transidentité de son enfant, c'est également choisir « à qui donner ses perles », comme dira Véronique, puisqu'il peut devenir épuisant de devoir sans cesse expliquer la situation et de défendre (*to advocate*) les droits de son enfant (Manning *et al.*, 2015; Pullen Sansfaçon, 2013[2012]). De fait, être parent d'un enfant transgenre restructure la vie de certains parents, les amenant à redéfinir certaines relations interpersonnelles en fonction de l'ouverture et de la compréhension de l'entourage. Puisque la transidentité de l'enfant devient partie intégrante de l'identité du parent, il devient difficile, voire impossible, d'entretenir des relations avec des gens qui ne montrent pas d'acceptation. Ainsi, c'est aussi l'espace social du parent qui se redéfinit. Claire (E5) a coupé les ponts avec certaines amitiés, ayant décidé de laisser aller « des gens [qui] ne sont juste pas capables de sentir l'ampleur de la chose pis [qui] ne peuvent pas [la] suivre là-dedans ». Plusieurs personnes de l'entourage d'Ève (E3) ont pris leur distance suite, entre autres, au fait que son enfant soit trans. Antoine (E6), pour sa part, évite le sujet avec certaines personnes de son entourage qui ne montrent pas d'ouverture à cette situation :

« [J]e pense que la solution, c'est qu'on en parle pu quand, disons qu'on est avec un groupe de gens qui ne sont vraiment pas ouverts à ça ou pas rendus à la même place que moi... S'ils me posent la question "Comment ça va ?" : "Ben, ça va bien". Mais je trouve ça plate, parce que même avec ma conjointe aussi, il y a des sujets... c'est compliqué, c'est dur à gérer [...] c'est un sujet dans notre couple... on ne s'en parle plus. [...] Ça c'est une partie que je trouve difficile... de ne pas pouvoir partager » (Antoine)

Bien que le parent ne soit pas lui-même transgenre, son engagement auprès de son enfant l'amène à vivre lui-même une forme de stigmatisation secondaire (Johnson & Benson, 2014; Menvielle et Tuerk, 2002). Ces tensions dans les interactions sociales, notamment au sein de

l'unité familiale, peuvent donc conduire certains parents à redéfinir leurs relations sociales ou encore à passer sous silence¹⁸⁰ ce sujet de conversation lors de moments particuliers.

Si le parent est amené à changer sa façon d'envisager le genre et la normativité genrée, son entourage ne montrera pas toujours le même niveau d'ouverture. Le sentiment de solitude dû à l'incompréhension de l'entourage est un défi émotionnel particulier pour les parents d'enfants transgenres (Pullen Sanfaçon, 2013[2012] : 20) et le fait de trouver du soutien dans un groupe peut constituer une stratégie pour gérer l'anxiété (*Ibid.*). Ainsi, Ève, Claire et Élane s'impliqueront de manière plus marquée au sein de l'organisme *Enfants transgenres Canada*. Pour Ève, l'organisme constitue un nouveau cercle social des plus importants. Ce remodelage de l'espace social du parent peut amener à constituer un nouveau cercle social favorisant l'acceptation et le soutien, recadrant la situation de l'enfant comme une expérience normale et, bien que difficile et comportant plusieurs défis, positive.

Réflexion personnelle sur la cisnormativité sociale

Bien que le terme « cisnormativité » n'ait été employé par aucun des parents de notre recherche, la manière dont ils conçoivent le genre s'est transformée à l'issue de l'acceptation de la transidentité de leur enfant. Si, comme nous l'avons exposé, le genre peut être encore envisagé comme étant binaire, la binarité et la normativité sont réfléchies et questionnées par les parents. Bien que certains parents rencontrés étaient, préalablement à leur entrée dans le rôle social de parent, critiques des normes genrées, à l'image d'Élane (E1) et Véronique (E2) qui se qualifient de féministes, aucun ne s'est présenté comme « militant trans » ou comme ayant éduqué son enfant de manière « neutre » (*gender neutral parenting, queerparenting*).

L'engagement du parent dans une « carrière de parent d'enfant transgenre » est un processus dynamique qui se fait graduellement. Par son implication auprès de son enfant, l'individu est amené à redéfinir ses conceptions du « masculin » et du « féminin » et à mettre en échec la présomption cisnormative binaire du développement individuel, puisqu'elle est incompatible avec son vécu et celui de son enfant. L'identité de genre se dissocie du concept de sexe assigné à la naissance :

¹⁸⁰ Julia Temple, sociologue et mère activiste canadienne, offre une réflexion des plus intéressantes sur la dualité du silence : « In the darker moments, when facing an audience who would see my child as aberrant or ill, and my support for her as misguided or even abusive, the mask of silence feels safer. But silence also creates shadows, creates fear, and creates shame. As Audre Lorde so wisely reminded us, silence may appear safe, but its protection can only ever be a precarious illusion » (Julia Temple *in* Manning *et al.*, 2015 : 130)

« [La situation avec mon enfant] m'amène à lire des trucs qui disent que dans le fond, c'est pas binaire. Que t'sais, il n'y a pas juste deux sexes, il y a plusieurs sexes, pis t'sais me questionner sur est-ce que le genre est seulement relié à ton physique t'sais, à ce que tu as entre les deux jambes... [...] ça me fait voir comme plus de possibilités [...] ça ouvre à des nouveaux questionnements » (Andrée)

Le parent recadre l'expérience de son enfant dans une conception affirmative qui s'éloigne des représentations négatives qu'il pouvait avoir de la transidentité et la non-binarité :

« Je n'avais jamais questionné ça avant, pis moi j'aurais dit : "Des gens qui veulent changer de sexe, sont donc ben malades !". Je n'avais pas compris, je n'avais pas réfléchi et là, je comprends et je réfléchis et je change beaucoup la façon que je vois les choses et oui, c'est vrai... c'est quoi un homme, c'est quoi une femme ? T'as un pénis, t'es un homme, ça finit là ? Non... Wow... [...] J'avais jamais pensé à ça, j'avais jamais réfléchi [à ça] » (Ève)

Plus encore, le fait d'avoir un enfant transgenre vient remettre en question l'une des seules certitudes de la vie, venant ébranler cet ordre du genre. Dissociée du concept de sexe, l'identité de genre est envisagée comme autodéterminée :

« Y'a peu de certitudes dans la vie, ok, tu sais que tu vas mourir, tu sais que tu vas payer des impôts, pis tu penses que tu sais ce que c'est être un gars pis ce que c'est être une fille. Pis un transgenre te met dans la face que ça, c'est pas une certitude [...] T'sais moi, je me retiens maintenant parce quand que le monde me dit : "Ah, je suis enceinte, je vais avoir une petite fille !" [en chuchotant] "Tu le sais pas... !" » (Élaine)

Ouvrant les possibilités identitaires, la transidentité de l'enfant amène le parent à envisager les identités sur un continuum¹⁸¹ plutôt que de manière binaire; un « spectre » sur lequel le genre s'exprime par un « arc-en-ciel de gris » plutôt que de manière binaire :

« [C]e que je comprends, maintenant, c'est que c'est un spectre. C'est pas un ou l'autre. Entre les deux pôles, il y a plein de variations, pis elles se peuvent toutes, pis elles doivent être toutes respectées, en bout de ligne » (Élaine)

« Ben moi j'aime bien dire qu'il y a un arc-en-ciel de gris, vraiment... [...] t'sais l'arc-en-ciel représente les LGBT, mais là c'est de gris parce que... *my god* que t'en as des possibilités, vraiment » (Véronique)

Bien qu'ils continuent à performer un rôle social parental différencié par le genre de l'enfant, Antoine (E6) et Andrée (E4) sont amenés à réfléchir sur la prégnance sociale que l'on accorde

¹⁸¹ Le continuum fait référence au *Genderbread Person*, une illustration où les composantes de l'identité sont envisagées séparément et sur un continuum plutôt que de manière binaire. Cette illustration a d'ailleurs été adaptée par la Table nationale de lutte contre l'homophobie et la transphobie des réseaux de l'éducation (CSQ), « Comprendre la diversité sexuelle et l'identité de genre V.2.0 », disponible sur le site de la CSQ : <http://www.diversite.lacsq.org/>

au genre dans l'éducation des enfants et à développer un discours critique face aux stéréotypes sociaux de genre :

« Quand on a un garçon ou une fille en tant que parent, on ne s'identifie pas de la même façon dans nos comportements sociaux. T'sais, avec une petite fille, un père – en tout cas moi j'étais comme ça – en général, on va être plus... c'est une petite poupée fragile, on fait plus attention, si la petite fille pleure, on va être plus, on va plus consoler. Grosso modo, c'est des stéréotypes. Quand c'est un petit garçon, on console, oui, mais on dit : “Ah, relève-toi, c'est pas si pire, ça va aller mieux la prochaine fois”, on est un petit peu plus rough avec un garçon qu'avec une fille, pis on agit pas de la même façon » (Antoine)

« Je trouve qu'ils mettent beaucoup d'emphase là-dessus, là t'sais les publicités ou toute comment les livres d'école... c'est vraiment stéréotypé. T'es une fille, t'aime le rose pis tu vas être coiffeuse, pis t'es un gars, t'aime le bleu pis tu veux être pompier, t'sais. C'est très stéréotypé, faque c'est sûr que l'enfant il vit quotidiennement avec ça aussi » (Andrée)

Remettant en question ses propres conceptions genrées, le parent qui soutient son enfant transgenre met en échec l'alignement cisnormatif et élargit sa compréhension de la diversité. Dans une relation de « *child-taught parents* » (Hill & Menvielle, 2009), c'est par l'expérience qu'il partage avec son enfant que l'individu s'engage dans un travail de redéfinition du genre imprégné d'une critique de la cisnormativité, qui peuvent être vus comme des aspects positifs de croissance personnelle (Gonzalez *et al.*, 2013). Ainsi, pour Antoine, le fait d'être parent d'un enfant transgenre est « une expérience de vie qui nous fait voir le monde différemment ». Claire, quant à elle, se considère privilégiée de « pouvoir connaître un être humain autant ». Passant de parent d'enfant cisgenre à parent d'enfant transgenre, le parent transitionne, se réajuste et endosse une nouvelle identité.

CONCLUSION

« SO, WHERE *DO* WE GO FROM HERE? »¹⁸²

L'émergence de la question de « l'enfant transgenre » vient mettre à l'épreuve l'importance donnée au genre dans le projet parental. Si le rôle social du parent est structuré par le genre de l'enfant, apprendre que son enfant est transgenre est un évènement majeur qui vient redéfinir ce rôle social et nécessite un travail de soi afin d'endosser une nouvelle identité parentale. L'expérience des parents d'enfants transgenres se traduit donc par une « épreuve », au sens que Danilo Martuccelli (2006) a donné à ce concept. Cette « épreuve » est traversée par une tension constitutive entre continuité et discontinuité du projet parental; une dérogation au rôle assigné à l'enfant. Générant un sentiment de deuil pour le parent – un deuil du projet parental initial qui se matérialise plus précisément dans le deuil du prénom donné à l'enfant –, l'épreuve doit être résolue via une production de sens par le parent. Par des stratégies de relecture biographique et de rationalisation, la transidentité de l'enfant est cadrée comme un évènement pourvu de sens, bien qu'une part de mystère persiste. Le long de cette épreuve, les parents s'engagent dans une « carrière », au sens qu'ont donné à ce concept les sociologues de l'École de Chicago. Cette « carrière » se déploie en trois phases, à l'issue desquelles se produit l'endossement d'une nouvelle identité parentale. En s'engageant auprès de son enfant selon certaines conditions préalables d'ouverture (phase 1) le parent entreprend une série d'apprentissages (phase 2), nécessaires à intégrer sa nouvelle réalité. Par sa relation avec son enfant, le parent en vient à se réajuster dans son rôle social parental et à endosser une nouvelle identité (phase 3). Face à l'identité transgenre de leur propre enfant, il se produit une certaine mise en échec de la présomption cisnormative sociale : ces parents en viennent à développer un discours réflexif et à remettre en question leurs conceptions genrées.

Plus largement, ce mémoire offre une réflexion sur l'émergence de la figure de « l'enfant transgenre » et avance que celle-ci est étroitement liée à la psychologisation du discours sur l'enfance, qui a cours depuis les années 1970, et à la propagation des valeurs de l'individualisme moral aux sphères familiales. Le rôle du parent vise, dans cette nouvelle conception, à aider à la production de soi plutôt qu'à la reproduction (Chauffaut & Dauphin, 2012) : le fait d'être parent n'est plus synonyme d'autorité verticale, mais de relation bi-directionnelle entre le parent et son enfant. Parallèlement, le paradigme fort du « transsexualisme » s'est affaibli et le

¹⁸² Ehrensaft, Diane (2016, p. 257)

retrait du « trouble de l'identité sexuelle » du DSM V a signé une plus grande acceptation sociale en mettant de l'avant que le « problème social » de la transidentité est le manque d'acceptation et les discriminations transphobes, et non l'identité non-cisnormative en soi. À la convergence de la nouvelle conception de l'enfance – et du rôle parental – et du passage d'un paradigme « pathologique » à un paradigme « affirmatif » pour saisir les identités non-cisnormatives, une forme d'incitation au soutien s'érige en norme contemporaine de la parentalité, appelant au soutien de l'enfant dans son autodétermination identitaire.

L'acceptation et la compréhension de la transidentité par le parent est souvent tributaire des normes sociales genrées promues. La visibilité médiatique – surtout *qui* est vibilisé.e et comment – et le discours véhiculé sont des éléments cruciaux, jouant un rôle dans la production de sens et l'acceptation subséquente. Or, cette visibilité reste souvent prise dans le carcan du modèle binaire, engendrant une difficulté collective avec l'ambiguïté et la fluidité : avec ce qui n'est pas “F” ou “M”. Il va sans dire que le déploiement de la « carrière de parent d'enfant transgenre » est intimement lié au discours produit par le paradigme « affirmatif » et à la diffusion de celui-ci, notamment par les diverses ressources et par les professionnel.le.s œuvrant auprès de ces familles. Dès lors, l'accès aux ressources est primordial : grâce aux informations disponibles et aux groupes de soutien mis en place, les parents peuvent cadrer positivement la variance de genre de leur enfant et faire partie d'une nouvelle communauté.

Alors que l'intérêt ne se porte plus exclusivement sur l'expérience des enfants AMAB (*Assigned Male At Birth*), il a également été soulevé que les garçons et les filles ne rencontrent pas la même acceptation sociale au niveau de la créativité de genre durant l'enfance. Les attitudes et les attributs adoptés par les enfants AFAB (*Assigned Female At Birth*) tendent à renvoyer ces derniers à la figure sociale du *tomboy*, là où les attitudes et les attributs féminins adoptés par les enfants AMAB sont plus à même d'être interprétés rapidement sous la bannière de la transidentité. La question se pose à savoir si l'on peut explorer la féminité au même titre que l'on peut explorer la masculinité. Une forme de domination masculine complexifiée semble jouer ici aussi – comme dans nombre de sphères de la vie – et nécessiterait d'être creusée davantage. À ce titre, l'accès aux expériences des parents d'enfants transgenres reste partiel et ne nous permet pas de monter en généralité dans l'analyse des résultats. En effet, notre échantillon très limité (six parents) et relativement homogène (cinq mères et un seul père, statut socio-économique et niveau d'éducation similaire) nous a plutôt permis de saisir les expériences de parents d'adolescents ayant un garçon transgenre. Chez la plupart des

participant.e.s, l'enfant assigné de sexe "féminin" à la naissance a annoncé sa transidentité à l'adolescence, à la manière d'un *coming out*, et a exprimé le désir d'entreprendre une transition vers une identité de genre masculine (FtM). Si la constitution de notre échantillon nous a amené à modifier l'objectif premier de notre recherche, il apparaît tout de même que le fait d'être parent d'un jeune enfant transgenre soit une expérience différente, exigeant une implication concrète et plus directe du parent dans l'avènement de la transidentité de l'enfant. Alors que l'adolescent.e *annonce* au parent sa transidentité, le jeune enfant *découvre* sa transidentité *avec* son parent. Il semble que la notion d'identification (Lignier, 2010) par le parent de la différence de son enfant – menant à la consistance sociale de « l'enfant transgenre » – soit porteuse d'un potentiel heuristique considérable. Il est fort probable que des dispositions individuelles viennent à influencer cette identification et rendent le fait d'être transgenre comme une catégorie « disponible et pertinent[e] » (Lignier, 2010 : 98). Chez les familles avec de jeunes enfants, l'investissement de la créativité dans le genre est précisément ce qui fait advenir « l'enfance transgenre ». Le traitement différentiel de la créativité dans le genre des enfants assignés de sexe "féminin" à la naissance et des enfants assignés de sexe "masculin" à la naissance, dans un contexte social qui différencie fortement le féminin du masculin, nécessite également plus ample considération. Il conviendrait, pour ce faire, d'approfondir l'étude par l'analyse du discours de parents de jeunes enfants s'identifiant comme transgenres en ayant comme axe d'analyse le genre assigné à la naissance.

Devant le constat d'un foisonnement d'identités alternatives – qui entrent en concurrence avec le mode binaire –, il paraît légitime d'interroger la pertinence du maintien légal de la catégorisation binaire : « [...] idéal serait bien évidemment de supprimer le sexe à l'état civil pour tout le monde et de ne plus mentionner ce critère sur aucun document, [...]. Cette distinction est le lit du sexisme [et de la transphobie] comme la notion de race est le lit du racisme » (Reucher, 2012 : 59). Cette assignation sexuée, qui nous est imposée précocement sans que nous ayons notre mot à dire et sur laquelle il est bien difficile de revenir (Marro, 2015 : 280), est contraire avec la pluralité des identités qui est promue. Or, cette identité sexuée imprègne nos structures sociales et cognitives si profondément que s'en extirper est difficilement envisageable. Là se déploie toute la complexité, voire l'insolubilité, du phénomène de « l'enfant transgenre » : si l'on admet que le genre est une construction sociale, comment peut émerger le sentiment d'être « transgenre » ? Il va sans dire qu'être transgenre ne peut advenir que dans un système où le genre est au cœur de la définition identitaire. La rhétorique d'un sentiment identitaire généré inné, ce que Diane Ehrensaft (2011) a nommé le « true gender self », est souvent ce qui assoit notre compréhension collective et ce qui est mis de l'avant pour fonder

la nécessité d'une acceptation sociale de la transidentité. Pour adresser et promouvoir la diversité des corps et des identités, l'argumentaire « biologique » apparaît prééminent. Si l'on admet que le genre est un construit social, comment s'extirper de cette impasse intellectuelle ?

Au mois de novembre 2017, Danica Roem est devenue la première personne ouvertement transgenre à intégrer le parlement d'un État américain¹⁸³. Au Canada, Julie Lemieux est devenue la première personne trans connue à être élue à la mairie¹⁸⁴. Alexandre Baril, deviendra, en janvier 2018, la première personne transgenre francophone canadienne à pourvoir un poste comme professeur pour enseigner la diversité sexuelle et de genre à l'Université d'Ottawa¹⁸⁵. Des personnes ouvertement transgenres frayent leur chemin et offrent des modèles sociaux positifs aux enfants et aux jeunes d'aujourd'hui. Or, si l'acceptation sociale est plus présente, la représentation est parfois teintée de transphobie ordinaire¹⁸⁶ et la présomption cisnormative – tout comme la présomption d'hétérosexualité – semble bien difficile à déconstruire. Les discours réfractaires défendant la sacro-sainte différence fondamentale entre les hommes et les femmes et arguant son maintien coûte que coûte en vue de l'avenir reproductif de l'humanité sont encore bien présents dans certains milieux. Au niveau plus particulier des enfants, une méfiance sociale persiste chez certain.e.s quant à l'autonomie et la capacité de décision de l'enfant à propos de son identité de genre : ne s'agirait-il pas d'une phase ou d'une mode ? Le combat de la pleine reconnaissance de l'identité des enfants et des jeunes non-cisgenres n'est pas gagné d'avance.

¹⁸³ Le Devoir, *Victoire historique d'une candidate transgenre aux États-Unis*, Agence France-Presse à Washington, 8 novembre 2017, Disponible en ligne <<http://www.ledevoir.com/international/etats-unis/512427/victoire-historique-d-une-candidate-transgenre-en-amerique>>

¹⁸⁴ Radio-Canada, *Une première mairesse transsexuelle élue au Québec*, CBC, 10 novembre 2017, Disponible en ligne <<http://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1066526/premiere-mairesse-transsexuelle-elue-quebec-julie-lemieux>>

¹⁸⁵ L'actualité politique de l'Ontario et du Canada français, *Alexandre Baril trace la voie de la reconnaissance transgenre francophone*, #ONfr, 25 novembre 2017, Disponible en ligne <<https://www5.tfo.org/onfr/alexandre-baril-trace-la-voie-de-la-reconnaissance-transgenre-francophone/>>

¹⁸⁶ Dans l'article du Journal de Montréal « Elle est la première mairesse trans au Canada », on rapporte que Georgina Beyer, mairesse de Carterton, serait « la première à avoir réussi cet exploit ». L'article est disponible en ligne : <http://www.journaldemontreal.com/2017/11/10/elle-est-la-premiere-mairesse-trans-au-canada>. Pensons également à la parution du livre *TRANSition* de Jean-Sébastien Bourré, qui est considéré, par certain.e.s militant.e.s, comme discréditant les personnes non binaires. Voir à ce sujet l'article de Florence Ashley, Medium, 2 décembre 2017, Disponible en ligne <<https://medium.com/@florence.ashley/un-livre-d%C3%A9cevant-transition-de-jean-s%C3%A9bastien-bourr%C3%A9-efee10baef92>>

Mon implication au sein de l'organisme *Enfants transgenres Canada* m'a permis de constater la réalité *in situ* de ces familles et la transphobie latente qui se trouve dans nombre des milieux sociaux fréquentés par les enfants et les jeunes. Si la route de l'acceptation sociale de la variance de genre est pavée, il ne faut pas oublier que chacune de ces pierres a été posée au prix élevé d'une énergie déployée afin d'aller contre-courant. Et bien que la route soit pavée, le chemin reste encore peu emprunté et ce sont souvent les mêmes personnes que l'on y croise. Pour ouvrir les possibles identitaires et laisser une réelle place à l'autodétermination, il faut reconsidérer l'importance sociale accordée au genre et la prégnance de l'ordre du genre dans – presque – toutes les sphères de la vie. Les parents d'enfants transgenres et créatif.ve.s dans l'expression de leur genre sont amenés à développer une réflexivité sur la cisnormativité sociale et à redéfinir leur conception du genre : cette remise en question ne peut être le fait que d'une poignée d'individus et doit faire l'objet d'un réel travail collectif.

BIBLIOGRAPHIE

- ALESSANDRIN, Arnaud. (2014). « Du “transsexualisme” à la “dysphorie de genre” : ce que le DSM fait des variances de genre », *Socio-logos*, 9 [En ligne], URL : <http://socio-logos.revues.org/2837>.
- (2012a). « Le transsexualisme : une catégorie nosographique obsolète », *Santé Publique*, Vol. 24, p. 262-268.
- (2012b). *Du « transsexualisme » aux devenirs Trans*, Thèse de sociologie, Université Bordeaux Segalen, 372 p.
- American Psychiatric Association. (2013). *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorder (DSM V)*, 5^e édition, Arlington VA: American Psychiatric Publishing, 947 p.
- ANADÓN, Marta et François GUILLEMETTE. (2006). « La recherche qualitative est-elle nécessairement inductive ? », *Recherches qualitatives*, vol. 5, Hors Série, 2006, p. 26-37.
- BARIL, Alexandre. (2007). « De la construction du genre à la construction du “sexe” : les thèses féministes postmodernes dans l’œuvre de Judith Butler », *Recherches féministes*, vol. 20, n°2, p. 61-90.
- BEAUD, Stéphane et Florence WEBER. (2003). *Guide de l’enquête de terrain*, La Découverte, Collection Grands Repères, Bruxelles, 356 p.
- BAUER, Greta R *et al.* (2013). « La suicidabilité parmi les personnes trans en Ontario : Implications en travail social et en justice sociale », *Service social*, Volume 59, Numéro 1, p. 35-62.
- BEAUBATIE, Emmanuelle. (2016a). « Psychiatres normatifs vs. Trans’ subversifs? Controverse autour des parcours de changement de sexe », *Raisons politiques*, n° 62, p.131-142.
- (2016b). « Trans’ » in *Encyclopédie critique du genre*, Juliette Rennes (dir.), Paris, Éditions La Découverte, 752 p.
- BENJAMIN, Harry. (1966). *The Transsexual Phenomenon*, the Julian Press, Inc., New York, 286 p.
- BÉRARD, Jean et SALLÉE, Nicolas (2015), « Les âges du consentement. Militantisme gai et sexualité des mineurs en France et au Québec (1970-1980) », *Clio, Femmes, Genre, Histoire*, 42, 99-124.
- BERENI, Laure, Sébastien CHAUVIN, Alexandre JAUNAIT et Anne RÉVILLARD. (2012). *Introduction aux études sur le genre*, 2^e édition, Bruxelles, De Boeck, 357 p.
- BILGE, Sirma. (2009). « Théorisations féministes de l’intersectionnalité », *Diogenes*, 1 (225), p. 70-88.
- BLAIS, Mireille et Stéphane MARTINEAU. (2006). « L’analyse inductive générale : description d’une démarche visant à donner un sens à des données brutes », *Recherches qualitatives*, Vol. 26(2), p. 1-18.
- BOHUON, Anaïs (2012), *Le test de féminité dans les compétitions sportive. Une histoire classée X ?*, Éditions iXe 2012, 184 p.

- BOURDIEU, Pierre. (1986). « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol 62-63, p. 69-72.
- BOZON, Michel. (2009). *Sociologie de la sexualité : Domaines et approches*, 3^e édition, Paris, Armand Colin, 126 p.
- BRILL, Stephanie et Rachel PEPPER. (2008). *The Transgender Child: A Handbook for Families and Professionals*, San Francisco, Cleis Press, 252 p.
- BRYANT, Karl. (2006). « Making Gender Identity Disorder of Childhood: Historical Lessons for Contemporary Debates », *Sexuality Research & Social Policy, Journal of NSRC*, Vol. 3, n° 3, p. 23-39.
- BUTLER, Judith. (2006[1990]). *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte, 272 p.
- CALIFIA, Pat. (2003). *Le mouvement transgenre. Changer de sexe*, Paris, Epel, 384 p.
- CANADIAN PEDIATRIC ENDOCRINE GROUP. (2012). « Pubertal blockade safe for pediatric patients with gender identity disorder » *Endocrine Today*, [En ligne] <http://healio.com/endocrinology/pediatric-endocrinology/news/print/endocrine-today/%7B69c4c36a-37c3-4053-a856-22a27f8df62c%7D/pubertal-blockade-safe-for-pediatric-patients-with-gender-identity-disorder>.
- CÉROUX, Benoît. (2006). « L'enfant comme autrui significatif de ses parents. Excursus sur une théorie de la socialisation », *Dialogue*, n° 172, p. 123-132.
- CHAUFFAUT, Delphine et Sandrine DAUPHIN. (2012). « Normes de parentalités : production et réception », *Politiques sociales et familiales*, n° 108, p. 108-115.
- CHAMBERLAND, Line, Gabrielle RICHARD et Michaël BERNIER. (2013). « Les violences homophobes et leurs impacts sur la persévérance scolaire des adolescents au Québec », *Recherches et Éducatons*, 8, p. 99-114.
- CHILAND, Colette. (2011). *Changer de sexe. Illusion et réalité*, Paris, Odile Jacob, 349 p.
- CLAIR, Isabelle. (2008). *Les jeunes et l'amour dans les cités*, Paris, Armand Colin, coll. « Individu & Société », 303 p.
- CORRIVEAU, Patrice. (2006) *La répression des homosexuels au Québec et en France. Du bâcher à la mairie*, Sillery, Septentrion, 2006, 236 p.
- CRESSON, Geneviève (2011), « Indicible mais omniprésent : le genre dans les lieux d'accueil de la petite enfance », *Cahiers du genre*, L'Harmattan, p.15-33
- CROMER, Sylvie, Sandrine DAUPHIN et Delphine NAUDIER. (2010). « L'enfance, laboratoire du genre. Introduction », *Cahiers du Genre*, n° 49, p. 5-14.
- DAFFLON NOVELLE, Anne (dir.). (2006). *Filles-garçons : Socialisation différenciée?*, Presses universitaires de Grenoble, Collections « Vies Sociales », 399 p.
- DARMON, Muriel. (2006). *La socialisation : Domaines et approches*. 2^e édition, Paris, Armand Colin, 128 p.

----- (2008a). *Devenir anorexique. Une approche sociologique*, Paris, La Découverte, coll. « La Découverte/Poche », 349 p.

----- (2008b). « La notion de carrière : un instrument interactionniste d'objectivation », *Politix*, n° 82, p. 149-167.

----- (2011). « Sociologie de la conversion. Socialisation et transformations individuelles » in C. Burton-Jeangros, C. Maeder (dir./Hrsg.), *Identité et transformation des modes de vie*, Seismo, Genève et Zurich, p. 64-84.

DE SINGLY, François. (1996). *Le soi, le couple et la famille*, Paris, Nathan, Pocket, 413 p.

----- (2014). *Sociologie de la famille contemporaine*, 5^e édition. Série « Domaines et approche des sciences sociales », Paris, Armand Colin, 127 p.

DÉCHAUX, Jean-Hugues. (2009). *Sociologie de la famille*, Repères, La Découverte, 128p.

DEMEULENAERE, Pierre. (2003). *Les normes sociales. Entre accords et désaccords*, Paris, PUF, Coll. Sociologies, 304 p.

DÉTREZ, Christine. (2005). « Il était une fois le corps... la construction biologique du corps dans les encyclopédies pour enfants », *Sociétés contemporaines* n° 59-60, p. 161-177.

----- (2015). *Quel genre?*, France, Éditions Thierry Magnier, 109 p.

DÍAZ-GARCÍA, César, BRÄNNSTRÖM, Mats et AGUILAR, Alejandra. (2015). « La greffe d'utérus : résumé de l'expérience du programme suédois », *Médecine de la reproduction, Gynécologie Endocrinologie*, 17(3), p.160-168

DORAIS, Michel. (2015). *De la honte à la fierté : Contexte et résultats d'une enquête québécoise menée auprès de 259 jeunes LGBT âgés de 14 à 21 ans*, [En ligne] : doi:10.3828/qs.2015.15

DORTIER, Jean-François. (2014). « Cinq questions sur le sexe, le genre, et ceux qui les étudient », *Sciences Humaines*, n°261, p.21-23

EHRENSAFT, Diane. (2011a). *Gender Born, Gender Made: Raising Healthy Gender-Nonconforming Children*, New York, NY: Experiment, 304 p.

----- (2011b). « Boys will be girls, girls will be boys: Children Affect Parents as Parents Affect Children in Gender Nonconformity », *Psychoanalytic Psychology*, Vol. 28, n° 4, p. 528-548

----- (2012). « From Gender Identity Disorder to Gender Identity Creativity: True Gender Self Child Therapy », *Journal of Homosexuality*, 59, p. 337-356

----- (2016). *The Gender Creative Child. Pathways for Nurturing and Supporting Children Who Live Outside Gender Boxes*, New York, The Experiment, 286 p.

ELIOT, Lise. (2011[2009]). *Cerveau rose, cerveau bleu. Les neurones ont-ils un sexe?*, Paris, Marabout, 536 p.

ENRIQUEZ, Mickael Chacha. (2013). *Un mouvement trans au Québec ? Dynamiques d'une militance émergente*, Mémoire de maîtrise en sociologie, UQAM, 222 p.

ESPINEIRA, Karine. (2008). *La transidentité. De l'espace médiatique à l'espace public*, Paris, L'Harmattan, Champs visuels, 191 p.

FAUSTO-STERLING, Anne. (2012 [2000]). *Corps en tous genres. La dualité des sexes à l'épreuve de la science*, Paris, La Découverte, Institut Émile du Châtelet, 400p.

FERNANDEZ, Fabrice. (2005). « L'engagement émotionnel durant l'enquête sociologique : retour sur une observation anonyme auprès d'ex-usagers de drogues », *Carnets de bords de la recherche en sciences humaines*, n° 9, p. 78-87

FISCHER, Elizabeth. (2006). « Robes et culottes courtes » in DAFFLON NOVELLE, Anne (dir.), (2006), *Filles-garçons : Socialisation différenciée?*, Presses universitaires de Grenoble, Collections « Vies Sociales », 399 p.

FOERSTER, Maxime. (2006). *Histoire des transsexuels en France*, France, H&O éditions, 184 p.

GOFFMAN, Erving. (1963). *Stigmate : Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Le sens commun, Les éditions de minuit, 180 p.

GONZALES, Kirsten A., Sharon S. ROSTOSKY Robert D. ODOM et Ellen D. B. RIGGLE. (2013). « The Positive Aspects of Being the Parent of an LGBTQ Child », *Family Process*, 52, p. 325-337

GRANIÉ, Marie-Axelle. (2010), « Effet de l'adhésion aux stéréotypes de sexe sur les comportements à risque accidentel chez les enfants préscolaires », in Sandrine Croitzy-Belz *et al.*, *Genre et socialisation de l'enfance à l'âge adulte*, ERES, Hors Collection, p.51-62.

GRAVILLON, Isabelle (2017) « La nouvelle panacée », *L'école des parents*, n° 622, p.31-38

GRELLEY, Pierre. (2007). « Sociologie d'un sentiment. Bibliographie raisonnée de l'approche sociologique de l'amour », *Informations sociales*, n° 144, p. 138-146.

GROSSMAN, Arnold H. et Anthony R. D'AUGELLI. (2006). « Transgender Youth: invisible and vulnerable » *Journal of Homosexuality*, 51 (1), p.111-128

----- (2007). « Transgender Youth and Life-Threatening Behaviors », *The American Association of Suicidology*, 37(5), p. 527- 537

GUILLOT, Julie et Emmanuelle BEAUBATIE. (2011). « L'invisibilité FTM : aspects sociaux et politiques », in Alessandrin, Arnaud, *La transidentité: Des changements individuels au débat de société*, Paris, L'Harmattan, 160 p.

HAAS, Ann P., Philip L. RODGERS et Jody L. HERMAN. (2014). « Suicide Attempts among Transgender and Gender Non-Conforming Adults: Findings of the National Transgender Discrimination Survey », *The William's Institute*, [En ligne] : <https://williamsinstitute.law.ucla.edu/wp-content/uploads/AFSP-Williams-Suicide-Report-Final.pdf>

FLORES, Andrew R., Taylor N. T. BROWN, Bianca D.M. WILSON et Kerith J. CONRON (2017). « Age of Individuals who Identify as Transgender in the United States » *The Williams Institute*, Rapport de recherche [en ligne] : <https://williamsinstitute.law.ucla.edu/research/how-many-adults-identify-as-transgender-in-the-united-states/>

HIDALGO, Marco A. *et al.* (2013). « The Gender Affirmative Model: What We Know and What We Aim to Learn », *Human Development*, 56, p. 285-290

HILL, Darryl B. et Edgardo MENVIELLE. (2009). « “You Have to Give Them a Place Where They Feel Protected and Safe and Loved”: The Views of Parents Who Have Gender-Variant Children and Adolescents », *Journal of LGBT Youth*, 6, p. 243-271

HILL, D. B., E., MENVIELLE, K. M. SICA, et A. JOHNSON. (2010). « An affirmative intervention for families with gender variant children: Parental ratings of child mental health and gender » *Journal of Sex and Marital Therapy*, 36(1), p. 6-23

JOHNSON, Susan L. et Kristen E. BENSON. (2014). « “It’s Always the Mother’s Fault”: Secondary Stigma of Mothering a Transgender Child, *Journal of GLBT Family Studies*, 10:1-2, p. 124-144

JORGENSEN, Christine (1967). *Christine Jorgensen: A personal autobiography*. New York : Bantam Books. 105 p.

KANE, Emily W. (2006). « “No Way My Boys Are Going to Be Like That!” Parents’ Responses to Children’s Gender Nonconformity », *Gender & Society*, Vol. 20, n° 2, p. 149-176

KELLERHALS, Jean et Cléopâtre MONTANDON. (1991). « Les styles éducatifs » dans François de Singly (dir.) (2005), *La famille. L’état des saviors*, Paris, Éditions La Découverte, 480 p.

KELSO, Tony. (2015). « Still Trapped in the U.S. Media’s Closet: Representations of Gender-Variant, Pre-Adolescent Children », *Journal of Homosexuality*, 62:8, p. 1058-1097.

LAMBOY, Béatrice. (2009). « Soutenir la parentalité : pourquoi et comment : Différentes approches pour un même concept », *Devenir*, vol. 21,(1), p. 31-60.

LAVOIE, Kévin et Isabelle CÔTÉ. (2014). « L’expérience des parents d’un enfant d’orientation homosexuelle : savoirs issus des recherches et perspectives d’intervention », *Service social*, vol. 60, n° 1, p.15-33.

LE BRETON, David. (1999). *L’adieu au corps*, Paris, Métailié, 250 p.

LELUBRE, Marjorie. (2013). « La posture du chercheur, un engagement individuel et sociétal », *Recherches qualitatives*, Hors série, n°14, p. 15-28

LEMIEUX, Denise. (2005). « Nommer le premier enfant. Pratiques et discours de parents québécois » in FINE, Agnès et Françoise-Romaine OUELLETTE (éd.). *Le Nom dans les sociétés occidentales contemporaines*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, Les Anthropologiques, 252 p.

- LIGNIER, Wilfried. (2010). « L'intelligence investie par les familles. Le diagnostic de "précocité intellectuelle", entre dispositions éducatives et perspectives scolaires », *Sociétés contemporaines*, n° 79, p. 97-119
- LIU, Richard T. et Brian MUSTANSKI. (2012). « Suicidal Ideation and Self-Harm in Lesbian, Gay, Bisexual, and Transgender Youth », *American Journal of Preventive Medicine*, 42(3), p. 221-228.
- LINDÓN, Alicia. (2005). « Récit autobiographique, reconstruction de l'expérience et fabulation : une approximation à l'action sociale », *Sociétés*, n° 87, p. 55-63
- LORENZI-CIOLDI, Fabio. (1995). « Androgynies au masculin et au féminin », *La place des femmes. Les enjeux de l'identité et de l'égalité au regard des sciences sociales*, EPHESIA (dir.), Paris, La Découverte, « Recherches », p. 143-151
- MACÉ, Éric. (2010). « Ce que les normes de genre font aux corps / Ce que les corps trans font aux normes de genre », *Sociologie*, Vol. 1, p. 497-515
- MAHALINGAM, Ramaswami. (2003). « Essentialism, Culture, and Beliefs About Gender Among the Aravanis of Tamil Nadu, India », *Sex Roles*, Volume 49, Issue 9-10, p. 189-496
- MANNING, Kimberley E. *et al.* (2015). « Fighting for Trans* Kids: Academic Parent Activism in the 21st Century », *Studies in Social Justice*, Volume 9, Issue 1, p. 118-135
- MARANTZ, Sonia et Susan COATES. (1991). « Mothers of Boys with Gender Identity Disorder: A Comparison of Matched Controls », *J. Am. Acad. Child Adolesc. Psychiatry*, 30 :2, p. 310-315
- MARRO, Cendrine. (2015). « L'identité : une construction personnelle aux prises avec les normes de genre », in PEYRE Évelyne et Joëlle WIELS (dir.). *Mon corps a-t-il un sexe ?*, Paris, La Découverte « Recherches », 359 p.
- MARTINO, Mario. (1977). *Emergence: A Transsexual Autobiography*, New York, Crown Publishers, Inc., 273 p.
- MARTUCCELLI, Danilo. (2006). *Forgé par l'épreuve. L'individu dans la France contemporaine*, Armand Colin, Paris, 479 p.
- (2009). « Qu'est-ce qu'une sociologie de l'individu moderne? Pour quoi, pour qui, comment? », *Sociologies et sociétés*, 41(1), p.15-33
- MEADOW, Tey. (2013). « Studying Each Other: On Agency, Constraint, and Positionality in the Field », *Journal of Contemporary Ethnography*, 42(4), p. 466-481
- MEIER, Colt et Julie HARRIS, « Transgender children typically consistently, persistently, and insistently express a cross-gender identity and feel that their gender is different from their assigned sex », Fact Sheet : Gender Diversity and Transgender Identity in Children. *American Psychological Association*, [en ligne] : <http://www.apadivisions.org/division-44/resources/advocacy/transgender-children.pdf>
- MENVIELLE, Edgardo J. (2009). « Transgender Children: Clinical and Ethical Issues in Prepubertal Presentations », *Journal of Gay & Lesbian Mental Health*, 13, p. 292-297
- MENVIELLE, Edgardo J. et Catherine TUERK. (2002). « A Support Group for Parents of Gender-Nonconforming Boys », *J. Am. Acad. Child Adolesc. Psychiatry*, 41(8), p. 1010-1021

- MEYER, Elizabeth J. et Annie PULLEN SANSAÇON. (2014). *Supporting Transgender & Gender Creative Youth: Schools, Families and Communities in Action*, New York, GSE: Gender and Sexualities in Education, Peter Lang, 260 p.
- MEYEROWITZ, Joanne. (2002). *How Sex Changed: A History of Transsexuality in the United-States*, New York, Harvard University Press, 400 p.
- MÖLLER, Birgit, Herbert SCHREIER, Alice LI et Georg ROMER. (2009). « Gender Identity Disorder in Children and Adolescents », *Current Problems in Pediatric and Adolescent Health Care*, Vol. 39, Issue 5, p. 117-143
- NAMASTE, Viviane K. (2000). *The Erasure of Transsexual and Transgendered People*, Chicago: University of Chicago Press, 320 p.
- . (2005). *C'était du spectacle. L'histoire des artistes transsexuelles à Montréal, 1955-1985*, Montréal, McGill-Queen's University Press, coll. « Études d'histoire du Québec », 266 p.
- MORRIS, Jan. (1974). *Conundrum: An Extraordinary Narrative of Transsexualism*, New York, Henry Holt et Company, Inc., 174 p.
- NORWOOD, Kristen. (2013). « Meaning Matters: Framing Trans Identity in the Context of Family Relationships », *Journal of GLBT Family Studies*, Volume 9, Issue 2, p. 152-178
- OCTOBRE, Sylvie. (2010). « La socialisation culturelle sexuée des enfants au sein de la famille », *Cahiers du Genre*, (n° 49), p. 55-76
- PAILLÉ, Pierre. (2011). « Les conditions de l'analyse qualitative », *SociologieS*, La recherche en acte [En ligne] URL : <http://sociologies.revues.org/3557>
- PAILLÉ, Pierre et Alex MUCCHIELLI. (2016). *L'analyse qualitative en sciences humaines*, 4^e édition, Paris, Armand Colin, 432 p.
- PEARLMAN, Sarah F. (2006). « Terms of Connection », *Journal of GLBT Family Studies*, 2:3-4, p. 93-122
- PÉLAGE, Agnès. *et al.* (2016), « Alors c'est quoi, une fille ou un garçon ? Travail de préparation autour du genre pendant la grossesse », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 214, p.30-45
- PEYRE, Évelyne et Joëlle WIELS. (dir.). (2015), *Mon corps a-t-il un sexe? Sur le genre, dialogues entre biologies et sciences sociales*, La Découverte, Recherches, 359 p.
- PILLON, Véronique. (2003). *Normes et déviance*, Bréal, Thèmes et débat, Paris, 216 p.
- PLANTÉ, Christine. (2015). « Pour ne pas conclure » in *Mon corps a-t-il un sexe? Sur le genre, dialogues entre biologies et sciences sociales*, Paris, La Découverte, Recherches, 359 p.
- PULLEN SANSAÇON, Annie. (2012). *Garçons princesses, filles transgenres, jeunes altersexuels. Éduquer un enfant créatif sur le plan du genre dans la société d'aujourd'hui* avec la collaboration de Audrey-Anne Dumais Michaud, Marie-Joëlle Robichaud, Andrea Clegg et Madeleine Allard, Rapport de recherche, École de service social, Université de Montréal, 38 p.

------. (2015). « Parentalité et jeunes transgenres : un survol des enjeux vécus et des interventions à privilégier pour le développement de pratiques transaffirmatives », *Santé mentale au Québec*, XL, n° 3, p.93-107

PYNE, Jake. (2014). « Gender independent kids: A paradigm shift in approaches to gender non-conforming children », *Canadian Journal of Human Sexuality*, 23(1), p. 1-8

------. (2016). « “Parenting Is Not a Job... It’s a Relationship”: Recognition and Relational Knowledge Among Parents of Gender Non-conforming Children », *Journal of Progressive Human Services*, 27:1, p. 21-48.

RAYMOND, Guillaume, Félix-Antoine BERGERON, Martin BLAIS et Martine HÉBERT. (2015). « Le rôle du soutien parental dans la relation entre la victimisation homophobe, l’homophobie intériorisée et la détresse psychologique chez les jeunes de minorités sexuelles (JMS) : une approche de médiation modérée », *Santé mentale au Québec*, XL, n° 3, p.109-127

REUCHER, Tom. (2011). « La transidentité entre 10 et 20 ans » in Alessandrin, Arnaud, *La transidentité: Des changements individuels au débat de société*, Paris, L’Harmattan, 160 p.

ROEN, Katrina. (2011). « The discursive and clinical production of trans youth: gender variant youth who seek puberty suppression », *Psychology & Sexuality*, 2:1, 58-68

ROUYER, Véronique et Chantal ZAOUCHE-GAUDRON. (2006). « La socialisation des filles et des garçons au sein de la famille : enjeux pour le développement », in DAFFLON NOVELLE, Anne (dir.), *Filles-garçons : Socialisation différenciée?*, Presses universitaires de Grenoble, Collections « Vies Sociales », 399 p.

RYAN, Caitlin, David HUEBNER, Rafael M. DIAZ et Jorge SANCHEZ. (2009). « Family rejection as a predictor of negative health outcomes in white and Latino lesbian, gay, and bisexual young adults », *Pediatrics*, Vol. 123, n° 1, p. 205-213

RYAN, Krysti N. (2016). « “My Mom Says Some Girls Have Penises”: How Mothers of Gender-Diverse Youth Are Pushing Gender Ideology Forward (and How They’re Not) », *Social Sciences*, 5, 73, DOI: 10.3390/socsci5040073

SINDING, Christiane. (2003). « Le sexe des hormones : l’ambivalence fondatrice des hormones sexuelles », *Cahiers du Genre*, n°34, p. 39-56

SINGH, Anneliese A., Sarah MENG et Anthony W. HANSEN. (2014). « “I Am My Own Gender”: Resilience Strategies of Trans Youth », *Journal of Counseling & Development*, Volume 92, pp. 208-218

SLOOP, John M. (2000). « Disciplining the transgendered: Brandon Teena, public representation, and normativity », *Western Journal of Communication*, 64:2, p. 165-189

STOLLER, Robert. (1978[1968]). *Recherches sur l’identité sexuelle à partir du transsexualisme*, Paris, Éditions Gallimard, nrf, 408 p.

SUSSET, Françoise, (2015). *Entre le marteau et l’enclume : l’expérience des parents de garçons non normatifs dans leur expression de genre*. Thèse de psychologie, Université de Sherbrooke, 164 p.

THOMAS, Made-Yeuse. (2010). « De la question trans aux savoirs trans, un itinéraire », *Le sujet dans la cité*, n° 1, p. 120-129

THOMAS, Maude-Yeuse, Karine ESPINEIRA et Arnaud ALESSANDRIN. (2013). « De la militance trans à la transmission des savoirs : la place du sujet trans dans le lien social », *Le sujet dans la cité*, n°4, L'Harmattan, p.132-143

TRIVERS, Ann. (2014). « Transformative Gender Justice as a Framework or Normalizing Gender Variance Among Children and Youth » in et MEYER, Elizabeth et Annie PULLEN SANSAÇON (Ed.). *Supporting Transgender & Gender Creative Youth: Schools, Families and Communities in Action*, New York, GSE: Gender and Sexualities in Education, Peter Lang, 260 p.

TRIVERS, Robb, Greta BAUER, Jack PYNE et Kaitlin BRADLEY. (2012). *Impact of strong parental support for trans youth: A report prepared for Children's Aid Society of Toronto and Delisle Youth Services*. Toronto, TransPULSE, [En ligne] : <http://transpulseproject.ca/wp-content/uploads/2012/10/Impacts-of-Strong-Parental-Support-for-Trans-Youth-vFINAL.pdf>

VAN CAMPENHOUDT, Luc et Raymond QUIVY. (2011). *Manuel de recherches en sciences sociales*, 4^e édition, Paris, Dunod, 262 p.

WAHLIG, Jeni L. (2015). « Losing the Child They Thought They Had: Therapeutic Suggestions for an Ambiguous Loss Perspective with Parents of a Transgender Child », *Journal of GLBT Family Studies*, 11, p. 305-326

WPATH (World Professional Association for Transgender Health). (2012). *Standards of Care for the Health of Transsexual, Transgender, and Gender Nonconforming People*, [En ligne] : <http://www.wpath.org/>

WREN, Bernadette. (2002). « “I Can Accept My Child is Transsexual but if I Ever See Him in a Dress I'll Hit Him” : Dilemmas in Parenting a Transgendered Adolescent », *Clinical Child Psychology and Psychiatry*, Vol. 7(3), p. 377-397

WYSS, Shannon E. (2013). « Crises, Acceptance, and Advocacy: A Supportive Guide for Parents of Trans and Gender Non-Conforming Youth: A Review of The Transgender Child », *Journal of LGBT Youth*, 10, p. 163-168

ZEGAÏ, Mona. (2010). « La mise en scène de la différence des sexes dans les jouets et leurs espaces de commercialisation », *Cahiers du genre*, n°49, p. 35-54

ZOLESIO, Emmanuelle. (2010) « Dispositions féminines / dispositions masculines », revue *Interrogations ?*, N°10. La compétence, mai 2010 [en ligne] < <http://www.revue-interrogations.org/Dispositions-feminines> >

ANNEXE 1
CRITÈRES DIAGNOSTICS « GENDER DYSPHORIA IN CHILDREN »

Gender Dysphoria

Diagnostic Criteria

Gender Dysphoria in Children

302.6 (F64.2)

- A. A marked incongruence between one's experienced/expressed gender and assigned gender, of at least 6 months' duration, as manifested by at least six of the following (one of which must be Criterion A1):
1. A strong desire to be of the other gender or an insistence that one is the other gender (or some alternative gender different from one's assigned gender).
 2. In boys (assigned gender), a strong preference for cross-dressing or simulating female attire; or in girls (assigned gender), a strong preference for wearing only typical masculine clothing and a strong resistance to the wearing of typical feminine clothing.
 3. A strong preference for cross-gender roles in make-believe play or fantasy play.
 4. A strong preference for the toys, games, or activities stereotypically used or engaged in by the other gender.
 5. A strong preference for playmates of the other gender.
 6. In boys (assigned gender), a strong rejection of typically masculine toys, games, and activities and a strong avoidance of rough-and-tumble play; or in girls (assigned gender), a strong rejection of typically feminine toys, games, and activities.
 7. A strong dislike of one's sexual anatomy.
 8. A strong desire for the primary and/or secondary sex characteristics that match one's experienced gender.
- B. The condition is associated with clinically significant distress or impairment in social, school, or other important areas of functioning.

Specify if:

- With a disorder of sex development (e.g., a congenital adrenogenital disorder such as 255.2 [E25.0] congenital adrenal hyperplasia or 259.50 [E34.50] androgen insensitivity syndrome).
- Coding note: Code the disorder of sex development as well as gender dysphoria.

Gender Dysphoria in Adolescents and Adults

302.85 (F64.0)

- A. A marked incongruence between one's experienced/expressed gender and assigned gender, of at least 6 months' duration, as manifested by at least two of the following:
1. A marked incongruence between one's experienced/expressed gender and primary and/or secondary sex characteristics (or in young adolescents, the anticipated secondary sex characteristics).
 2. A strong desire to be rid of one's primary and/or secondary sex characteristics because of a marked incongruence with one's experienced/expressed gender (or in young adolescents, a desire to prevent the development of the anticipated secondary sex characteristics).
 3. A strong desire for the primary and/or secondary sex characteristics of the other gender.
 4. A strong desire to be of the other gender (or some alternative gender different from one's assigned gender).
 5. A strong desire to be treated as the other gender (or some alternative gender different from one's assigned gender).
 6. A strong conviction that one has the typical feelings and reactions of the other gender (or some alternative gender different from one's assigned gender).
- B. The condition is associated with clinically significant distress or impairment in social, occupational, or other important areas of functioning.

Specify if:

- With a disorder of sex development (e.g., a congenital adrenogenital disorder such as 255.2 [E25.0] congenital adrenal hyperplasia or 259.50 [E34.50] androgen insensitivity syndrome).
- Coding note: Code the disorder of sex development as well as gender dysphoria.

Specify if:

- Posttransition: The individual has transitioned to full-time living in the desired gender (with or without legalization of gender change) and has undergone (or is preparing to have) at least one cross-sex medical procedure or treatment regimen—namely, regular cross-sex hormone treatment or gender reassignment surgery confirming the desired gender (e.g., penectomy, vaginoplasty in a natal male; mastectomy or phalloplasty in a natal female).

ANNEXE 2
LETTRE DE SOLLICITATION

Le 15 octobre 2015

Bonjour,

Je vous écris afin de vous solliciter pour participer à une recherche intitulée « *Par-delà le rose et le bleu : La créativité dans le genre et l'expérience parentale* ». Cette recherche constitue le cœur de ma maîtrise en sociologie et elle vise à analyser les différentes trajectoires possibles de soutien parental dans l'éducation d'un enfant créatif sur le plan du genre. Il m'intéresserait donc de m'entretenir avec vous, lors d'un entretien d'une durée d'une heure à une heure trente, afin que vous me partagiez votre expérience en tant que parent.

Tous les renseignements qui me seront confiés seront protégés : en aucun cas, les participants ainsi que leur(s) enfant(s) ne pourront être identifiés. Toutes les données seront anonymisées afin d'être conservées dans un endroit sécuritaire auquel moi seule aurai accès.

Si vous êtes intéressé(e) à participer à ce projet de recherche et à me partager votre expérience en tant que parent d'un enfant créatif sur le plan du genre, je vous invite à me contacter par courriel ou par téléphone afin que nous puissions discuter des modalités plus précises. Pour toutes questions ou commentaires, il me fera également plaisir de prendre contact avec vous. Mes coordonnées sont disponibles ci-dessous.

En vous remerciant,

Au plaisir de vous rencontrer!

Andrée-Ann Frappier
Étudiante à la maîtrise
Département de sociologie
Université de Montréal



ANNEXE 3
GRILLE D'ENTREVUE SUR LA CRÉATIVITÉ DANS LE GENRE & L'EXPÉRIENCE
PARENTALE

Grille d'entrevue sur la créativité dans le genre & l'expérience parentale

Consigne d'introduction :

Mon nom est Andrée-Ann Frappier, je suis étudiante à la maîtrise en sociologie à l'Université de Montréal. Dans le cadre de ma maîtrise, je réalise un projet de recherche portant sur la créativité dans le genre et l'identité de genre chez les enfants. Je m'intéresse plus particulièrement à l'expérience vécue par les parents de ces enfants et je conduis des entretiens avec des parents d'enfants créatifs sur le plan du genre. Accepteriez-vous de m'accorder entre une heure et une heure et demie de votre temps afin de me parler de votre expérience ?

J'aimerais procéder à l'enregistrement audio de notre entretien afin de favoriser notre bonne communication et d'éviter de prendre des notes. Y voyez-vous un inconvénient ?

Au long de l'entretien, j'utilise le terme créatif pour sur le plan du genre afin de parler de la variance de genre chez votre enfant, est-ce que cela vous convient ? Si non, quel(s) terme(s) préférez-vous que j'emploie ?

A. Repérage de la distance que l'enfant a pris avec le sexe assigné à la naissance

- A quel moment avez-vous commencé à considérer que votre enfant prenait ses distances d'avec le sexe qui lui a été assigné à la naissance ?
- D'où pensez-vous que vient le fait que votre enfant manifeste cette distance par rapport à son sexe assigné ?
- Comment l'idée qu'il puisse être variant sur le plan du genre vous est venue ?
- Pouvez-vous me parler de votre situation familiale ? (*relation avec l'autre parent de l'enfant, fratrie, famille reconstituée*)

B. Évolution de l'éducation

L'importance du genre dans l'expérience parentale

- Avant la naissance, vouliez-vous connaître le sexe du bébé ? En quoi votre décision était-elle importante pour vous ?
- Avant que votre enfant prenne ses distances avec son genre assigné, est-ce que vous estimiez que l'éducation d'un petit garçon ou d'une petite fille était différente ? Si oui, en quoi ?

Soutien de l'enfant

- Pourquoi avez-vous décidé de soutenir votre enfant ?
- Pouvez-vous me raconter comment s'est déroulée la première rencontre avec un professionnel de la santé par rapport à la variance de genre de votre enfant ?
- Depuis quand êtes-vous membre de l'organisme Enfants transgenres Canada ? Qu'est-ce qui vous a motivé à le devenir ?

C. Penser l'éducation d'un enfant créatif sur le plan du genre

Expérience en milieu scolaire

- Pouvez-vous me décrire comme cela se passe à l'école pour votre enfant ?
Difficultés d'apprentissage particulières, problèmes d'intégration.
- Avez-vous informé l'école de la différence de votre enfant ? Si oui, comment cette situation a-t-elle été accueillie ? Si non, pour quelles raisons ?
- Quel est le rapport que votre enfant entretient face à l'école ? Dans ses relations avec ses professeurs ? Avec ses pairs ?

Changement dans l'éducation de l'enfant

- Pourriez-vous me parler de la relation que vous entretenez avec votre enfant ? Est-ce que cette dernière s'est modifiée depuis que votre enfant a pris de la distance avec son sexe assigné à la naissance ?
- Est-ce que votre manière d'éduquer votre enfant s'est vue modifiée ? Comment ?
- Considérez-vous que vous éduquez un petit garçon ou une petite fille ?
- Est-ce que le fait que votre enfant soit variant sur le plan du genre est quelque chose qui vous a bouleversé ?
- Avez-vous des craintes concernant votre enfant ?

Conceptions genrées

- Votre enfant prend-il de la médication ?
- Que pensez-vous des traitements hormonaux (style *blockers*) et des chirurgies entourant la réassignation sexuelle ?
- Est-ce que votre enfant a modifié votre manière de concevoir ce qu'est être un homme et être une femme ?
- En tant qu'homme ou femme, votre regard sur vous-même est-il différent d'auparavant ?

Changements dans les comportements de l'enfant

- Est-ce que certains comportements chez votre enfant se sont vus modifiés depuis qu'il a pris de la distance avec son sexe assigné ? (*activités, style vestimentaire, comportements genrés*)
- Avez-vous rencontré certains défis au niveau de l'éducation ? Lesquels ?

Puberté

- Comment envisagez-vous la période de la puberté de votre enfant (*ou comment se déroule-t-elle*) ?
- Croyez-vous qu'ils y a des défis particuliers auxquels sont confrontés les parents d'enfants créatifs sur le plan du genre ? Si oui, lesquels ?

D. Regard des autres

Au niveau de l'entourage proche

- Quelle a été la réaction de l'autre parent face à la différence de votre enfant ? Et de la fratrie ?
- Comment en avez-vous parlé à votre famille (grands-parents, oncles, tantes) ? Et comment cela s'est-il passé ? *Engagement, soutien, difficultés particulières*

Au niveau de la société

- Vous est-il arrivé de vivre des situations où vous avez ressenti de la discrimination face à la situation de votre enfant ?
- Avez-vous des craintes concernant votre enfant ? Quelles sont-elles ?
- Comment envisagez-vous le futur pour votre enfant ?

E. Rapport à la cause

- Est-ce que vous aviez déjà entendu parler de la variance de genre auparavant ? (*articles de journaux, reportages, connaissances*)
- Que pensez-vous des législations en vigueur actuellement au Québec concernant les demandes de changement de la mention du sexe ?
- Vous considérez-vous comme étant militant de la cause ?
- Avez-vous déjà été impliqué dans des luttes LGBT ?

F. Parcours personnel

- Est-ce que ce que votre enfant vit fait écho à ce que vous avez déjà vécu vous-même lors de votre enfance ?
- Pensez-vous que vous auriez été entendu si aviez eu les mêmes sentiments que votre enfant face à votre identité sexuelle lors de votre enfance ? En quoi aurait-ce été similaire ou différent ?

G. Éléments de contexte

- Quel est votre niveau d'étude ?
- Quelle est votre profession actuelle ?
- Où résidez-vous ?

ANNEXE 4
TABLEAU SOMMAIRE DES ENQUÊTÉ.E.S

TABLEAU SOMMAIRE DES ENQUÊTES.E.S

Prénom anonymisé	Référent dans l'analyse	Âge de l'enfant lors du <i>coming out</i> /découverte transidentité	Sens de la transition ¹	<i>Coming out</i> d'une orientation sexuelle auparavant	Enfant identifié par le parent comme non-conforme durant l'enfance
ÉLAINE	E1	17.5 ANS	FTM	OUI	OUI
VÉRONIQUE	E2	19 ANS	FTM	OUI	OUI
ANDRÉE	E3	14 ANS	FTM	NON	NON
ÈVE	E4	8 ANS* * Première consultation en clinique spécialisée	MTF	NON	OUI
CLAIRE	E5	13 ANS	FTM	OUI	NON
ANTOINE	E6	16 ANS	FTM	NON	NON

¹ FTM : acronyme anglophone référant à la transition *female-to-male* d'une personne assignée 'F' à la naissance
 MTF : acronyme anglophone référant à la transition *male-to-female* d'une personne assignée 'M' à la naissance